

strade

Travaux du Centre d'Etudes Corses - n° 1



L'intégration des Corses dans la société provençale

janvier 1993

strade

Travaux du Centre d'Etudes Corses - n° 1

L'intégration des Corses dans la société provençale

janvier 1993



SOMMAIRE

L'intégration des Corses dans la société provençale

	pages
• Georges RAVIS-GIORDANI - Les Corses à Marseille	1
• Marie-Françoise ATTARD-MARANINCHI - Loin des yeux, près du cœur. Témoignage d'un attachement	7
• Flora MENSAH-LECCIA - Comment peut-on être Corse à Marseille en 1990 ?	17
• Félicienne RICCIARDI-BARTOLI - La communauté corse d'Aix-en-Provence	27
<i>"Introuvables"</i>	
• Paul ARRIGHI - "Enquête sur l'esprit corse" (1929)	45
<i>"Inédits"</i>	
Statuts de l'Association "Amicale Corse d'Aix-en-Provence"	81

Ce volume de *Strade* publié en liaison avec l'Association pour le développement des études corses et méditerranéennes (ADECEM) a bénéficié du soutien de la Région Corse et du Conseil Général des Bouches-du-Rhône.

Photographie de couverture : collection Marchini



Les Corses à Marseille

Georges RAVIS-GIORDANI

L'installation des Corses à Marseille est ancienne. Elle s'inscrit dans un mouvement qui dès le XV^e siècle porte vers tous les grands ports de la Méditerranée un certain nombre d'insulaires, notamment les Cap-corsins, marins, commerçants, armateurs.

Dans son livre sur *La Méditerranée et le monde méditerranéen au temps de Philippe II*, Fernand Braudel évoque « l'île des émigrants par excellence, la Corse. Trop riche en hommes eu égard à ses ressources, celle-ci évacue dans toutes les directions, et il n'y a sans doute pas un événement méditerranéen où un Corse ne se soit trouvé mêlé. Il y en a même à Gênes, la Dominante exécrée, car il faut vivre, il y en a à Venise. Au XV^e siècle déjà ils vont travailler dans les terres de la Maremme toscane ; au XVI^e siècle les paysans du Niolo, que Gênes bouscule, vont coloniser les fiévreuses terres italiennes et même la Sardaigne, où souvent ils font fortune. A Rome ils sont nombreux, certains installés comme marchands de bestiaux, et leurs barques fréquentent le port romain du Tibre, Civitavecchia et Livourne. A Alger les émigrants corses pullulent, surtout les Cap-corsins, [...] Les Corses d'Alger, qui sont-ils ? Quelques-uns des bagnards. D'autres, marins et marchands, trafiquent dans le port. Plus d'un s'est installé à demeure parmi les riches rénégats de la ville : Hassan Corso ne sera-t-il pas l'un des "rois" d'Alger ? Vers 1568 un rapport espagnol fait état de 6 000 rénégats corses sur un total de 10 000 reniés à Alger. La ville regorge d'intermédiaires corses, agents efficaces des rachats de captifs au témoignage des documents génois, mais aussi agents officieux des puissances étrangères [...]. D'autres Corses sont à Constantinople, à Séville, à Valence. Mais leur ville d'élection au XVI^e siècle, comme aujourd'hui, c'est Marseille, ville presque à demi corse si l'on s'en tient à son port. »

Pour expliquer cette liaison forte et durable entre l'île et le "continent" français, F. Braudel, comparant la France et le monde italien, fait remarquer que la première offre aux Corses une terre riche d'espace, « alors que l'Italie, trop peuplée, considère au contraire la Corse comme une terre à coloniser pour son propre compte » (pp. 145-146).

A ces raisons de fond s'ajoute le fait qu'au XVI^e siècle, dans le grand réaménagement des équilibres européens qui constitue l'arrière-plan des guerres entre Rome, l'Autriche, l'Espagne, la Corse fait partie de l'échiquier politique français. En témoigne la forte figure de Sampiero Corso qui séjournera plusieurs fois à Marseille. Il participe en 1536 à la défense de la ville contre les armées de Charles Quint, et c'est dans la maison qui lui avait été donnée par le Roi de France en 1561, sur l'actuel emplacement du cours d'Estienne d'Orves, qu'en 1563 Sampiero tuera de ses mains sa femme Vannina.

Enfin, et ceci est au moins aussi important, l'implantation des Corses dans la société marseillaise est liée à la conquête de l'espace maritime de la Méditerranée occidentale, c'est-à-dire aux luttes que se livrent les grandes cités marchandes (Gênes, Marseille, Barcelone, mais aussi Alger) pour la maîtrise des mers et le contrôle des activités commerciales. L'aventure de la famille Lenche, originaire du Cap Corse, plus précisément de Morsiglia, en est l'exemple le plus éclatant, mais elle laisse apparaître des destins moins connus, mais parallèles. Arrivé en 1533, Thomas Lenche, simple marin, fait en quelques dizaines d'années une ascension remarquable, surtout à partir du moment où il installe sur la côte algérienne la Compagnie du corail qu'il a fondée avec d'autres Corses, associant à cette exploitation la fondation du premier "Bastion de France". Dès lors son intégration à la société marseillaise est assurée ; sa fille entre par son mariage dans l'aristocratie provençale (famille des Forbin-Gardanne) et lui-même devient en 1565 deuxième Consul de la ville de Marseille. A sa mort, son neveu Antoine Lenche poursuit dans la même voie, se marie dans la noblesse marseillaise, devient lui aussi deuxième Consul, avant de périr en 1588 dans les luttes politico-religieuses qui déchirent la ville. Sa fille aînée épouse un Foresta, sa fille cadette un Riquetti (ancêtre de Mirabeau), cependant que son fils épouse la fille d'Alphonse d'Ornano, le fils de Sampiero. A la mort d'Antoine, sa fortune est évaluée à 140 000 écus d'or, et le place dans les tout premiers rangs de l'oligarchie financière de Marseille.

Résumons-nous : Marseille, Aix-en-Provence, et d'une façon plus générale le littoral provençal sont au XVI^e siècle des terres d'accueil pour les Corses, dans une période de l'histoire européenne et méditerranéenne où les équilibres politiques, économiques et idéologiques sont en pleine évolution. C'est dans ce cadre pan-méditerranéen que s'inscrit l'intégration de la première colonie corse à la société marseillaise. Notons aussi que l'intégration des Corses à la société marseillaise les porte à associer leur destin à celui de la ville. L'itinéraire de Thomas, Antoine et Visconte Lenche le montre aisément.

Sur la place des Corses pour le XVII^e siècle dans la société marseillaise, nous savons moins de choses. Une famille émerge de la grisaille, celle des Franceschi, originaires de Centuri ; deux frères, Antoine et Marc, s'établissent à Marseille au début du XVII^e siècle et ils y recouvrent la nationalité française. Le fils d'Antoine, Jean-Baptiste, s'enrichit en faisant du commerce avec l'Espagne et la Barbarie. En 1657 il est premier échevin de la ville et reçoit en 1669 Colbert venu visiter la ville. D'autres Franceschi les rejoignent à la fin du XVII^e siècle et essaient vers d'autres ports de la Méditerranée, notamment dans les îles grecques de la mer Égée. Une autre branche de la famille va s'installer aux Antilles. Dans l'île grecque de Tino, dépendante de Venise, naît Jean-François Roux, provençal d'origine : il y épouse Marie-Anne Franceschi. Au début du XVIII^e siècle, Jean-François Roux rentre en France et constitue, à Marseille, avec ses deux fils, Georges et André, une flotte de commerce. Il envoie son fils Georges aux Antilles, renouer contact avec les cousins d'Amérique, la branche des Franceschi installée aux Antilles. De retour à Marseille, celui-ci s'impose assez rapidement comme un des armateurs les plus entreprenants de la ville. Il se spécialise dans le commerce avec les Antilles. Comme l'avaient fait deux siècles avant lui les Lenche, il s'intègre à la société politique marseillaise, devient premier échevin de la ville en 1743, est anobli par le roi. Pour protéger ses navires marchands, il arme des frégates de guerre et combat les vaisseaux anglais. Mais différents revers de fortune le conduisent à une ruine presque totale. Il meurt en 1792.

Derrière ces figures connues, ces familles de notables, il y a bien entendu la colonie corse, dont, en l'état actuel des recherches, nous ne savons presque rien. Nul doute qu'elle continue d'exister pendant tout le XVI^e, le XVII^e et le XVIII^e siècles, sans doute étroitement mêlée à la vie du port. Il est

probable également que cette colonie corse est, dans cette période, en majorité cap-corsine, peut-être aussi calvaise. Elle est en tout cas assez importante pour accueillir, en 1795, 729 réfugiés du parti républicain et pro-français, chassés de l'île par les événements qui ramènent au pouvoir, pour la durée de l'éphémère Royaume anglo-corse, Pascal Paoli et le vice-roi Sir G. Elliot. L'histoire de la colonie corse de Marseille pour cette période reste encore à faire.

Le XIX^e et le XX^e siècles sont mieux connus. Mais il semble que l'intégration de la Corse à la France ne se soit pas traduit, tout au moins dans la première moitié du XIX^e siècle, par le renforcement de l'implantation corse. Sans doute la raison en est-elle que la Corse connaît, au XIX^e siècle, une période de développement économique ; et la croissance démographique qui accompagne ce développement ne suffit même pas à fournir toute la main-d'œuvre nécessaire dans l'île ; ce qui explique qu'on y fasse de plus en plus appel aux travailleurs saisonniers italiens, les "Lucchesi".

En revanche les dernières décennies du XIX^e siècle voient la convergence de deux phénomènes qui additionnent leurs effets : d'une part la crise de l'économie insulaire (phylloxéra, concurrence des îles tunisiennes, effondrement de l'industrie insulaire, déclin de la céréaliculture concurrencée par les farines venues du continent), d'autre part, l'essor colonial qui constitue, pendant plusieurs décennies, une occasion de promotion sociale pour ces hommes que la misère chasse de leur terre. Marseille, "porte de l'Orient", profite bien évidemment de cet essor colonial. Commence alors, pour les Corses, une émigration d'un type nouveau : « émigration de pauvres gens qui, pour la plupart, n'avaient pas de qualification et qui sont allés vers ces "petits métiers" que leur offrait le marché du travail d'une grande ville portuaire » (Pomponi, 453). La structure socio-professionnelle des inscrits d'origine corse sur les listes électorales de Marseille en 1914, telle que l'analyse J.A. Vaucoret, est la suivante :

marins : 24,81 %
ouvriers et journaliers : 21,14 %
employés : 17,50 %
fonctionnaires : 17,35 %
artisans : 10,53 %
commerçants : 3,88 %
bourgeoisie : 2,86 %
professions libérales : 1,70 %

On le voit, les Corses de la colonie marseillaise sont plus nombreux à la base qu'au sommet de la pyramide sociale. Et les fonctionnaires (parmi lesquels sont rangés les militaires, les douaniers, les agents de police), sous les traits desquels on représente aisément le Corse immigré, n'en représentent même pas le cinquième. En revanche, marins – du commerce – et ouvriers représentent près de la moitié de l'ensemble.

Dans la ville, ces Corses se concentrent dans les "vieux quartiers" du Panier, de la Major, de l'Évêché, avec une extension secondaire vers le quartier de Saint-Lazare (où se trouve implantée la caserne-cité des douaniers). Dans tous ces quartiers proches du port (on y entend, même dans la journée et surtout le soir, les sirènes des bateaux qui "sortent" ou "entrent"), ceux qui sont installés accueillent les nouveaux arrivants ; une lettre, ou même un message oral transmis par un "paesanu" arrivé par le dernier bateau, suffit à prévenir qu'un frère, un cousin, un ami, va bientôt arriver : il demande qu'on lui trouve une place, sur un bateau qui s'appête à "réarmer". Dès qu'on la lui a trouvée, on le prévient : qu'il arrive sans tarder. Pendant le voyage (de plusieurs mois s'il s'agit de lignes au long cours), sa malle attendra dans un coin de l'appartement. En attendant son embarquement, on lui a trouvé une chambre et il mangera à la maison, on s'occupera de son linge. Bien entendu il n'arrive pas les mains vides, et quand il reviendra de son voyage de Chine, du Japon ou du Brésil, il saura, par quelque cadeau, manifester sa reconnaissance. S'il décide de s'installer définitivement, le réseau familial se mobilisera pour lui trouver un logement.

Mais la solidarité ne joue pas que dans le besoin ; les fêtes, religieuses surtout, ou les cérémonies familiales rassemblent, venus de tous les quartiers de la ville, les cousins. Michèle Castelli évoque avec bonheur ces moments de fusion sociale tout en pointant les fissures, à peine perceptibles mais bien réelles, qui marquent déjà l'homogénéité apparente de la colonie corse. Si bien que c'est surtout lors des fêtes, familiales ou de quartiers, que peut se reconstituer l'unité culturelle en voie de perte :

« Les jours de fête, nous nous réunissons avec les cousins. Ceux qui sont arrivés depuis longtemps forment une communauté dont les us et coutumes diffèrent un peu des nôtres ; ils habitent depuis tant d'années du côté de la place de Lenche qu'il serait difficile pour eux de se dire plutôt marseillais ou corses ; leurs enfants sont nés ici et beaucoup ne sont jamais allés à l'Île-Rousse. Au contact des

compatriotes qu'ils fréquentent, ils se sont créés une tradition corse où les particularités de langage, les manières de vivre de toutes les régions de notre île se côtoient, se mêlent ; ils ne sont plus des Balanins comme nous, débarqués de fraîche date.

Le 15 août, ils "montent" à la Plaine, mes cousins des vieux quartiers, pour passer avec nous à *Santa Maria* qui est restée pour eux la grande fête corse. Auparavant ils ont assisté à la procession conduite par l'évêque lui-même. Sortie de la cathédrale, elle se déroule dans les rues du Panier. En tête, avance, oscillant, la statue de la Vierge portée par les pêcheurs, et suivant la procession, de vieilles femmes, la tête recouverte d'un fichu noir, prient et chantent dans le corse de leur enfance, à côté d'Italiennes qui, elles aussi, crient : "*Viva Maria !*". Netta, comme c'est ma fête, m'offre toujours un magnifique bouquet de fleurs, enveloppé d'un papier de cellophane bruissant et noué d'une faveur bleu ciel. La première fois, j'ai été surprise : je découvrais qu'on offrait des fleurs ! Là-bas, à l'Île-Rousse, les fleurs, on les cueillait au hasard des promenades, fleurs de l'hiver, mimosa duveteux et parfumé, fleurs du printemps, pervenches, violettes... [...]

Le repas du 15 août est particulièrement soigné. Je me procure des produits de chez nous dans une épicerie de la place de Lenche : fromages, charcuterie. Mariuccia qui est poissonnière nous a apporté deux belles langoustes.

La semaine, Mariuccia, les épaules recouvertes d'un fichu de laine, la jupe protégée par un tablier de grosse toile, vend du poisson. Elle n'a pas un étal à la halle de la Criée aux poissons. Dès l'aube, sur les pavés du Vieux-Port, glissants d'algues vertes et brunes, à la forte senteur d'iode, elle s'affaire près des barques de pêche. Dans sa corbeille plate, elle dispose, selon les arrivées, les rougets, les sarrans, les girelles, les rascasses, les loups, les mulots, tous poissons de notre connaissance, mais que nous nommons autrement. Puis, la corbeille sur la tête, elle parcourt les rues tout autour du port. »

L'immigration modifie en profondeur les modes de vie. Certes la cuisine et l'alimentation peuvent garder, surtout pour les Cap-corsins, Bastiais ou Balanins habitués à traiter les produits de la mer, l'essentiel de leur saveur. D'autant que les commerçants insulaires ne manquent pas, qui fournissent charcuterie, fromages et châtaignes de l'île. Mais la structure familiale, elle, se trouve assez largement transformée. La recherche menée par L. Lamy (sur un échantillon de quelques rues dans

le quartier du Panier) sur les structures des ménages dans l'immigration corse à Marseille au début de ce siècle, apporte à cet égard un certain nombre d'informations utiles.

Alors que tous les sondages faits dans la société rurale corse – et en particulier dans le Cap corse d'où sont originaires une bonne partie des Corses de Marseille – montrent qu'au cours du XIX^e siècle la proportion des ménages complexes et des familles élargies ne cesse de s'accroître (elle est, à Morsiglia, en 1901, de 26 % et atteint 43,5 % en 1931), la proportion des ménages du même type dans la colonie corse du quartier du Panier oscille entre 17 % en 1901 et 23 % en 1921 (17 % en 1931). Pourcentages non négligeables néanmoins, et qu'on peut essayer d'analyser de plus près. L'étude des cycles de développement familial, suivie sur 35 ans (7 recensements, de 1901 à 1936), pour une quarantaine de ménages, montre que 35 de ces ménages connaissent au moins une fois la forme de la famille nucléaire ou une forme encore plus simple (solitaires) ; mais dans 34 cas, la forme "ménage complexe ou élargi" apparaît au moins une fois, ce qui témoigne d'une prégnance forte des modèles importés de la société d'origine. En revanche la forme "famille souche", si souvent présente dans la société villageoise insulaire, n'apparaît que deux fois. L'élargissement se fait surtout du côté des collatéraux (11 cas) ou des ascendants (14 cas) (Lamy, 1989), ce qui correspond bien à la fonction d'accueil et de relais de ces groupes familiaux.

Jusqu'ici nous n'avons évoqué de la vie des Corses de Marseille que les formes qu'a prises leur vie familiale ; mais la colonie corse de Marseille s'est donné d'autres formes d'organisation, d'autant plus originales qu'elles n'existaient pas dans la société d'origine. La sociabilité insulaire, en effet, ne connaît pas d'autres principes de regroupement que ceux qui sont fondés sur la parenté et l'amitié. Le "clan" politique n'existe pas de façon permanente comme base de la sociabilité. Il est simplement la cristallisation, aux temps forts des luttes électorales, des solidarités, des liens d'amitié ou de clientèle (souvent mêlés) qui unissent les familles et les individus. La seule forme d'organisation traditionnelle qui dépasse à la fois ces clivages et l'horizon de la solidarité familiale est celle de la confrérie religieuse.

Or, dès les débuts du XX^e siècle, l'émigration corse se structure rapidement dans une forme nouvelle : celle des "amicales" ; ces associations du type loi de 1901 se multiplient dans l'entre-deux

guerres. M.-F. Maraninchi-Attard classe en quatre catégories les 46 amicales qu'elle recense pour cette période :

- les amicales à caractère "campaniliste", qui regroupent les Corses originaires d'un même village, ou d'une même micro-région (22 associations) ;
- les associations à référence professionnelle, regroupant les Corses exerçant une activité déterminée (7 associations) ;
- les associations à but particulier, philanthropique ou culturel, regroupant en principe tous les Corses (10 associations) ;
- les associations de quartier, fondées non plus sur l'origine, mais sur le lieu d'implantation des immigrants (7 associations) (Maraninchi, 1984, 59).

L'objectif toujours mis en avant est la solidarité (notamment face à la mort), mais cette solidarité joue différemment selon les cas : l'amicale campaniliste, par ex., en se référant à l'horizon de la communauté villageoise, ressuscite les divisions claniques traditionnelles et se trouve par là, souvent paralysée. Les amicales de quartier, en revanche, sont davantage tournées vers des préoccupations liées à l'implantation dans la société urbaine marseillaise ; on ne s'étonnera pas de les voir constituées à l'initiative, et au profit, d'un homme politique qui ambitionne une carrière de conseiller municipal, de conseiller général ou d'arrondissement.

Il n'est pas question de résumer ici la thèse de M.-F. Maraninchi (dont on trouvera dans ce numéro un extrait), mais il semble intéressant de noter deux distorsions révélatrices de la dynamique de ces amicales. La première concerne le statut social des présidents et des bureaux de ces amicales ; comme on pouvait s'y attendre, ceux-ci ne reflètent que de très loin la composition interne de la colonie corse : si l'on se réfère aux données fournies pour l'année 1911 par l'analyse socio-professionnelle de T.A. Vaucoret, on constate que les Corses qui, par le biais des amicales, jouent un rôle public, si modeste soit-il, sont en majorité des fonctionnaires (14) et des employés (8), des médecins ou des avocats (5), les autres catégories ne regroupant que 8 cas. Ainsi, sur 35 amicales dont le statut social du président est connu clairement, près de la moitié correspond à cette catégorie socio-professionnelle qui, dans la colonie corse de 1911, "pesait" 17 % du total. Aucun ouvrier, aucun marin, alors que ces deux catégories représentaient 46 % de la colonie.

La deuxième distorsion, liée à la première, concerne le lieu d'implantation dans la ville de ces leaders de l'amicalisme. En se fondant sur l'analyse, donnée par M.-F. Maraninchi-Attard, des adresses données pour les membres des bureaux des amicales (3 personnes au minimum, le président, le secrétaire, le trésorier), on observe que les quartiers où l'implantation corse est la plus dense (Joliette, Hôtel de Ville, Grands Carmes, Saint-Lazare, Belle de Mai) ne fournissent que 41 leaders sur 128.

L'activité de ces amicales, mesurée à travers les communiqués de presse, est plus importante en hiver et au printemps que pendant l'été et l'automne. Les dépouillements auxquels s'est livrée M.-F. Maraninchi-Attard montrent que pour la période 1923-1939, sur 441 communiqués de presse, 296, soit les deux tiers, sont concentrés sur la période de l'hiver et du printemps. Analysant la reprise de ce phénomène après la guerre de 1939-45, M.-F. Maraninchi-Attard note avec justesse que la sociabilité amicaliste ne répond plus aux mêmes besoins. D'abord parce que l'immigration des Corses a changé de nature. Mieux armés que ne l'étaient leurs prédécesseurs, plus exigeants sur les emplois qu'ils peuvent espérer, ils se heurtent aussi à une société d'accueil elle-même en crise (crise du logement, déclin des activités maritimes, acuité des luttes politiques). Les anciens immigrants ont vieilli, ils se sont peu à peu intégrés à la société marseillaise ; pour beaucoup de familles on est à l'âge de la deuxième génération, le nombre de mariages mixtes a grandi, augmentant la distance culturelle et affective avec la société insulaire.

La conscience corse a également changé de nature. La nostalgie de la "petite patrie" cède le pas aux revendications de caractère global concernant le développement de l'île tout entière ; si bien que les associations "campanilistes" perdent du terrain au profit d'associations qui prennent pour référence la Corse tout entière. Des émissions radiophoniques apparaissent ; la Fédération des groupements corses de Marseille présidée par B. Leccia s'efforce de rassembler tous les Corses de Marseille ; le syndicalis-

me, notamment dans le monde maritime, se développe et les Corses y occupent une place importante. La "politisation" des amicales est, semble-t-il, plus sensible.

Ce mouvement va continuer de se développer dans les années 60, avec la création, en 1961, du Comité d'Action et de Promotion de la Corse (CAPCO), présidé par B. Leccia, premier adjoint au maire de Marseille. L'action du CAPCO, comme celle de la parisienne "Union Corse", vise à dégager les principes et les formes d'un développement économique de la Corse. Le journal *Corse-Action* créé en 1963 œuvre dans le même sens.

Le développement du mouvement autonomiste, puis nationaliste, remet fortement en question, dans son principe même, la structure amicaliste. En revanche, les étudiants corses, de plus en plus nombreux (l'accès à l'Université se généralise dans les années 1960-80), jouent un rôle politique et idéologique plus important.

A partir de 1981, des "radios libres" corses se développent, comme *Kallisté*, qui appuyée sur une association mais la débordant largement par son audience, organisent des débats autour de la culture, de l'identité, des problèmes de développement, des enjeux politiques de l'île.

Ainsi, en un peu plus d'un siècle, celui qui nous sépare de la grande crise de la fin du XIX^e siècle, les Corses de Marseille ont-ils, sans cesser de s'intéresser au sort de l'île (où beaucoup continuent de passer leurs vacances), pris racine dans la société marseillaise. D'abord en majorité Cap-corsins et Balanins, ils ont été rejoints, surtout après 1945, par des compatriotes venus de toutes les parties de l'île. Il serait intéressant, mais l'étude reste à faire, de se demander en quoi la langue, la culture, la conscience culturelle ont été remaniées par ces brassages, et peut-être unifiées par cette "mise en miroir" que donne nécessairement l'éloignement. C'est là un autre chantier, sur lequel trop peu de travaux ont été engagés pour que nous puissions ici en faire état.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Antonetti 1971** – Pierre ANTONETTI, Les Corses à Marseille au XVI^e s. In *Etudes d'Histoires provençales*, Publ. Univ. des Lettres et Sciences Humaines d'Aix-en-Provence, p. 7-53.
- Castelli 1984** – Michèle CASTELLI, *Rue Château Payan*. Editions Universitaires, 197 p.
- Giraud 1936** – Paul GIRAUD, Les Lenche à Marseille et en Barbarie. *Mémoires de l'Institut Historique de Provence*, 1936 (p. 10-57), 1937 (p. 107-139), 1938 (p. 53-86).
- Lamy 1991** – Laurence LAMY, *L'immigration corse à Marseille au début du XX^e siècle : espace social et structures familiales*. Mémoire de DEA, Aix-en-Provence, 187 p.
- Maraninchi 1984** – Marie-Françoise MARANINCHI-ATTARD, *Les sociétés corses à Marseille à partir de 1920 : étude des solidarités*. Thèse de III^e cycle, Aix-Marseille I, 268 p.
- Mazzoni 1992** – Simon MAZZONI, *Corse, La Mémoire déchirée*. Editions J. Bertoin, 297 p.
- Pomponi 1981** – Francis POMPONI (sous la dir. de), *Mémorial des Corses : Les Corses à l'extérieur* (tome VI), 512 p.
- Temime 1989-1991** – Emile TEMIME (sous la dir. de), *Migrance. Histoire des migrations à Marseille*. Editions, 4 vol.
- Vaucoret 1979** – Jean-André VAUCORET, *Un homme politique contesté : Simon Sabiani*. Thèse de III^e cycle, Aix-Marseille I, 607 p. + annexes et illustr.

Loin des yeux, près de cœur... Témoignage d'un attachement

Marie-Françoise ATTARD-MARANINCHI

L'émigration des Corses vers Marseille commence à la fin du siècle dernier mais connaît une expansion considérable au lendemain de la Guerre, à partir de 1920. En effet, la guerre en tant que migration obligatoire a déclenché un processus de départs dans la plupart des villages corses où la situation économique ne peut plus assurer une autarcie traditionnelle. Ainsi, de nombreux villages perdent l'essentiel de leur population active, particulièrement masculine, qui désire tenter sa chance aux colonies ou sur le continent. Dans ce cas précis, une destination joue un rôle attractif prépondérant, Marseille ¹ : en tant que port d'arrivée ce choix n'a rien d'original, mais l'installation des Corses à Marseille trouve une raison d'être par un réseau d'accueil très efficace, réaction de solidarité spontanée des Corses déjà installés dans la cité phocéenne.

Une collectivité soudée par une forte solidarité répond à des règles : le regroupement devient une conséquence logique et même l'illustration d'une habitude communautaire ancestrale. Les Corses installés à Marseille recherchent précisément ce regroupement, au niveau de l'habitat, de leur travail et de leurs loisirs ² : le mouvement associatif répond parfaitement à un problème d'intégration. Il permet de faire exister le village par l'intermédiaire d'associations campanilistes, très nombreuses dans l'Entre-Deux-Guerres, mais également de regroupements professionnels. Leur but s'appuie sur un désir unanime de solidarité au sein de la communauté corse de la diaspora ; ce comportement traduit un besoin de justification à l'égard de ceux qui sont restés au village. Par l'association, il est possible d'aider l'île : la faire mieux connaître, l'aider à sortir d'une situation économique précaire, sont autant de preuves que cette migration n'est pas synonyme de rupture. Une catégorie d'amicales cherche à favoriser le développement de la Corse : les unes tiennent à participer au développement de l'économie corse et les autres désirent faire connaître la culture corse dans la cité phocéenne. Un tel objectif au milieu du siècle est original même si les membres de ces groupements ne sont pas très nombreux, leur tra-

vail se révèle efficace pour la reconnaissance de l'identité corse dans la ville d'accueil. Le thème est encore à l'ordre du jour, sous la poussée de mouvements plus revendicatifs et politiques qu'associatifs.

Les sources à notre disposition s'appuient sur de nombreux témoignages des acteurs eux-mêmes du phénomène associatif, sur les archives d'associations dont les informations sont croisées avec la consultation de la presse marseillaise entre 1923 et 1939.

Mise en valeur de la Corse

La solidarité reste le fondement de ces groupements qui veulent par leurs actions donner à la Corse une existence sur le continent et par là même améliorer son image.

Une association exceptionnelle

Il nous faut évoquer une amicale très ancienne, une des premières (1906) associations corses, qui s'est donnée une fonction de philanthropie à l'égard de tous les Corses installés à Marseille, quel que soit leur village d'origine, selon l'expression "*La qualité de Corse est prise au sens large*" : LA PHILANTHROPIQUE CORSE.

Cette amicale illustre la solidarité qui a toujours uni les Corses, et surtout ceux qui se sont installés à Marseille dès 1906, les buts de la société le précisent bien :

- 1° - Créer une caisse de secours pour les sociétaires et leur famille,
- 2° - Une caisse de secours pour les veuves et les orphelins de sociétaires.
- 3° - Procurer autant que possible des places aux sociétaires sans emploi et aux Corses venant de notre île, les initier dans leur nouvelle vie.
- 3° - Défendre les intérêts des Corses se trouvant lésés.

Les Corses de l'Entre-Deux-Guerres n'ont rien inventé en matière de solidarité, tout ou presque avait été écrit par la Philanthropique Corse de Mar-

seille... Ce qui prouve qu'elle a vraiment répondu à un besoin à cette époque est qu'elle regroupait en 1907, 1 200 membres, exploit qui ferait pâlir de jalousie beaucoup d'amicales de l'Entre-Deux-Guerres et même d'aujourd'hui... Nous tenons ce chiffre si important d'un article paru dans l'Annu Corsu³ où Jean Casanova, Président, rappelle les débuts prometteurs de la société.

Pour avoir l'efficacité requise dans l'expression de leur solidarité, les membres de la Philanthropique précisent dans leurs statuts (Article 4) :

"La société se place sous le patronage des autorités constituées et de tous les Corses haut placés".

Avec un tel soutien, effectivement ils sont en droit d'espérer aider leurs compatriotes à trouver un emploi ou un logement !

L'enquête a confirmé ce soutien en disant effectivement que la Philanthropique parvenait à plus de résultats qu'une amicale de clocher dans certains cas. Il n'y a qu'à voir les personnalités présentes aux banquets et autres fêtes, dont les noms sont connus dans la presse de l'Entre-Deux-Guerres :

Mr. Delfini : Préfet des Bouches-du-Rhône

Mr. Sabiani : Conseiller Général, représentant le Maire

Mr. Corbani : Conseiller Général

Mr. Giovoni C. : Pharmacien

Mr. Arrighi P. : Professeur

Mr. Tasso H. : Député

Mr. Ausilia : Conseiller d'arrondissement

Me Carabelli : Président de la Fédération des Groupements Corses

Devant cette liste d'hommes politiques ou de personnalités corses habitant Marseille, on peut déjà apprécier la reconnaissance de cette société dans le milieu marseillais. Si elle veut *"apporter une aide matérielle et immédiate aux Corses que le hasard et l'infortune jettent sur le pavé de Marseille"*⁴, elle est même disposée à aider *"ceux qui essuient une déception définitive"* grâce au service de rapatriement qu'elle a créé. C'est la société qui prend en charge les frais de retour au village.

Jean Casanova, troisième Président de la Philanthropique, raconte le rôle du Président en parlant de son prédécesseur dans l'Annu Corsu, 1936⁵ :

« Le père Marsily (ziu Pasquale) était un véritable père de famille. En effet, quand il accompagnait au bateau les Corses à rapatrier, il remettait

le billet de passage et un pane c'un pezzu di salciciu o di casgiu pe' u viaghju » (un pain avec un morceau de saucisse ou de fromage pour le voyage).

La Philanthropique Corse est le type de l'amicale qui se met à la disposition de ses compatriotes. Il est vraisemblable que si elle a perdu beaucoup de ses membres (460 en 1936), c'est parce que les amicales de clocher lui ont fait une grosse concurrence. En effet, dans l'Entre-Deux-Guerres, la Philanthropique se place au-dessus des amicales de clocher ; celles-ci sont aussi fondées sur la solidarité et en cas de besoin elles-mêmes pourront s'adresser à la Philanthropique du fait de son ouverture à tous les Corses quelle que soit leur origine.

Il semble qu'il y ait une sorte de hiérarchie dans les possibilités de rendre un service au niveau des amicales et les relations que la Philanthropique entretient lui donnent une certaine supériorité.

Associations favorisant l'économie corse

Nous trouvons là un autre type de solidarité, destinée à faire profiter la Corse et les Corses de leur départ sur le continent, et en arrière-plan à prouver donc qu'il n'y a pas eu trahison.

LA MAISON CORSE

L'une d'entre elles porte déjà un nom très prometteur, "La Maison Corse"... Lorsqu'on sait combien les Corses souffraient de l'éloignement, évoquer la Maison Corse devait déjà leur chauffer le cœur.

La Maison Corse est une association régie sous la loi de 1901 qui a déposé ses statuts en 1925. Son but est : faciliter l'expansion commerciale et économique de la Corse. Elle se présente comme *"un organisme d'information, de documentation et d'action pour stimuler et faciliter l'expansion commerciale avec Marseille, le continent et les colonies"*.

Son rôle en effet ressemble à celui d'une Chambre de Commerce dans la mesure où elle définit ainsi ses moyens d'action :

- mettre à la disposition du public les renseignements concernant l'agriculture, le commerce... en Corse.

- aider les agriculteurs et les commerçants ou les industriels à participer aux foires, manifestations économiques de la métropole.

- organiser une propagande active pour faire connaître la Corse (conférences, publications, presse).

Avant d'en terminer avec les statuts, nous devons mettre en valeur le conseil d'administration et sa composition ; c'est la première fois que nous trouvons autant de "légionnaires" : 3 chevaliers de la Légion d'Honneur et 2 officiers de la Légion d'Honneur. Comme les Corses apprécient plus que tout les gratifications honorifiques, les autres membres du conseil sont aussi des "officiers" : 3 sont officiers d'Académie, 3 sont officiers de l'Instruction Publique.

Quand la Maison Corse dépose ses statuts, elle se dispense de donner l'adresse de ses membres mais n'oublie pas de préciser leur promotion !

Nous ne voyons aucun communiqué de presse jusqu'en 1933 : l'enquête est restée vague à ce sujet, peut-être dû au changement de président, car lorsque Monsieur Ambrogi laisse sa place à J.-P. Paoli, administrateur des colonies et chevalier de la Légion d'Honneur, la Maison Corse informe ses compatriotes de ses faits et décisions, comme le précise un communiqué ⁶:

"La Maison Corse étant leur patrimoine, les insulaires ont droit de regard dans son administration".

A partir de cette époque, les communiqués évoquent les décisions ou les problèmes soulevés en réunion, tel que le transport du bois, charbon de bois, granit, qui avait été facilité grâce à une dérogation (obtenue par la Maison Corse) au monopole du pavillon français entre la Corse et le continent, mais le directeur de l'Inscription Maritime a refusé que l'armateur utilise la dérogation ⁷.

La Maison Corse lutte pour obtenir ce genre d'avantages, de même qu'elle réalise avec succès en 1933 et 1934 la propagande de la Corse à la Foire de Marseille. L'idée était bonne de faire connaître les produits régionaux en les présentant dans un pavillon à la Foire : le transport des produits vers Marseille était pris en charge par la Maison Corse à partir du port d'embarquement et elle remboursait le prix des échantillons à ses propriétaires. Son exposition de vins, châtaignes, ébauchons de pipes, huiles, granites, eaux d'Orezza, fromages et charcuteries a entraîné des contrats intéressants puisque les Halles Centrales de Paris et le Grand Marché de Marseille ont passé de grosses commandes ⁸.

Il semble que la Corse ait pris en considération les possibilités de la Maison Corse puisque la "Société Anonyme d'Exportation de Langoustes et Poissons Corses" lui a demandé son appui pour obtenir l'autorisation de construire un vivier à l'Ile-

Rousse. Une intervention auprès de la Marine Marchande leur a donné satisfaction ⁹.

D'autres problèmes ont fait agir la Maison Corse, nous les étudierons en commun avec les autres organismes de défense des intérêts de la Corse, car il est extrêmement difficile pour le lecteur de savoir, à travers les communiqués, qui est vraiment le responsable d'un succès en matière maritime, chacun s'en attribuant le mérite... En revanche, ce qui a fait le pouvoir de la Maison Corse sont les subventions qu'elle a reçues, preuve de sa reconnaissance officielle par ¹⁰ :

- le Conseil Général de la Corse
- le Conseil général des Bouches-du-Rhône
- la Mairie de Marseille
- la Chambre de Commerce de Marseille
- Mr. Raymond, concessionnaire du Vin du Cap Corse Mattei
- Mr. Malaspina, industriel.

Il est évident qu'avec un tel soutien, la Maison Corse revêtait parmi les groupements de Marseille une autorité tout à fait originale.

Le fait de citer les organismes lui accordant des subventions, de diffuser le compte-rendu de son assemblée générale dans l'édition Corse, sur plusieurs colonnes, révèle un désir de s'imposer sur Marseille comme en Corse comme le groupement le plus solidaire vis-à-vis de la Corse. Le problème est qu'à ce niveau là, la Maison Corse a des concurrents qui revendiquent la même place...

Elle cherche aussi à s'attirer la sympathie des autres Groupements Corses de Marseille en leur proposant de prendre, pour les 5 mois de la saison des fêtes, un abonnement pour les droits d'auteur et de louer un piano pour cette période. Nous avons trouvé la lettre proposant de réduire les dépenses des amicales, dans les archives de la Douanière, en date du 23 novembre 1938 : cette proposition aurait certainement pu séduire les amicales si les événements de 1939 n'étaient survenus...

D'autre part, la volonté de solidarité de la Maison Corse s'est manifestée à l'occasion de la catastrophe d'Ortipario, puisqu'elle est à l'origine d'une Journée Corse à Marseille avec collecte dans la rue, vente de cartes postales et d'insignes dont le produit a été envoyé au Préfet de Corse pour qu'il l'adresse aux sinistrés.

Cette Maison Corse achète en 1936 un local, 6 boulevard des Dames, et le soulagement que traduit un communiqué ¹¹ : *"Les Corses possèdent maintenant leur maison à Marseille"*, prouve le

désir de ses organisateurs de recréer un cadre initial connu et si apprécié des Corses. De là à ce que le Président se voit devenir le Chef de Famille...

LE SYNDICAT D'INITIATIVE
DES INTÉRÊTS DE LA CORSE

Le Syndicat d'Initiative des Intérêts de la Corse est précisément une sorte de rival, dans la mesure où son intérêt se porte sur la prospérité de l'île...

"Il s'occupe de tout ce qui peut être utile au développement du commerce, de l'industrie et de l'agriculture en Corse", précisent les statuts de 1930.

Ce Syndicat est le type de l'association qui existe au moins depuis 1923 et ne déclare son existence qu'en 1930 ! Les communiqués de presse parlent de ses banquets dès 1924, l'Annu Corsu de 1925 le cite parmi les associations marseillaises et nous avons même trouvé un compte-rendu d'assemblée générale en 1929 dans le dossier de la Préfecture... Il semblerait qu'à partir de 1930, le Syndicat d'Initiative des Intérêts de la Corse ait besoin d'être inscrit à la Préfecture pour gagner une certaine crédibilité auprès des organismes officiels.

En effet, sa mission est suffisamment revendicatrice pour que son existence ne puisse être contestée. Le compte-rendu de son assemblée générale nous donne une idée de ses préoccupations :

- Etablissement d'une ligne téléphonique entre la France continentale et la Corse — sujet revendiqué depuis mai 1928 auprès du Ministre du Commerce et de l'Industrie.

La réponse se fait attendre et le compte-rendu précise : *"Attendons et tenons-nous prêts à réitérer nos plaintes sur le retard, s'il se prolonge"*.

- Protestations contre l'augmentation du prix des couchettes à bord des navires de la Compagnie Fraissinet. Celle-ci a annoncé une augmentation de l'ordre de 150 % pour combler son déficit...

Ce serait pour le Président Corticchiato : *"un coup mortel pour le tourisme"*, mais surtout pour les Corses de Marseille : *"Par amour pour leur petite patrie, les Corses de l'extérieur font des économies pour pouvoir passer tous les 2 ans un mois dans leur pays natal"*. Autrement dit, avec une augmentation de 150 %, les Corses de l'extérieur limiteraient leur voyage tous les 6 ans ! Ce qui est tout à fait anormal et qui va nuire aussi à la Corse qui *"vit en partie des quelques francs dépensés pendant leur congé, dans les villages, par ces derniers..."*.

C'est donc une atteinte tout aussi insupportable pour l'économie corse, c'est pourquoi le Syndicat d'Initiative a écrit au Sénateur-Maire de Bastia (Mr. Sari) pour réclamer une intervention, grâce à laquelle la Compagnie Fraissinet limiterait l'augmentation à 90 %.

Le Syndicat d'Initiative des Intérêts de la Corse ne dit pas qu'il reçoit des subventions, mais il a pour Président Maître Corticchiato, personnalité Corse à Marseille, qui parvient à drainer à ses fêtes :

- le Préfet Delfini, préfet des Bouches-du-Rhône, alors qu'il se fait remplacer pour les autres fêtes,
- le Docteur Ribot, Maire de Marseille,
- Henri Tassot, député de Marseille.

Autant de personnalités qui par leur présence reconnaissent les mérites du groupement et pourront donc être éventuellement sollicitées pour appuyer une requête.

LA FÉDÉRATION DES GROUPEMENTS CORSES

Nous savons par un communiqué de presse *12* qu'elle existait en 1923, son siège se situant Brasserie des Templiers. Dans le souvenir des personnes interrogées, cette Fédération est essentiellement associée au nom de Maître Carabelli, Président entre 1927 et 1935, d'après une indication recueillie dans les archives de la Bonifacienne.

Cette fédération semble vouloir rassembler le maximum de groupements corses pour porter les revendications des Corses à Marseille avec plus de force et favoriser le développement de la Corse. Indiscutablement la personnalité de Maître Carabelli a favorisé l'importance de la Fédération, mais une lettre de cette dernière trouvée dans les archives de la Douanière révèle sa préoccupation de recenser les groupements en 1933 (document en mauvais état mais preuve tout de même). La Fédération joint à cette lettre la liste des associations fédérées, renseignement très précieux. Sur les 30 amicales recensées, il faut être prudent à en juger par la présence de la Calenzanaise (en sommeil depuis 1928) et de la Fraternelle Bastiaise dissoute début 1933.

D'autre part, la comparaison de cette liste avec les communiqués de presse consultés nous permet de dire que toutes les associations corses de Marseille n'y adhéraient pas. Nous avons recensé 25 associations existant par des communiqués entre 1930 et 1933, n'adhérant pas à la Fédération. Parmi ces 25, il y a 4 associations que nous avons mises en exergue pour leur durée et leur régularité dans la presse : l'Ajacienne, la Cervionaise, la Cortenaïse,

le groupe amical d'Orezza. C'est tout de même étonnant, alors que cette liste de la Fédération parle de 3 amicales que nous ne connaissons ni par la Préfecture, ni par la presse :

- la Farinolèse,
- la Cargésienne,
- Groupe Amical de San Martino di Lota.

La Fédération ne faisait pas l'unanimité dans le milieu corse, et notons l'absence du Syndicat d'Initiative et de la Maison Corse qui précise :

« *La Maison Corse est un organisme général qui dépasse les limites de Marseille et n'a pas à se mettre sous la tutelle d'une Fédération locale, c'est-à-dire de Marseille seulement.* » ¹³

Nous sentons bien la tension qui règne et la crainte de domination, bien que la Fédération ait affirmé qu'elle « *s'interdit toute ingérence dans l'administration des groupements qui la composent* » ¹⁴. La Maison Corse ne paraît pas satisfaite de cette garantie, elle veut rester indépendante.

La Fédération des Groupements Corses a manifesté sa solidarité, après l'annonce des nouveaux tarifs pour la Corse en 1930 particulièrement... Le communiqué qu'elle passe le 19 janvier 1930 invite tous les Groupements Corses à participer à une manifestation pour protester contre ces tarifs, le 26 janvier au cinéma Majestic à Marseille. La Fédération prend soin d'inviter les représentants de la Corse, des Bouches-du-Rhône et les délégués des groupements insulaires du littoral méditerranéen, pour appuyer leur requête : « *A département insulaire unique, cas unique* ».

Adolphe Landry et Henri Tasso défendent la cause des Corses à la Chambre ¹⁵.

Le problème maritime

Après cette présentation individuelle des groupements corses de Marseille, il convient de parler du problème central à l'origine de toutes leurs revendications : le problème maritime.

Il est évident que les Corses exilés, gardant le mythe du retour en tête comme remède à leur séparation, ressentent plus durement les entraves à leur possibilité d'aller dans l'île. La Compagnie Fraissinet, par les "conditions qu'elle impose" devient un véritable fléau pour les Corses, qui supportent mal cet obstacle à leur retour. Le fait que la Compagnie ait le monopole du transport, la positionne en unique responsable des problèmes des Corses. Dans ces conditions, compte tenu de leur vocation de défense

des intérêts des Corses à Marseille comme en Corse, la Maison Corse, le Syndicat d'Initiative et la Fédération vont prendre à leur compte ce type de protestation, chacun persuadé que son intervention sera la plus efficace.

Le Syndicat d'Initiative paraît le mieux s'accorder avec la Maison Corse et la Fédération qui se concurrencent plus souvent. Ainsi le Syndicat d'Initiative reconnaît dans son compte-rendu d'assemblée que la Maison Corse a obtenu l'acceptation des colis agricoles jusqu'à 40 kg dans les ports et les gares. De même que la Maison Corse a fait baisser 20 % sur le taux du fret pour les produits agricoles (charbon de bois, pipes de bruyère, farine de châtaignes, légumes secs) ¹⁶. Cette victoire lui fait écrire :

« *La Maison Corse est un organisme économique qui remplit son rôle sans bruit, mais avec activité.* »

Le plus grand nombre de réclamations porte sur les conditions de transport pour les voyageurs : le Syndicat d'Initiative ¹⁷, la Maison Corse ¹⁸, et la Fédération ¹⁹ protestent pour obtenir des horaires d'arrivée moins matinaux (certains courriers arrivant à 4 h 00 du matin...) et demandent une limite d'arrivée portée à 6 h 15 du matin.

D'autre part, la suppression des visites douanières par l'octroi reste un leitmotiv des années 1933 et 1934. En effet, les voyageurs en provenance d'Algérie étaient dispensés de cette visite à l'arrivée, les Corses réclament aussi la visite dans le port de départ. En effet, la perte de temps qu'occasionnent ces visites compromet souvent les correspondances avec les trains et les cars.

La Compagnie Fraissinet ayant décidé d'imposer aux usagers le tarif kilométrique, uniquement en usage pour les transports terrestres jusque là, le Syndicat d'Initiative réclame les mêmes avantages qu'en chemin de fer : acceptation du même type de bagage, colis à main autorisés sans supplément de tarifs... Cette taxe des colis à main fait l'objet de réclamations de la Maison Corse aussi qui déplore que la Corse ne soit desservie que par la Compagnie Fraissinet : le manque de concurrence garantit celle-ci de sa clientèle et ne l'encourage pas à satisfaire les Corses ²⁰.

Rien d'étonnant donc de voir ces 3 groupements soucieux de défendre les intérêts de la Corse et des Corses, se préoccuper activement du problème. Malheureusement, ils ne sont pas toujours d'accord pour des revendications collectives, les

susceptibilités peuvent entraîner des contresens tels que la Fédération s'est demandée si elle devait participer à la Journée Corse, organisée par la Maison Corse en faveur des sinistrés... N'ayant pas été partie prenante dans l'organisation (dont l'initiative revenait à la Maison Corse), elle organise une "discussion sur l'éventualité de sa participation" ²¹. Il semble tout de même que la solidarité ait été la plus forte et le 28 mai 1933 ²², elle passe le communiqué suivant :

« D'accord avec la Maison Corse et le Syndicat d'Initiative des Intérêts de la Corse, la Fédération des Groupements Corses de Marseille participe à l'organisation d'une Journée Corse au bénéfice des habitants sinistrés. »

et conseille vivement aux "groupements fédérés" de participer à cette journée.

La concurrence qui se perçoit entre la Maison Corse et la Fédération semble se porter surtout une notion de regroupement des associations corses, alors que ce problème ne touche pas le Syndicat d'Initiative des Intérêts de la Corse.

Cependant, en dehors des querelles d'influence il n'en reste pas moins que ces groupements corses de Marseille font leur possible pour aider l'île à sortir de sa situation de sous-développement économique. La motivation générale reste la Corse et, si les protestations contre la Compagnie Fraissinet ont pris cette importance, c'est précisément la preuve d'un intérêt pour la Corse et dans un intérêt individuel : celui de pouvoir rentrer au village dans les meilleures conditions. Cette solidarité manifestée dans ce cas sous un jour revendicatif met en évidence l'amour des Corses pour leur "petite patrie" et nous voyons là qu'ils ne sont pas si différents des amicales de clocher. Tout au plus, leur moyen de l'exprimer est différent.

Valorisation de la culture corse

On peut en effet parler d'une seule et même préoccupation des Corses à Marseille, dans l'Entre-Deux-Guerres : tous ceux qui se rassemblent en association le font dans un désir de "vivre la Corse" même en étant éloignés d'elle.

La diffusion de la culture corse ne fait pas exception à ce désir... lorsqu'on sait combien les poèmes évoquent si souvent les endroits chéris de cette "petite patrie". C'est pourquoi dans une certaine mesure, on peut dire que cette valorisation de la culture corse se retrouve dans toutes les associations, y compris celles de clocher. On peut donc tout

à fait parler d'expression de solidarité dans la création de ce type d'association originale qui permet de glorifier la Corse tout en faisant connaître et apprécier à un public corse autant que continental, la culture corse.

Un groupe de Corse rassemblé autour de Paul Arrighi a surtout travaillé dans ce sens pendant l'Entre-Deux-Guerres, favorisant la diffusion de la littérature corse et organisant des expositions de peintres corses.

ANNU CORSU

Sans qu'il s'agisse réellement d'une association, il est important dans l'histoire de la culture corse à Marseille de parler de l'Annu Corsu, revue littéraire sous forme d'almanach dès 1923 !!!

Créée par Antoine Bonifacio, Paul Arrighi et Pierre Leca, cette revue est d'autant plus intéressante qu'elle a existé très tôt : c'est une sorte d'avant-garde dans la mesure où de plus elle est rédigée en dialecte jusqu'en 1925. A partir de là l'Annu Corsu se décompose en partie corse et partie française. Son sous-titre "*Almanaccu letterariu illustratu antologia regionalista*" qui donnait à la Corse l'équivalent de l'almanach provençal, disparaît.

Les publications de l'Annu Corsu revêtent un caractère régionaliste et félibréen et dès 1926 apparaît un terme inventé par Paul Arrighi : le Cyméisme. Cette expression voulait désigner « *l'aspect traditionaliste, purement sentimental et linguistique de ce mouvement que connaissaient alors plusieurs de nos vieilles provinces* » dit Paul Arrighi. Le régionalisme qui motive Paul Arrighi et les auteurs d'Annu Corsu les pousse à se démarquer de l'autonomisme à une époque où l'Italie revendique le rattachement de la Corse. Le Cyméisme leur permet de mettre en valeur une identité corse sans pour autant être qualifiés d'autonomistes, ils revendiquent l'appartenance à la France en mettant le caractère corse comme une priorité dans leurs préoccupations.

KALLISTÉ

En 1932, Paul Arrighi et Charles Giovoni créent une association, Kallisté, groupe littéraire et artistique corse, dans le but d' "*organiser des conférences, des réunions et des représentations théâtrales*".

L'Annu Corsu de 1933 annonçant sa création précise que cette association "*ne fera double emploi avec aucun des très nombreux groupements*" corses de Marseille. En effet, ce groupe tient à accuser la différence :

“Quel était jusqu’ici l’organisme destiné à faire connaître aux Corses de Marseille qui ont un peu perdu le contact avec leur pays, leurs gloires littéraires et artistiques, le talent des poètes, écrivains, artistes et musiciens corses ?” 23

Leur but est donc de faire savoir qu’il existe une littérature corse et de la faire connaître à leurs compatriotes. C’est une motivation toute proche de l’Annu Corsu mais cette association espère toucher sur Marseille un public plus nombreux par les manifestations qu’elle organisera. Convaincus que le fait d’être Corse a pu aider certains poètes ou artistes, les fondateurs de Kallisté veulent valoriser l’idée que les continentaux peuvent se faire de la Corse :

“L’insularité existe : elle a de bien mauvais côtés, mais elle a aussi des aspects d’une noblesse indiscutable, et ceux-là nous devons les conserver jalousement, les mettre en pleine lumière”.

Kallisté a commencé d’exister brillamment avec la réception qu’elle a offert à Paul Valéry, Président d’Honneur, le 17 mars 1932 en l’honneur de son passage à Marseille. Paul Valéry lui-même a insisté sur l’intérêt de mettre en valeur “l’état d’insularité” qu’il qualifie ainsi :

“Cette espèce de manière d’être qui a pour caractère de regarder la pensée en l’isolant en quelque sorte comme au milieu d’une mer...”

Parmi les personnalités composant le bureau de Kallisté, se trouve Marcel Poggioli, professeur à l’Ecole des Beaux-Arts, dont les toiles ont souvent mis en valeur les paysages insulaires, autre manière de faire “vivre” la Corse à Marseille. Ses expositions ont toujours créé un événement que Kallisté a mis en valeur par des communiqués dans la presse.

Régulièrement des soirées étaient organisées où une conférence sur le thème inépuisable de la Corse donnait l’occasion à Emile Ripert, Lorenzi de Bradi (“L’image Corse chez Napoléon”), ou Pascal Antonmarchi de faire revivre une page d’histoire. Les soirées de Kallisté étaient aussi consacrées à l’audition de musiques et chants corses interprétés par : Argentine Ciampi, les chœurs corses de Mme Salvarelli, le Trio Agostini, le Quatuor Cyméen, le groupe Macchiaghjoli... On y appréciait essentiellement les chansons du terroir et Kallisté organisait des soirées pour écouter les premières œuvres de Henri Tomasi, Grand Prix de Rome.

La solidarité dans ce monde culturel mis en valeur par une élite corse méritait d’être reconnue. Si elle n’a pas toujours déplacé tous les Corses de Marseille, elle a, en revanche, permis de parler de la

culture corse, entraînant des communiqués de presse. L’usage de la presse par Kallisté est tout à fait différent des besoins des autres amicales. Elle avait la notoriété du fait des hommes prestigieux qui la composaient, mais elle avait besoin de la presse pour que les Corses de Marseille et les continentaux puissent faire connaissance avec d’autres Corses. Même si tous les Corses ne se sont pas sentis concernés par une exposition Poggioli, un récital ou une conférence, il était important qu’ils aient connaissance de cette manifestation grâce à la presse.

Il faut d’ailleurs noter que ces communiqués figurent rarement dans la rubrique “Sociétés, Syndicats, Associations, Groupements” généralement réservée aux associations dont nous avons parlé précédemment. Les manifestations organisées par Kallisté sont répertoriées dans la rubrique “Conférences” ou “Arts” selon le cas.

C’est une indication importante sur la reconnaissance de Kallisté en tant qu’association différente.

GROUPE AMICAL DE LA VALLÉE DU TARAVO

Une association de clocher, en apparence, semble s’inscrire tout de même dans la mise en valeur de la culture corse : le groupe amical de la Vallée du Taravo.

L’Annu Corsu de 1930 précise que le groupe est affilié à la Fédération Régionaliste Française et nous informe de la participation de Charles Giovoni dans le bureau... Il s’agit des premières informations que nous recueillons, cette association n’ayant pas déposé ses statuts à la Préfecture.

La presse à partir de 1931 permet d’apprendre que le groupe organise un congrès régionaliste annuel à Zicavo en septembre. Un communiqué ²⁴ explique un peu mieux son but de réunir :

“Tous ceux qu’anime l’amour de la petite patrie et qui désirent y voir pénétrer à un rythme plus accéléré le progrès matériel et moral”.

Les manifestations artistiques que le groupe organise à Marseille sont souvent associées à des représentations de groupes provençaux du fait de leur appartenance au mouvement régionaliste :

“Le seul organisme corse adhérant au mouvement” 25.

Cependant très souvent les actions sont menées conjointement avec Kallisté, le facteur commun étant Charles Giovoni, par exemple l’organisation au IX^e Congrès des Ecrivains de France à Ajaccio ²⁶.

VOCATIONS SACERDOTALES

Bien qu'il ne s'agisse pas d'une amicale, il est indispensable de parler comme phénomène d'expression de solidarité, de la "Journée des Vocations Sacerdotales".

Créé en 1933 par le Professeur Mattei à Marseille, en accord avec le Docteur Pieri, le Chanoine Pila et Monseigneur Rodie (Evêque d'Ajaccio), le comité d'organisation décidait d'organiser une journée à Marseille en faveur des vocations sacerdotales en Corse.

Aussi curieux que cela paraisse, nous avons décidé de parler de ce groupe de personnes dans une partie réservée à la culture, car la culture corse y était partie prenante.

En effet, le programme de cette Journée était souvent associée à une conférence, faite par Monseigneur Rodie sur "Les Origines du Peuple Corse", sur "Les Chants Corse à travers les âges" et "Un Précurseur de Napoléon, Sampiero Corso" : la conférence terminait la Journée qui se déroulait ainsi :

8 h 00 : Messe à l'église Saint-Canat-les-Prêcheurs. Homélie de Monseigneur Rodie.

En 1933 ²⁷ : • "Dio vi Salvi Regina" chanté par les chœurs corses de X. Tomasi

- Chants corses du XVIII^e siècle
- Invocation religieuse corse du XVII^e siècle
- Monsieur Figarella de l'Opéra

Monseigneur Rodie parlait du manque de vocations, 200 paroisses étant sans prêtres, tout en attirant les Corses de Marseille dans un élan de solidarité. Ce type de regroupement est tout à fait unique, nombreux étaient les Corses les plus divers qui participaient à cette journée. Ils venaient soutenir le clergé corse par cette sorte de quête qui met en valeur une exploitation possible de la solidarité des Corses. Le principe d'organiser une grand-messe avec chants corses suivie d'une conférence permettait d'attirer un plus grand public et la personnalité du professeur Mattei y contribuait considérablement.

Notons une phrase retenue lors d'une enquête :

"La quête était faite par Monseigneur Rodie et tout le monde était heureux de mettre un gros billet" ! ²⁸

Voilà qui nous éclaire tout à fait sur la participation des Corses de Marseille ravis de prouver leur contribution à une fête de charité en faveur de la Corse, et de pouvoir s'acquitter de cette dette qu'ils sont persuadés d'avoir envers la Corse.

Conclusion

Le phénomène de l'Entre-Deux-Guerres est donc tout à fait original dans la mesure où les migrants ne se satisfont pas d'un réseau informel qui serait tout à fait capable de reconstruire une solidarité.

Les Corses de l'Entre-Deux-Guerres ont besoin de reconstituer dans le cadre associatif le regroupement des réseaux familiaux, clanique, politique. Ils refusent la rupture avec la cellule d'origine et créent l'association pour qu'elle reproduise le cadre de départ.

Les revendications de ces associations n'ont pas toujours été couronnées d'un grand succès mais ont eu le mérite d'exister à une période où la migration corse se fixait à Marseille. Elles mettent en valeur le traumatisme de la séparation et une culpabilisation fréquente dans la migration de sociétés patriarcales ²⁹.

Pour A. Sayad, le migrant a besoin de restructurer son identité pour s'adapter au nouveau milieu. Le migrant corse répond également à un projet migratoire où les illusions sont entretenues collectivement dans le village mais il parvient à s'intégrer plus facilement grâce au phénomène associatif. Il peut ainsi transposer une appartenance à un groupe et exprimer son originalité, sa "différence" sans problème. Cette phase transitoire mise en place par les associations de clocher est suivie d'une nouvelle étape où le migrant a réussi à régler ses propres difficultés et parvient à élargir son champ d'action. Il s'agit alors de s'occuper de la Corse dans son ensemble pour qu'elle puisse profiter pleinement de la réussite migratoire. On fait alors appel à un succès collectif qui doit absolument rejaillir sur l'île.

NOTES ET RÉFÉRENCES

- 1 - *Le Mémorial des Corses*, tome 6, sous la direction de Francis Pomponi. Ajaccio, 1981.
 - 2 - Attard-Maraninchi (M.-Fr.), *Migrance*, tome 3, Histoire des migrations à Marseille, *Le cosmopolitisme de l'Entre-Deux-Guerres*. Aix-en-Provence, Edisud, 1990.
 - 3 - Annu Corsu 1936, p. 169.
 - 4 - Petit-Marseillais (Edition Corse), 15 janvier 1933.
 - 5 - Annu Corsu 1936, "Chez les Corses de Marseille".
 - 6 - Marseille-Matin, 4 février 1933. Petit-Marseillais (Edition Corse), 5 février 1933.
 - 7 - Marseille-Matin, 6 février 1933.
 - 8 - Marseille-Matin, 6 février 1933.
 - 9 - Petit-Marseillais (Edition Corse), 26 février 1934.
 - 10 - Petit-Marseillais (Edition Corse), 26 février 1934.
 - 11 - Petit-Marseillais (Edition Marseille), 20 janvier 1937.
 - 12 - Petit-Marseillais (Edition Marseille), 17 février 1924.
 - 13 - Petit-Marseillais (Edition Corse), 26 mai 1934.
 - 14 - Petit-Marseillais (Edition Marseille), 15 février 1923.
 - 15 - Petit-Marseillais (Edition Marseille), 25 janvier 1930.
 - 16 - Petit-Marseillais (Edition Corse), 10 avril 1933.
 - 17 - Petit-Marseillais (Edition Corse), 5 février 1933.
 - 18 - Petit-Marseillais (Edition Corse), 18 août 1933.
 - 19 - Petit-Marseillais (Edition Corse), 13 novembre 1933.
 - 20 - Petit-Marseillais (Edition Corse), 8 février 1933.
 - 21 - Petit-Marseillais (Edition Corse), 29 avril 1934.
 - 22 - Petit-Marseillais (Edition Corse), 28 mai 1934.
 - 23 - Annu Corsu, 1933, page 172.
 - 24 - Petit-Marseillais (Edition Corse), 13 août 1934.
 - 25 - Petit-Marseillais (Edition Marseille), 2 juillet 1934.
 - 26 - Marseille-Matin, 11 avril 1934.
 - 27 - Petit-Marseillais (Edition Marseille), 26 janvier 1933.
 - 28 - Enquête à Marseille, décembre 1981.
 - 29 - Sayad (A.), "Qu'est-ce qu'un immigré ?", *Peuples et Méditerranée*, 1979.
-

Comment peut-on être Corse à Marseille en 1990 ?

Flora MENSAH-LECCIA

Nous nous proposons d'étudier le comportement des Corses de Marseille à travers quelques amicales corses actuelles.

Pour effectuer nos enquêtes et interviews, nous avons sélectionné trois amicales qui nous paraissaient assez représentatives, à savoir : "l'Amicale Philanthropique Douanière Corse", "l'Amicale La Sartenaise", "l'Amicale du Cap Corse".

La première, créée en 1929, nous semble intéressante car elle est non seulement l'une des plus anciennes, fonctionnant bien actuellement, mais aussi parce que de type "association professionnelle" elle regroupe en son sein des fonctionnaires, et peut refléter de ce fait la "mentalité corse" par excellence d'une génération de premiers émigrés corses ou de fils d'émigrés de la deuxième génération, car les différents membres se répartissent dans une tranche d'âge allant de trente-cinq à soixante ans pour ceux qui sont en activité et au-delà de soixante pour les membres retraités. Cette amicale présente une originalité, celle d'accueillir les continentaux qui le désirent puisqu'elle est ouverte "aux Corses et aux amis de la Corse".

La deuxième amicale nous paraît offrir un autre intérêt, celui de regrouper des membres venant d'horizons sociaux différents, d'être aussi ancienne, et surtout dirigée par une femme.

La troisième a l'avantage d'être nouvellement créée d'une part et de regrouper d'autre part des jeunes adhérents, le vice-président et les secrétaires sont jeunes, ils captent ainsi une bonne partie de la jeunesse corse.

Notre questionnaire d'enquête se centre sur différents thèmes. Tout d'abord il tente de classer l'enquêté quant à son origine, son statut (naissance en Corse ou sur le continent) ; il le situe par rapport à l'émigration (est-il émigré lui-même ou fils d'émigrés ? a-t-il gardé son identité corse face à la langue corse parlée ou lue ?). Il tente de le situer par rapport à l'intérêt qu'il porte à la Corse et à ses traditions (ses relations avec le pays, voyages en Corse, fréquence et durée, mode d'installation au village, les activités individuelles ou collectives pratiquées pendant les vacances). Toutes ces informations peu-

vent nous renseigner sur le degré d'intégration des amicalistes dans leur communauté villageoise.

A travers le questionnaire, nous abordons le thème du civisme, du projet de "retour au pays", l'attitude face à la vie religieuse et au "culte des morts", les préoccupations culturelles corses à travers la lecture, la musique. Un autre thème tente d'étudier les modalités de la vie associative : les motivations d'inscriptions, personnelles ou pas, les motivations des adhérents quant à leur quête (que recherchent-ils dans une amicale ?). Est-ce simplement le fait de se divertir, ou celui, plus profond, de retrouver une ambiance villageoise idéalisée, le "bain culturel", l'ambiance sécurisante familiale ?

Nous désirions également mettre en évidence les relations qui peuvent exister entre amicalistes ; ces derniers se rencontrent-ils en dehors de l'amicale, si oui, dans quel but ? Quelle perception ont-ils de la solidarité corse ? Leur semble-t-elle encore vivace ?

Nous avons rencontré les amicalistes chez eux, dans leur amicale. Nous avons eu des entretiens avec les présidents des amicales sélectionnées. Nous avons rencontré le président de la "Fédération des Groupements Corses des Bouches-du-Rhône", afin de déterminer les objectifs de sa création, ainsi que les actions menées par elle. Lors de fêtes, nous nous sommes intégrée aux cérémonies, avons assisté à des réunions.

Nous avons volontairement limité notre échantillonnage, préférant privilégier l'aspect qualitatif au profit du quantitatif, car très vite nous nous sommes aperçue que notre questionnaire touchait la sphère de l'affectif et qu'il fallait laisser aux enquêtés la possibilité de parler de leur "être corse", de s'exprimer comme ils le désiraient, à travers des questions ouvertes concernant certains thèmes comme ceux du "culte des morts", de la "parenté", de la "vie religieuse" de "l'exil", du "projet de retour".

Au moment venu, si le besoin s'en faisait ressentir, nous laissons la possibilité à l'enquêté de s'exprimer librement et longuement sur un des

thèmes qui lui tenait à cœur. Cet entretien non directif était vécu comme important et nécessaire par nos enquêtés, il éveillait en eux cet "appel viscéral de la Corse, terre inoubliable".

Il faut noter que le fait que nous étions Corse et parlions la langue sécurisait nos interlocuteurs, ils pouvaient pleinement communiquer avec nous, se laisser aller dans leurs confidences, sentant qu'ils étaient non seulement écoutés mais surtout compris ; ainsi, en toute confiance et spontanéité ils transmettaient leurs souvenirs, leurs rêves et désirs face à cette culture corse si prégnante qui les habite.

Présentation des résultats des trois amicales

1/ Intérêt porté à la Corse

Pour tenter de cerner l'importance de l'intérêt porté à la Corse par les amicalistes interrogés, nous avons considéré deux facteurs qui nous semblent significatifs : l'usage de la langue corse (parlée ou lue), et les séjours effectués en Corse, dans leur régularité et leur durée.

Dans l'ensemble les personnes interrogées (30 au total) ont pratiquement tous un père né en Corse (29), et 22 ont leur mère née en Corse. Parmi les sujets interrogés, on note que 14 sont également nés en Corse, 12 ont épousé un conjoint Corse. On peut donc penser que pratiquement la moitié des interviewés est composée d'authentiques Corses, si l'on conçoit que pour être considéré comme tel, il faut avoir ses parents nés en Corse, et être soi-même né là-bas.

Il faut souligner que la plupart des amicalistes sont issus de parents Corses immigrés, cela pour 22, les parents de ces derniers du fait de l'éloignement vont inculquer à leurs enfants les valeurs traditionnelles corses. Il s'agit le plus souvent de navigateurs, de fonctionnaires des douanes, de la police, de militaires, d'employés des tramways et d'agents de la ville de Marseille, qui sont soit restés sur le continent soit revenus au village à leur retraite. Tous ces paramètres vont renforcer les amicalistes dans leur attachement à la Corse.

Face au problème de l'utilisation de la langue, les résultats nous montrent que 24 sujets parlent le corse ; les douaniers et les Sartenais sont plus nombreux à le pratiquer régulièrement, ce qui tend à prouver qu'ils aiment se retrouver dans une ambiance "corse" et qu'ils sont "d'authentiques Corses". Parmi les Cap-Corsins il y a plus de jeunes gens qui

font partie de la troisième génération, ce sont leurs parents qui ont émigré, ils comprennent parfois le corse, mais souvent ne savent pas le parler.

15 amicalistes parlent le corse régulièrement, en famille, surtout ceux qui sont nés en Corse. Cet intérêt se renforce lorsque Ego est né en Corse et a un conjoint Corse ; de ce fait il parle corse en famille, avec ses propres parents, avec son conjoint, et parfois il s'adresse en langue corse à ses enfants, qui le parlent ou le comprennent. Il faut noter que 15 sont nés en Corse, certains y ont leurs parents qui n'ont pas quitté le pays.

Bien que de nombreux amicalistes pratiquent leur langue corse, parmi eux peu de leurs enfants le parlent. Ceci s'explique, parce que les parents sont enfants d'immigrés ou immigrés eux-mêmes ; ils ont préféré s'adresser en français à leurs enfants pour faciliter leur scolarisation, se souvenant des difficultés qu'ils avaient rencontrées par le passé dans leur scolarité. Certains enfants ont appris le corse à la "Maison de la Corse" et l'ont présenté au Baccalauréat en matière "option", c'était l'occasion de retrouver leurs racines d'une façon fort pratique.

En ce qui concerne les voyages en Corse, les résultats nous montrent que dans chaque amicale, la quasi-totalité des adhérents effectue un voyage annuel en Corse, au moment des vacances.

- 27 amicalistes font des séjours réguliers en Corse, on note que 24 effectuent des séjours de plus d'un mois.

- 14 sujets interrogés y vont plusieurs fois par an, pour la Toussaint, les fêtes de Noël, Pâques, l'ouverture de la chasse ; ils y vont chaque fois que l'occasion se présente, ceci est facilité de nos jours par la rapidité et la fréquence des moyens de transport, les tarifs spéciaux durant les périodes non touristiques.

Si l'on compare entre amicales la durée de séjour au village, on s'aperçoit que les "douaniers" et les "Cap-Corsins" font des séjours de plus d'un mois ; dans ces cas il s'agit surtout de fonctionnaires. Par contre, si les "Sartenais" effectuent plusieurs voyages par an, ils font des séjours de moins d'un mois, fractionnant leurs vacances pour être présents au pays à divers moments de l'année ; il semble que le fait soit dû à la fonction exercée, médecin, avocat, profession libérale, qui oblige les intéressés à morceler leurs vacances ; cependant l'intérêt pour la Corse est aussi fort.

Le fort taux de personnes qui regagne la Corse dès que possible, atteste du profond attachement que les amicalistes éprouvent pour leur terroir.

2/ Intérêt porté à la culture corse

Afin de voir l'intérêt que portent les adhérents à la culture corse, nous avons considéré deux facteurs : la lecture d'ouvrages, de quotidiens en langue corse, ou de livres traitant de problèmes corses, de l'histoire de l'île, de sa politique, ainsi que l'écoute de musique corse traditionnelle, folklorique ou engagée.

L'intérêt porté à la culture corse se voit au fort taux de personnes écoutant la musique du pays, et à celui consacré à la lecture d'ouvrages traitant de sujets sur la Corse. En effet la quasi-totalité des amicalistes écoutent de la musique corse :

- 28 écoutent surtout de la musique traditionnelle, *paghjella, voceri*.
- 24 écoutent des variétés, succès à la mode faciles à écouter, que l'on entend durant toutes les vacances au village. « L'écoute de disques ou de cassettes sur le continent permet de se replonger dans l'ambiance corse des vacances » nous livrent les amicalistes.
- 14 préfèrent la musique engagée.
- 15 de nos enquêtés chantent en corse.

Quelques adhérents jouent de la guitare, ce qui leur permet de vivre des moments intenses lorsqu'en groupe ils entonnent les chants du terroir accompagnés à la guitare, recréant l'ambiance des veillées, des fêtes ; cela permet nous dit-on « de se déconnecter totalement de la vie marseillaise, de revivre un moment la gaieté, la chaleur de l'ambiance villageoise, c'est un moment de joie, un rêve éveillé collectif, d'autant plus fort que les participants entonnent en chœur les chants du folklore classique corse, que nous avons tous en nous, à fleur de peau, ce sont les plus beaux moments de communion où l'on se sent solidaires, frères appartenant tous à la même terre-mère. »

Les enquêtés préfèrent écouter des chansons corses lorsqu'ils sont en famille, lorsqu'il y a une fête, ou lorsqu'ils se sentent un peu tristes. La musique donne la possibilité à chacun de s'évader et de rêver du pays lointain, de se plonger dans un bain culturel sécurisant et chaleureux, de se nourrir d'une douce nostalgie où "l'ici" déçoit et où "l'ailleurs" est le merveilleux tant attendu, le paradis perdu que l'on fête comme un rituel avant le retour promis et tant attendu pour les vacances.

Les amicales connaissent bien cet attachement au folklore, elles font venir au cours de leurs fêtes des vedettes corses confirmées, ce qui leur garantit une soirée réussie, un prestige assuré. Souvent ce sont les amicales qui vont permettre à des

chanteurs débutants d'être consacrés "vedette", après leur passage au cours d'une soirée de gala.

Concernant l'intérêt que les amicalistes accordent aux journaux, revues, livres traitant de sujets sur la Corse, on note que les "Cap-Corsins" sont en tête pour tout ce qui est de la lecture de livres historiques ; les "douaniers" s'ils lisent peu d'ouvrages sur la Corse, préfèrent par contre lire régulièrement les quotidiens insulaires.

- 18 sujets interrogés lisent le corse, ce sont ceux qui le parlent, qui ont l'habitude d'acheter des quotidiens insulaires publiés en langue corse.
- 18 lisent des ouvrages se rapportant à la Corse, traitant soit d'histoire, de culture, de politique ou d'économie, revues éditées en français.
- 15 achètent et lisent régulièrement un quotidien insulaire.

Par la lecture de quotidiens corses, d'ouvrages traitant de la Corse, l'amicaliste a le sentiment de n'être pas coupé de la communauté insulaire, de se projeter non seulement dans la vie de son village, mais dans celle de l'île entière, c'est en quelque sorte une manière d'entretenir, de préserver son identité corse, de crainte d'en être dépossédé par l'éloignement.

Ces livres sont, pour certains, d'excellents moyens de détente après le travail, nous dit-on ; pour d'autres ce sont des instruments de culture auprès desquels ils s'informent sur le passé, le présent et le devenir de leur île, tant au point de vue politique, économique, que sociologique.

De part sa double appartenance culturelle, l'amicaliste se sent agressé par sa deuxième culture, il doit sans cesse se battre pour faire triompher sa "corsitude".

3/ Le séjour au village

Il nous permet de cerner la population enquêtée dans son contexte au village, de voir son mode d'installation, son intégration familiale, et de déceler les nouveaux comportements. Pour cela nous considérons le type de maison habitée, maison familiale, nouvellement construite, location, l'accueil d'amis durant les vacances, ainsi que la mobilité des personnes durant leur séjour. L'enquête nous révèle que :

- 27 amicalistes sont installés dans la maison familiale, au village de leur père ou de leur mère, maison qu'ils ont souvent modifiée, apportant les commodités indispensables, eau, électricité, dès que le village a pu être équipé. Ils ont lorsque c'était possible

modernisé la cuisine, installé les sanitaires, construit d'autres pièces pour que tous les enfants et petits-enfants puissent se retrouver au complet pendant les congés.

La maison familiale devient ainsi le lieu des retrouvailles, du rassemblement de la famille.

Ce besoin de se rassembler est vécu comme très important pour les personnes d'un certain âge, car il rassure sur l'appartenance à la communauté ; se rallier à elle signifie pour tous qu'il n'y a pas eu de coupure avec le milieu d'où l'on vient, que l'on est demeuré Corse "corsu avanti" et que l'on conserve jalousement au plus profond de soi son identité corse, son esprit de famille, ses racines, son amour pour la Corse.

Certains ont fait de grands travaux d'embellissement, ou ont construit de somptueuses demeures, signe de leur réussite sur le continent ; à ce niveau, la maison témoigne aux yeux de la communauté villageoise que le sacrifice d'expatriation n'a pas été vain et se justifie pleinement.

De rares personnes ne vont en Corse que très occasionnellement, et louent sur place ; ceci s'explique par le fait qu'elles sont nées sur le continent de parents immigrés, le conjoint étant "pinzutu", elles n'ont plus de famille proche pour les accueillir.

– 25 se déplacent dans l'île pour faire du tourisme, voir des amis corses du continent demeurant dans une autre région que la leur.

– 21 amicalistes affirment recevoir des amis continentaux chez eux durant leur séjour au village.

– 15 enfants d'amicalistes invitent leurs copains continentaux.

Le séjour en Corse est donc l'occasion pour les exilés de recevoir des amis marseillais dans leur maison familiale, de leur faire découvrir leur "île de beauté" dont ils ont tant parlé durant l'année et dont ils sont si fiers

Les "Sartenais" semblent être ceux qui accueillent le plus d'amis continentaux, aussi bien eux-mêmes que leurs enfants. Ce comportement est nouveau, il témoigne de la bonne intégration de l'amicaliste au sein de la communauté marseillaise, il exprime son degré d'acculturation (l'exilé éprouve le besoin de se replonger dans l'ambiance villageoise, mais aussi celui de ramener les amis, de faire du tourisme avec eux).

4/ Intégration dans la vie religieuse et collective du village

Pour déterminer le degré d'intégration des amicalistes au sein de leur communauté villageoise, nous avons retenu deux facteurs, à savoir : la participation à la vie collective, à travers les parties de chasse, la fréquentation du café du village, les discussions sur la place publique, "haut lieu de rencontre des villageois", et la pratique de la vie religieuse, c'est-à-dire la participation à la messe, processions, enterrements, fêtes votives.

A propos de la vie collective, l'enquête nous indique que :

– 23 amicalistes passent une bonne partie du temps au café du village pour y jouer aux cartes en équipe, se retrouver dans l'ambiance avec la gaieté, les tournées que l'on paye à tour de rôle, les petits verres que l'on boit en groupe. Le verre bu en présence des autres, payé tour à tour par les différents convives, participe d'un rite qui a pour but de sceller les amitiés, d'être intégré dans un clan, de se sentir solidaire quoi qu'il arrive, de maintenir la cohésion du groupe.

Lorsque tous les convives lèvent leur verre en disant "salute", ne peut-on voir dans ce rite une façon de conjurer le sort, de préserver l'entité du groupe de la perte d'un de ses membres ? Chacun par ce pacte affirme et garantit aux autres son amitié, son engagement, sa parole ; c'est également un excellent moyen d'information entre initiés sur les dernières nouvelles du village, de la région, qui ainsi circulent.

– 20 enquêtés aiment discuter entre hommes sur la place publique, devant la Mairie, à l'abri du soleil, assis sur des bancs de pierres. Ce sont en général des discussions fort animées qui ont souvent pour thème la politique, elles se tiennent à différents moments de la journée : le matin, avec interruption pour le repas de midi, et l'après-midi après la sieste jusqu'au moment du dîner.

– 15 d'entre eux aident les parents et amis restés au village dans leur activité agricole, ou les aident à "faire le bois pour l'hiver".

Certains aiment partir en équipe pour la battue au sanglier, ou pour une bonne partie de pêche. Les femmes participent à des activités collectives au moment des fêtes, ou elles aident à la préparation de gâteaux, de menus, car ces moments sont l'occasion de grands rassemblements autour de la table familiale, parents et amis sont invités.

Nous constatons que dans l'ensemble les amicalistes, de retour au pays, aiment participer pleinement aux discussions, jeux, à la vie communautaire du village ; ceci est le signe qu'ils peuvent à tout moment se couler dans le "groupe village", c'est la garantie de leur parfaite intégration.

Nous avons voulu à travers le thème de la vie religieuse voir si les amicalistes accordent une place aussi importante aux manifestations religieuses qui soulignent et renforcent la cohésion sociale, ou si elles ont pris du recul, du fait de leur installation sur le continent.

A cet effet nous tentons de comparer le comportement à Marseille et celui affiché en Corse, afin de souligner l'emprise de la communauté villageoise sur l'individu.

Sur le continent, l'enquête nous apprend que les amicalistes ne vont pratiquement jamais à la messe le dimanche, ils vont aux enterrements d'amis corses, comme ils le feraient au pays.

En Corse, l'enquête confirme un renforcement du comportement religieux. Les amicalistes en vacances ont, non seulement le temps d'aller à la messe, mais surtout sont pris dans un processus d'obligations qui fait qu'ils se sentent obligés, par esprit de famille et par respect pour les "anciens", de suivre les offices religieux, cela lors des baptêmes, mariages, morts.

– 26 assistent aux enterrements.

– 26 vont aux fêtes.

– 15 sont présents lors de mariages, 16,6 % fréquentent l'église le dimanche en Corse, contre 0,33 % à Marseille. Bon nombre se plaignent du manque de prêtres en Corse, certains villages n'ont pas de curé attaché à leur paroisse, ils ne peuvent de ce fait assister à la messe dominicale qu'une fois tous les quinze jours.

– 14 amicalistes suivent les processions.

– 4 aident à l'entretien de l'église, ce sont en général des femmes.

Les fêtes religieuses mobilisent encore beaucoup de monde : le 13 juin, fête de Saint-Antoine, le 15 août, fête de l'Assomption, le 8 septembre, fête de la Nativité de la Vierge, elles donnent lieu à l'organisation de pèlerinages. Les hommes affirment participer à ces pèlerinages, ils portent en équipe et à tour de rôle les statues que l'on promène au cours de la procession, ce comportement manifeste non seulement leur dévotion, mais aussi leur profond désir de se sentir membre à part entière de la communauté villageoise.

Lors de ces grandes fêtes, c'est le devoir, l'obligation, pour chaque famille, d'accueillir les parents proches ou éloignés, les alliés (cousins maternels ou paternels en 1er, 2ème, 3ème degré), les amis des villages voisins, à sa table, pour partager le repas traditionnel, c'est la grande hospitalité. Ces grandes festivités autrefois témoignaient de la solidarité de la communauté villageoise, de son enracinement dans les valeurs traditionnelles que sont l'hospitalité, le sentiment profond d'appartenance au groupe, l'esprit de famille et l'importance de la vie religieuse pour le village.

Les enterrements mobilisent toujours autant de monde, ce comportement tend à demeurer car il est fortement enraciné en chaque Corse, le culte de la famille et le culte des morts sont le fondement de la cohésion sociale.

A la mort d'un villageois tout le monde se sent concerné, c'est une obligation morale d'être présent à son enterrement, par respect pour le défunt et sa famille il faut rendre un dernier hommage, s'y dérober est impensable. Les messes des morts sont des temps forts, où toute la communauté villageoise entoure la famille affectée par le deuil, lui manifestant sa profonde et sincère affection ; le dernier hommage rendu au défunt se fait d'une manière solennelle, lorsqu'un groupe d'hommes, les "ténors", entonne les chants funèbres religieux, c'est un moment d'intense émotion, où les participants sont solidaires dans la douleur. Après la cérémonie religieuse, une équipe d'hommes porte la bière jusqu'au cimetière, suivis de tous les parents proches, les amis et parents éloignés des villages environnants.

Les "Sartenais" attachent une grande importance aux enterrements en Corse, ils ont tous affirmé y participer ; ce fait se confirme par le désir exprimé par tous d'être enterré en Corse.

5/ Attachement à la Corse

Nous tentons à travers ce thème de saisir l'attachement à la Corse que peut ressentir un émigré corse, à travers le vécu de ce dernier par rapport à son identité et par rapport à son éloignement du pays.

A la question "vous sentez-vous profondément Corse ?", nous obtenons 100 % de réponses affirmatives, cette question renvoie à la perception que les amicalistes ont de leur identité corse.

– 19 se reconnaissent dans l'affirmation : "*Corsu avanti, francese dopu*".

- 17 attestent : "*so Corsu, ne so fieru*".
- 28 affirment être incapables de supporter l'éloignement de la Corse.

Nous constatons que dans chaque amicale les adhérents unanimes revendiquent leur identité corse à 100 %, les "Cap-Corsins" se reconnaissent davantage dans l'assertion *so Corsu, ne so fieru*, alors que les "Sartenais" et les "douaniers" se réfèrent à la formule *Corsu avanti, francese dopu*.

Le fort sentiment d'appartenance à la Corse se confirme par l'impossibilité de vivre loin du pays et par le profond attachement à la nourriture spécifique du pays. En effet nos enquêtés nous disent ne pas pouvoir supporter l'éloignement du pays, ces dires se confirment par les séjours fréquents que ceux qui le peuvent font plusieurs fois par an, par les regrets de nombreux amicalistes de ne pouvoir aller qu'une fois l'an en Corse et de n'y rester qu'un mois.

Tous nous confient que l'espoir de retour pour les vacances, les rencontres entre "paesanù", les repas corses pris entre parents ou amis, les colis qu'ils reçoivent du pays, leur permettent de supporter l'éloignement.

L'enquête montre que les amicalistes revendiquent leur identité corse, cependant ils fréquentent indifféremment les commerces tenus par des Corses ou des continentaux et rencontrent des amis marseillais en dehors de leur association, faisant preuve d'une certaine ouverture, ainsi que d'une bonne intégration sur le continent, leur terre d'accueil. Au besoin ils retrouvent leurs racines profondes à travers les repas corses qu'ils partagent avec leurs parents et amis, les bars corses que certains fréquentent assidûment.

- 26 fréquentent indifféremment les Corses et les occidentaux à Marseille.
- 17 ne se soucient pas de l'origine des commerçants qu'ils fréquentent.

Ceux qui préfèrent se servir chez un compatriote, le font par solidarité pour le faire travailler.

Le client au moment de l'achat veut se situer non pas dans une relation commerciale pure, mais désire instaurer une véritable communication, au cours de laquelle des échanges commerciaux seront certes effectués, mais surtout des échanges d'informations concernant le village, les amis communs seront donnés.

Le commerçant corse devient une sorte de relais par lequel on passe pour tenir les autres membres de la communauté au courant des événements et problèmes qui surviennent. Souvent il devient le médiateur, l'homme de conseil, de confiance qui se porte garant du groupe. Il peut être le centre d'un réseau de solidarité, rendant de nombreux services, et par là s'assure une clientèle fidèle de compatriotes.

L'enquête révèle que durant les premiers temps de l'émigration les Corses se réunissaient dans des bars corses, à "la Gare de l'Est", aux "Réformés", à "l'Opéra", pour y rencontrer les compatriotes, y retrouver l'ambiance du village ; quelques vieux Corses continuent à se rendre dans les quelques bars corses qui restent (un professeur de la Faculté de Médecine de Marseille nous confiait qu'étudiant il allait régulièrement au "bar Henri" à l'Opéra pour retrouver des Corses, demander conseil au patron lorsqu'il avait un problème à régler avec un compatriote).

- 16 amicalistes achètent des produits corses, certains le font régulièrement, d'autres occasionnellement ou pour les fêtes.
- 12 amicalistes reçoivent des colis de nourriture de Corse, certains régulièrement, d'autres au moment des fêtes.
- 28 d'entre eux font des repas corses en famille, entre amis.
- 19 savent cuisiner corse.

Souvent celui qui reçoit un colis contenant de la charcuterie corse, de la farine de châtaigne, du fromage, partage avec de bons amis un morceau de "*prisutu*" (jambon corse). Offrir de l'authentique nourriture corse, produite par les parents restés au village, c'est donner quelque chose de précieux, c'est le moyen pour celui qui en mange de retrouver les saveurs de son île, de revivre toute une série de coutumes, d'ambiance passée, c'est renouer avec ses origines les plus profondes, c'est communier avec les autres, c'est retrouver son identité corse.

Le comportement des amicalistes face aux habitudes alimentaires est révélateur de leur enracinement ethnique : les "douaniers" et les "Sartenais" semblent plus conservateurs que les "Cap-Corsins", ils font davantage de repas, d'achats de produits corses, et reçoivent plus de colis.

6/ Attitude face au civisme, au culte des morts, au projet de retour

Les trois facteurs que sont le civisme, le projet de retour et le culte des morts, nous semblent être des points forts pour exprimer la "corsitude" dans l'ici et le maintenant, cela à travers le lieu de vote, la future installation en Corse en activité ou à la retraite, et l'ailleurs, l'au-delà, jusqu'au bout du tombeau, à travers le culte des morts.

Au sujet du civisme, notre enquête révèle que :

– 11 amicalistes votent en Corse.

Nous pouvons nous interroger sur la signification pour un émigré du vote au village. Est-ce son désir d'identité corse, est-ce une obligation morale vis-à-vis du clan bienfaiteur, ou est-ce le désir de voir sortir le village de son sous-développement ? Est-on pris dans un processus de reconnaissance éternelle, due à une tradition familiale, envers un clan politique particulier ? Il faudrait une enquête plus approfondie qui dépasse le cadre de notre étude, pour tenter de répondre à ces questions.

Concernant le culte des morts, nous constatons que :

– 22 ont leurs parents enterrés en Corse et souhaitent y être enterrés .

Les "Sartenais" en totalité désirent être enterrés en Corse. Pour eux, être enterrés dans les terres familiales, c'est avoir l'assurance de n'être jamais enlevé, c'est surtout la garantie de bénéficier de messes, de prières, que les autres membres de la famille vont donner pour l'ensemble des défunts, c'est donc désirer ne pas être oublié. La perspective pour tous, d'être enterré au pays parmi les parents est sécurisante en tout point, elle signifie pour ceux qui sont partis à l'extérieur que leur départ est provisoire.

Etre enterré au pays donne la certitude d'une sorte de rassemblement de la famille au-delà de la mort, et déculpabilise ainsi ceux qui ont quitté la famille et la terre natale. Le souhait d'être enterré en Corse révèle l'enracinement dans les valeurs traditionnelles corses, il renseigne sur l'importance que l'on accorde à la pratique du culte des morts, à l'attachement à la terre natale. Ces résultats nous démontrent à quel point le retour définitif dans l'île est vécu comme normal.

Puisqu'il n'y a pas de place pour vivre en Corse, il y a au moins une place pour y mourir.

L'ensevelissement en terre corse est perçu comme "le retour des enfants dans le sein maternel", c'est en somme la certitude de reprendre sa place dans le clan des ancêtres, d'être compté et de continuer à exister grâce au culte des morts, c'est donc la garantie d'accéder au "repos éternel".

L'administration continentale connaît bien les problèmes d'enterrements ou de transferts de corps en Corse, pour y être souvent confrontée. Quant aux villageois, lors d'un transfert ils rendent un dernier hommage au défunt, même si la dépouille n'est ramenée au pays que dix ans après, la cérémonie réservée est identique dans son faste et son intensité, comme si l'intéressé venait de mourir.

Quant au projet de retour des amicalistes, soit en activité soit pour la retraite, on note que :

– 22 désirent revenir en Corse, ce chiffre est le même que celui des amicalistes qui souhaitent être enterrés dans l'île, ce qui prouve le fort attachement à leur pays.

Nombreux sont les amicalistes "douaniers" qui déclarent vouloir rentrer en Corse pour exercer leur métier, dans leur propos se mêlent désir et crainte, désir de retrouver le pays, mais crainte de ne pouvoir exercer leur fonction comme ils le devraient, ils appuient leurs dires par des exemples de compatriotes qui de retour ont connu de terribles difficultés dans le cadre de leur activité.

En ce qui concerne le projet de retour dans l'île pour la retraite, ce sont ceux qui ont une maison au village qui en formulent le désir ; ici également un soupçon de crainte est évoqué, les amicalistes parlent de leurs vieux amis retraités déçus de n'avoir pu retrouver l'ambiance chaleureuse d'autrefois, aussi pensent-ils se partager entre la Corse et le continent, prévoyant des séjours de six mois.

Ce problème du retour met l'accent sur la place que tient l'imaginaire dans le vécu de l'exilé, qui dans son éloignement fantasme, idéalise son île ; le retour n'est jamais conforme à ce qui avait été pensé et prévu, la réalité étant tout autre.

7/ La vie associative

L'enquête nous apprend que l'ensemble des amicalistes est venu s'inscrire dans l'association sur la sollicitation d'un parent ou d'un ami. En ce qui concerne les motivations d'inscription des amicalistes, trois thèmes fondamentaux reviennent, à savoir :

- 22 pour retrouver des Corses.
- 22 viennent dans l'amicale pour retrouver l'ambiance de l'île, se divertir.
- 20 pour être soutenus par l'amitié.

Nous constatons que ces thèmes renvoient au problème de l'identité corse : les amicalistes aiment se regrouper, se sécuriser, se sentir dans une ambiance communautaire ; on vient à l'amicale dans le but "d'être entre nous" nous confie-t-on.

L'enquête nous révèle de fréquentes rencontres entre amicalistes ainsi qu'une vision positive de l'ambiance de l'amicale et de l'amitié entre adhérents ; en effet nous découvrons que :

- 22 affirment rencontrer souvent les amicalistes en dehors de l'amicale.
- 26 qualifient l'amitié entre amicalistes de "solide".
- 27 aiment l'ambiance de l'amicale qu'ils trouvent chaleureuse.
- 28 sont assidus, seulement 10 assistent aux réunions, certains fournissent une aide matérielle au moment des festivités, 3 participent financièrement sous forme de dons.

8/ Attitude des amicalistes face à la solidarité

Pour étudier les manifestations de solidarité des amicalistes, nous avons essayé de saisir cette attitude à travers deux éventualités : le comportement possible d'un amicaliste corse face à un service à rendre à un autre Corse, l'obligation dans laquelle il se trouve placé, la perception qu'il a de la solidarité corse en général.

Tous les amicalistes affirment rendre service spontanément à un compatriote en difficulté. Certains préfèrent aider en priorité un villageois ou un parent, nous obtenons les résultats suivants :

- 25 personnes interrogées rendent spontanément service à un compatriote en difficulté, 56 % lui proposent spontanément une aide.
- 23 recherchent toute stratégie possible pour aider celui qui en a besoin.
- 7 le font par solidarité corse, "parce qu'on doit le faire".
- 19 pensent que la solidarité corse est toujours vivace, certains pensent qu'elle s'affaiblit.

La solidarité corse est fortement revendiquée par les amicalistes, certains nostalgiques pensent que "ce n'est plus comme autrefois, où l'on se serrait les coudes". Face à un emploi à proposer, 16 le

proposeraient de préférence à un Corse, 10 avouent s'intéresser d'abord à la qualification.

Ces résultats nous indiquent à quel point l'esprit de solidarité est fortement enraciné en chaque Corse, il est pratiquement normal voire naturel de rendre service à un Corse lorsque celui-ci est dans le besoin.

Il semble que les Corses de l'extérieur de la première ou de la deuxième génération, se sont trouvés à un moment de leur existence confrontés à des situations où il fallait rendre service à un parent proche ou lointain, à un villageois ; ils ont vécu cette réalité et ont été obligés de faire tout ce qu'ils pouvaient pour aider ceux qui en avaient besoin. Ce besoin de continuer, cette attitude face à la solidarité fait partie de la coutume, elle relève de l'obligation morale de s'y soumettre encore, elle fait partie de l'éducation reçue.

Conclusions

Les enquêtes nous montrent que les adhérents, quelle que soit l'amicale, éprouvent le même type d'attachement pour la Corse et sa culture.

Les anciens qui fréquentent les amicales sont des "nostalgiques", nous dit-on ; ceux qui ont entre quarante et cinquante ans viennent pour maintenir leur identité corse, ou pour effectuer un retour aux sources ; les plus jeunes viennent au contraire pour y rechercher leur identité corse, pour "apprendre à être Corse".

"La Maison de la Corse", la "Maison Mère", est la grande Maison Familiale, elle rassemble toutes les amicales, celles de Marseille et de l'extérieur, c'est-à-dire celles figurant dans la "Fédération des Groupements Corses de Marseille et des Bouches-du-Rhône". Elle est installée depuis 1977 au 69-71 rue Sylvabelle.

La Maison de la Corse assure quatre fonctions, à savoir : directionnelle, culturelle, récréative, et une fonction d'information et d'accueil. C'est dans le cadre de la fonction culturelle que la Fédération a créé un centre culturel, dans lequel se déroulent des activités permanentes qui visent à la propagation de la culture corse, au moyen de techniques audio-visuelles (télévision, cinéma, cycle de conférences, cours de géopolitique, d'histoire de la Corse, d'ethnologie).

La "Scola corsa" dispense des cours de corse à trois niveaux, cours d'initiation de 1ère et 2ème année, cours de préparation à l'option du corse au

baccalauréat. Les plus jeunes (enfants de la troisième génération) viennent suivre les cours à la *Scola corsa*, et apprennent ainsi à parler corse, la structure se substitue à la famille pour enseigner aux enfants "la langue" que les parents auraient dû leur inculquer.

A la Maison de la Corse, l'enseignement de la musique tient une place de choix, avec l'Académie pour le renouveau de la guitare, le tout accompagné de cours de guitare, de flûte et de piano. Le folklore se manifeste par l'intermédiaire de deux groupes, "*Fior di Macchja*" et "*a Manfarina*", ces activités culturelles captent de jeunes Corses. Une bibliothèque permet aux adhérents d'emprunter des ouvrages sur la Corse.

Ce besoin de se réunir entre Corses pour partager cette même identité culturelle est vécu comme très important pour les amicalistes. Faute de vivre en Corse, ils se fabriquent en marge de la vie marseillaise "un espace corse" au sein duquel ils reconstituent "la vie communautaire du village".

Actuellement, on constate que les amicales regroupent moins d'adhérents qu'autrefois, les jeunes paraissent peu motivés pour y venir parce qu'ils sont captés par une multitude de distractions, cinéma, sorties en bandes, affiliation à des clubs de gymnastique, d'équitation, de voile ; étant motorisés ils ne trouvent pas de motivation forte pour venir dans les amicales, ils y viennent lors de galas pour faire plaisir à leurs parents et les quittent pour rejoindre leurs amis "en boîte" où l'on s'amuse plus. Aussi pour continuer d'exister les amicales multiplient-elles leurs efforts pour introduire de nouveaux adhérents, "les amis, les amoureux de la Corse" nous dit-on.

Le fait que les amicales se soient ouvertes à un public plus large englobant les amis de la Corse, des "*pinsuti*", indique que l'amicalisme semble menacé ; les grands rassembleurs connaissent ce problème de désertion, aussi multiplient-ils les créations et les relances d'amicales "en sommeil", ils ne veulent pas voir mourir l'amicalisme.

Le président de la Philanthropique Douanière Corse est inquiet quant à sa succession, l'amicale était très dynamique à ses débuts, son action avait permis à de nombreuses revendications corporatistes d'aboutir, actuellement ce sont les syndicats qui défendent les personnes.

L'amicale aurait-elle de ce fait perdu une part de sa force et de sa raison d'être ? La profession de douanier attirant à présent moins de Corses, l'amicale ne serait-elle que le reflet d'une structure vieillissante, qui n'aurait plus le même impact qu'autrefois ?

L'Amicale des Sartenais qui passe pour être la plus dynamique au sein de la Fédération, par l'introduction dans son bureau d'un comité de jeunes, pourra-t-elle ainsi assurer la relève comme elle le souhaite ?

Un membre du bureau nous apprend que l'Amicale des Sartenais « attire surtout les anciens, ceux d'une même génération qui ont été étudiants à la même époque et qui par le biais de l'amicale font revivre la nostalgie pour la Corse et celle pour la vie estudiantine ». Ce responsable pense que les jeunes n'éprouvent pas comme eux cette "passion pour la Corse", car ils peuvent s'y rendre très facilement, ils n'idéalisent pas l'île comme leurs aînés le faisaient.

Quant à la jeune amicale du Cap-Corse, trouvera-t-elle sa vitesse de croisière, pourra-t-elle se maintenir avec un bureau regroupant des jeunes et des anciens ? L'amicale ne sera-t-elle pas le lieu de conflits de générations ? Trouvera-t-elle le moyen de capter voire de retenir les jeunes de la troisième génération nés sur le continent ? Pourra-t-elle contribuer à forger l'identité corse en cultivant les différences comme par le passé ?

Telles sont les questions que l'on peut se poser au sujet des amicales. Nous avons conscience qu'à partir de notre échantillonnage limité, notre travail présente des lacunes, aussi pensons nous qu'une étude plus approfondie auprès des jeunes pourrait permettre de répondre à certaines questions auxquelles nous n'avons pas pu encore répondre.

La communauté corse d'Aix-en-Provence

Immigration, réseaux, amicalisme

Félicienne RICCIARDI-BARTOLI

L'objet de l'étude : la communauté corse d'Aix en Provence. Il s'agit de décrire et d'analyser le phénomène et de le situer dans des ensembles plus larges : la communauté corse d'Aix, la ville d'Aix, la Corse, le continent, car la communauté étudiée appartient à un milieu beaucoup plus large, dont les dimensions dépassent de beaucoup celles du territoire où nous la rencontrons. En effet l'étude des réseaux met en évidence la particularité de cette émigration constituée d'une société bipolaire Corse/Continent, ce que Chivas appelle une "émigration à attaches".

L'enquête :

- Difficultés de construire un objet dont les principaux acteurs dispersés dans la ville n'ont en commun que leur origine, leur rattachement à la Corse (la *Tellus-Mater*, la terre maternelle, celle qui donne naissance à tous les êtres, et où l'on veut être enterré.)

- Distance culturelle

Immersion et distance sont des outils de méthode, deux manières différentes mais complémentaires d'envisager l'objet d'étude. Dans cette étude, l'enquêteur appartenant lui-même à la communauté étudiée, ne dispose pas de l'atout majeur de l'enquête ethnologique "exotique" : la distance culturelle. Cette difficulté pourra être dépassée, si l'on s'efforce de pratiquer la distanciation, similaire à l'effet par lequel l'acteur se dissocie de son personnage. L'objectivité parfaite, vers laquelle on tend, ne sera vraisemblablement pas atteinte, mais on peut supposer qu'en ethnologie il n'y a pas de science ou de connaissance dans l'absolu, tout chercheur est porteur d'une formation, d'un savoir, d'un minimum d'hypothèses, il a aussi une culture, une trajectoire, une expérience, des motivations...

- La publication : phase délicate

Même si peu d'enquêtés liront le résultat de l'enquête, on est tenu par une double censure, celle que l'on s'impose à soi-même pour ne pas gêner, déplaire ou blesser, et celle que nous imposent les enquêtés lorsqu'ils nous fournissent des informations qu'ils nous demandent de ne pas utiliser.

I - L'IMMIGRATION CORSE (vécue, parlée, sentie)

Vers la "terre ferme" ou les continents

Bien qu'il soit difficile de situer l'ancienneté du phénomène, il semblerait que depuis les temps les plus reculés les Corses aient dû quitter leur île. Depuis les *Corsi* mercenaires au service des impérialismes antiques, jusqu'à aujourd'hui, la Corse a vu partir des siècles durant ses hommes surtout, mais aussi ses femmes, en quête d'une terre plus hospitalière.

En 840, pour échapper aux incursions des Sarrasins et à l'esclavage, les Corses fuient l'île, et viennent se placer sous la tutelle et la défense du pape Léon IV dans la Rome nouvellement fortifiée.

Du XI^e au XV^e siècle l'immigration est dirigée vers la péninsule italienne, la "terre ferme". Ce mouvement migratoire concerne essentiellement les milieux populaires, mais les classes dirigeantes n'en sont pas exclues. Les milieux aisés y recherchent, par la fréquentation des universités, l'accession à un savoir qui leur permettra d'atteindre, hors de Corse, un brillant avenir.

Du XI^e au XII^e siècle le Cap Corse, le Nord-Est et la Balagne, fournissent le gros de l'immigration vers Pise ou Livourne. Le XII^e siècle voit le phénomène atteindre son apogée. Les immigrés corses arrivant à Pise trouvent un accueil auprès des communautés religieuses, en relation avec la Corse depuis la fin du XI^e siècle. La plupart y exercent de petits métiers, journaliers, domestiques, nourrices..., beaucoup s'enrôlent dans les garnisons de Pise et des lieux fortifiés qui protègent la cité.

A partir du XIII^e siècle l'immigration se dirige en grande partie vers Gênes. Les immigrés y sont domestiques, artisans du textile, s'embauchent dans l'armée de terre ou l'équipage des navires ; ils viennent essentiellement de Calvi, du Cap Corse et de Bonifacio. Si l'accueil et l'intégration des Corses à Pise ont été faciles, il n'en sera pas de même à

Gênes : « La pauvreté de beaucoup d'insulaires – et une pauvreté portant souvent la marque de leurs origines rurales ou montagnardes –, les difficultés de la mise en tutelle militaire et politique de l'île ont dû constituer dans la société génoise des facteurs supplémentaires de défiance, voire d'hostilité à l'égard de cette communauté d'immigrés. » (Le mémorial des Corses, t. 6, p. 61)

Au XVI^e siècle les rivalités et les conflits qui opposent les grands états européens, le contexte guerrier qu'ils impliquent, favorisent une importante immigration militaire, dont Sampiero Corso est l'exemple le plus connu. Du XVI^e au XVII^e siècle, les Corses s'enrôlent dans les milices florentines ou sous la bannière vénitienne du Lion de Saint Marc et de la Maison de Savoie. Ils participent aux campagnes de la Sérénissime, à celles du roi de France ou de l'armée pontificale (les Corses servent au sein même de l'unité d'élite de la garde pontificale depuis qu'elle a été mise en place en 1603 par Clément VIII).

En 1768 la Corse devient française, c'est une époque de transition qui voit l'éclatement des frontières de la vieille Europe, l'attraction des insulaires revêt une dimension européenne. On a encore affaire à une immigration militaire, massive cette fois (on dénombre à la fin du XVIII^e siècle 54 officiers généraux issus de l'île de Corse). Au mois de juin 1803, le gouvernement du Consulat ordonne la levée dans l'île de cinq bataillons d'infanterie légère : la Légion Corse, qui sera envoyée à la conquête du royaume de Naples. Les Corses occuperont une place importante au sein de l'appareil militaire et administratif du nouveau royaume.

Tout au long du XIX^e siècle "les Amériques" constituent un pôle attractif de premier plan pour de nombreux Corses, rêvant d'un monde neuf où il serait possible d'échapper à la misère et de faire fortune.

Du XIX^e au XX^e siècle les Corses jouent un rôle de premier plan dans la grande aventure coloniale de la France. L'émigration militaire demeure une constante. Soldats, mais aussi colons, administrateurs, fonctionnaires, planteurs, ils sont présents dans ces terres conquises (Afrique, Madagascar, Chine...) qu'il fallait organiser, occuper et exploiter.

De la fin du XIX^e siècle à la première moitié du XX^e siècle, l'émigration devient un phénomène de masse. La crise économique interne, l'attrait des débouchés extérieurs se conjuguent pour vider l'île de sa substance humaine. Des milliers d'hommes

quittent leur village, leur famille, pour le "continent" ou plutôt l'hexagone, essentiellement le littoral méditerranéen, la vallée du Rhône, la région parisienne. Les émigrants sont en majorité des adultes jeunes, le plus souvent des hommes, sans qualification et de faible niveau d'instruction.

L'immigration, sentie et parlée

BARBARA FORTUNA
(ou la complainte des émigrés)

*"O barbara fortuna, sorte ingrata
A tutti ci ammolisce il cor in pettu
Pensendu à quella libertà passata.*

*Hè pur ghjuntu quel ghjornu, di funestu
D'abbandunà piacè per li turmenti,
O Diu, Chi tristu ghjornu hè per mè questu!*

*Addiu Corsica, madre tantu amata,
Nel separar di tè senza ritornu,
O chi dular nell' alma scunsulata."*

Barbare destinée
O barbare destinée, o sort cruel
Notre coeur souffre
Lorsque nous pensons à notre liberté d'antan!

Puis vint ce jour, ce jour funeste
Où les plaisirs sont abandonnés
pour les tourments
O Dieu quelle triste journée ce fut pour moi.

Adieu Corse mère tant aimée
En me séparant de toi sans retour
Mon âme souffre inconsolable.

Si le départ, souvent la seule issue possible, n'est pas toujours vécu avec un tel déchirement, il est subi et rarement accepté de grand coeur. "Un farra u servu inde nimu" (je ne serais le serviteur de personne), cette phrase que les descendants d'un montagnard du haut Taravo ont gardé en mémoire, et qu'ils évoquent avec un certain respect, résume bien le sentiment qui à la fin du siècle dernier accompagnait l'exode. Le leitmotiv du Corse qui s'est avili en se rendant sur le continent pour occuper un petit emploi dans l'administration, les douanes, la police, la marine... est repris, entretenu et développé, par la presse insulaire ; on trouve à la

fin du siècle dernier dans le journal bastiais "A *tramuntana*" les racines d'une campagne qu'amplifiera "A *muvera*" dans l'entre deux guerres ; la poésie populaire s'en fera elle aussi l'écho :

U PASTORE

*"Ghjovan Martinu lu mio fratellu
Este partutu per lu batellu
Stamane in Francia si n'hé andatu
In un' usina s'hè impiegatu*

*Ma preferiscu le mio campagne
E l'aria pure di le muntagne
Nanzu lu chjostru cù lu stazzale
Ch'esse impiegatu à l'arsenale...*

*U latte muntu u casgiu frescu
Un bellu brocciu cù lu caprettu
Ne campa tutta la mio famiglia
Di l'impiegatu ùn aghju inviglia..."*

Le berger
Jean Martin mon frère
Est parti par le bateau
Ce matin il est parti pour la France
Il employé dans une usine.

Mais je préfère mes campagnes
Et l'air pur de mes montagnes
Près du clos et de la bergerie
Plutôt que d'être employé à l'arsenal...

Du lait, du fromage frais
Un beau brocciu et un cabri
Toute ma famille peut en vivre
Je n'ai pas envie d'être un employé.

Si le départ est souvent un arrachement, l'intégration une longue route semée d'embûches et de difficultés, le retour est pour beaucoup l'aboutissement, la consécration de leur réussite, voici ce qu'en dit au milieu du XIX^e siècle M. Bigot :

"Coutumes d'émigration"

« Avec un semblable principe dans la transmission de la propriété, il ne faut pas s'étonner de voir régner des coutumes d'émigration au moins temporaires. Les puînés se font soldats et reviennent plus tard avec un grade et une pension. Les tradi-

tions et l'exemple de vieux militaires, gendarmes, sous-officiers, officiers, qui vivent honorés dans leurs villages, après en être sortis le sac au dos, les poussent vers cette carrière. A Bastélica, il y a trois ans, il se trouvait trois capitaines en retraite, plusieurs officiers également, médaillés ou décorés ; on y comptait en activité seize officiers, capitaines, sous-officiers, sous-lieutenants et lieutenants ; un seul parmi eux sortait de l'école de Saint-Cyr. Tous les autres étaient ou engagés volontaires, ou appelés au régiment par la voix du sort. Mais tous reviennent au village, et leur ambition est d'élever une maison patrimoniale qui portera le nom de la famille, maison à deux étages, avec des fenêtres et des vitres, des meubles nouveaux, et qui doit effacer en splendeur la maison élevée par la famille voisine. Il y a eu de tout temps, chez le Corse, du condottiere. Le Moyen Age, la Renaissance, les deux derniers siècles de notre histoire de France, jusqu'à l'époque actuelle, nous montrent des Corses mêlés à la diplomatie, à l'église, à l'armée, en Italie, en France, en Angleterre, même en Amérique, dans les colonies espagnoles des Antilles, au Brésil. Mais quand sonne l'heure de la retraite, la plupart rentrent au pays natal ; ils tiennent à s'y faire enterrer à côté de la maison paternelle ; pour peu que la fortune lui ait souri, l'émigrant, de retour, se fait bâtir la tombe patrimoniale où chaque parent, présent, passé ou futur, a sa place marquée. »

Considération, respect de la communauté, édification d'une maison ou d'un tombeau, parfois les deux, sont les marques de la réussite, mais il en est une autre tout aussi importante, surtout à la fin du siècle dernier et au début du XX^e siècle, c'est la connaissance du français, la langue française étant considéré comme le moyen et la marque de toute ascension sociale.

Bien que parodique, la chanson "U me figliolu quant' ellu ne sà" publiée dans "l'Almanaccu di a Muvra" en 1923, en est une assez bonne illustration :

*"U me figliolu hè ghjuntu da Francia
E i linzoli li chiama les draps,
E le calzette le chiama les bas.
U me figliolu quant' ellu ne sà !*

*Ha sbattizatu lu cane è la guatta :
Unu hè le chien è l'altru le chat,
I topi so les souris o les rats.
U me figliolu quant' ellu ne sà ! ...*

*Per ellu ùn ci hè ne filetta nè scopa,
Nè sbarca più in Corsica baccalà :
Fougère, bruyère, morue et voilà !
U me figliolu quant' ellu ne sà !*

*Li piace sempre u prisuttu, hè vera,
Ma hè jambon chi si deve appellà
U mio caffè ghjè un veru mokà,
U me figliolu quant' ellu ne sà !*

*L'altra sera m'hà dettu chi hà honte
Di u so papa è di la so mammà,
Parchi causemu toujours patois.
U me figliolu quant' ellu ne sà !*

*S'omu ùn capisce issi nomi à la prima,
Vi dice voyons! Vi face oh là ! là !
E centu volte risponde n'est-ce pas ?
U me figliolu quant' ellu ne sà !*

*U mio figliolu cum' ellu hè struitu
E v'adiletta à sente sfrancisà
Gendarmi nè merri ùn ci ponu luttà.
U me figliolu quant' ellu ne sà ! "*

Mon fils est arrivé de France
Il appelle les draps des *draps*
Et les chaussettes des *bas*
Oh combien mon fils sait de choses !

Il a baptisé le chien et la chatte :
Un le *chien*, l'autre le *chat*
Les rats sont les *souris* ou les *rats*
Oh combien mon fils sait de choses !

Pour lui il n'y a ni fougère ni bruyère
On ne débarque plus en Corse de la morue :
Fougère bruyère, morue et voilà !
Oh combien mon fils sait de choses !

Il est vrai qu'il aime toujours le jambon
Mais c'est *jambon* qu'il faut l'appeler
Mon café est un vrai *mokà*
Oh combien mon fils sait de choses !

L'autre soir il m'a dit qu'il a *honte*
De son papa et de sa maman
Parce que nous parlons toujours patois
Oh combien mon fils sait de choses !

On ne comprend pas tous les mots tout de suite
Il vous dit *voyons !* il vous fait *oh là ! là !*
Et cent fois répond *n'est-ce pas ?*
Oh combien mon fils sait de choses !

Combien mon fils est instruit
On se délecte à l'écouter franciser
Gendarmes ni maires ne peuvent lutter
Oh combien mon fils sait de choses !

C'est en français qu'au début du siècle, "exilé" à Paris, le poète Charles Olivieri chante l'île, son recueil de poèmes "La Corse héroïque" est un hymne à la Corse, tour à tour épique et nostalgique, dans le style parnassien. Dans "Corsica Bella" il dit la tristesse de l'éloignement :

CORSICA BELLA

Là-bas, loin de nous, dans un décor de rêve,
Les vagues, doucement, chantonnent sur la grève.
Et le cœur tout troublé par d'étranges frissons,
Les yeux vers l'Infini, lentement, nous laissons
Nos regards s'en aller vers l'île merveilleuse,
Vers Cymos, aux flots bleus, splendide
et radieuse.

Et sous le ciel plombé de l'immense Paris,
Au milieu des rumeurs, des souffrances, des cris,
Dans l'énorme chaos où bout la vague humaine,
Nous nous sentons frôler par une douce haleine,
Un parfum nous parvient, subtil et pénétrant,
Le parfum du maquis au matin de printemps
Et nous entrevoyons en sa fière attitude,
La gigantesque roche aux grandes veines rudes.
Plus loin ce sont des fleurs au bord
des chemins creux

Et des beaux châtaigniers aux larges
troncs noueux

Voici, voici surgir, au flanc de la colline,
Le village natal aux cloches argentines,
Les vieux toits tous moisés, dorés
de feux vermeils,

Dans le bleu du matin, s'irrisant au soleil.
Longtemps, les visions, alanguissant nos âmes,
Y coulent la fraîcheur d'un sourire de femme
Mais la réalité bien vite nous reprend,
Car Paris tout fiévreux est là qui nous attend.
Lumineux, il s'en va, le pur, le très beau rêve;
Il pâlit lentement dans le soir qui s'achève
Et nous sentons alors cette vague douceur
Que recèle souvent l'amertume des pleurs.

II - LES CORSES D'AIX EN PROVENCE

L'immigration corse en Provence est un phénomène pluriséculaire ; mais qui a pris une importance non négligeable pour l'histoire de la région à partir de la fin du XIX^e siècle, avec l'installation tout d'abord à Marseille mais peu à peu dans toute la Provence, d'une colonie corse de plusieurs dizaines de milliers de personnes, dont les activités ont marqué la vie sociale et politique de la région. F. Braudel écrit que Marseille est au XVI^e siècle "une ville presque à demi-corse" ; si la formule doit être nuancée, il est vrai qu'ils y ont joué un rôle de toute première importance, qui tient à la fois à la réussite de quelques familles (Lenci, Baglioni, Franseschi, Porrata) et aux formes efficaces de solidarités qui leur permettent de s'implanter et de s'entraider.

La recherche portera sur la colonie corse d'Aix en Provence. Aix, ancienne capitale de la Provence, ville de garnison, ville parlementaire, universitaire, présente une originalité intéressante qui permettra peut être de dégager quelques aspects particuliers de l'immigration corse.

La colonie corse d'Aix en Provence nous apparaît aujourd'hui, moins comme une micro-société que comme un réseau large ou total (les Corses), constitué de fragments de réseaux (familial, professionnel, amicaliste, de loisir...), où les individus en contact ne connaissent pas nécessairement tous les individus avec qui ils se trouvent liés. On abordera ces réseaux du point de vue morphologique (taille et diversification, relation simple ou complexe) et transactionnel (biens en circulation et intensité). On s'interrogera sur le rôle et le fonctionnement de l'amicalisme à l'intérieur de ce réseau total.

QUI SONT-ILS ?

Ceux qui se disent ou se sentent Corses : Le sentiment indentitaire

Un vieux professeur de lettres (né en Corse il y a plus de 86 ans, ayant passé la plus grande partie de sa vie hors de l'île, fixé aujourd'hui à Aix et retournant en Corse par intermittence), rencontré au Centre d'Etudes Corses, et à qui je demandais, sans doute maladroitement, s'il était aixois, me répondit, avec un sourire amusé, et dans le regard une lueur, un tantinet condescendant et indulgente : "Non je suis Corse".

Que signifie donc, être, se dire ou se sentir Corse ? Quel est donc ce sentiment que la plupart des Corses partagent, ceux de l'île comme ceux du continent sans parvenir à le définir, ni en saisir la véritable dimension ? Ni le nom patronymique, ni la connaissance ou la pratique de la langue corse, ni la possession de biens en Corse, ni le retour plus ou moins fréquent sur l'île ne sont indispensables.

Dans l'analyse qu'il en fait, François Casta attribue à ce sentiment identitaire si difficile à cerner et à définir, une dimension mystique :

« Dans la personne de la Vierge Marie, on peut reconnaître le transfert des grandes déesses agricoles, bien connues des religions méditerranéennes et héritières de la Terra-Mater ou Tellus-Mater, qui donne naissance à tous les êtres. Chez les Corses, de nos jours encore, survit le sentiment obscur d'une solidarité mystique avec la terre natale. C'est ce que l'on a appelé l'expérience religieuse de l'autochtonie : on se sent être des gens du lieu, et c'est là un sentiment de structure cosmique qui dépasse de beaucoup la solidarité familiale et ancestrale. A la mort on désire retrouver la terre mère, être enterré dans le sol natal. Qui n'a entendu des réflexions de ce genre, qui n'étaient pas seulement boutades : "*In cuntinente mancu mortu !*". Ainsi la terre mère n'a jamais perdu ses privilèges archaïques de "maîtresse du lieu", de source de toute les formes vivantes, de gardienne des enfants et de matrice dans laquelle on ensevelit les morts, afin qu'ils s'y reposent, s'y régénèrent et reviennent finalement à la vie grâce à la mère-tellurique. »

Ce lien Corse/Vierge Marie est illustré par nombre de chants ou de prières, le plus connu en est "*Diu Vi Salve Regina*" à la fois chant de guerre et hymne à la Vierge, devenu lors de la Consulte de janvier 1735, hymne national corse

Semblable à ceux que l'on adresse à la Vierge Marie, "*Corsica, ti pregu salute*" (Corse je te prie et te salue), composé au début du siècle par Francescu Mattei, berger balanin, est un chant à la Corse, mystique et passionné.

Ce sentiment d'appartenance, mystique ou culturel, ou l'un et l'autre, à une terre ou à un peuple étant explicité, sinon expliqué, nous allons nous intéresser à une partie de ces Corses qui ne vivent pas sur l'île, les Corses d'Aix-en-Provence.

La "colonie" corse d'Aix-en-Provence et de la région aixoise, compte, au dire des Corses eux-mêmes, 4 à 5 000 personnes. Les travaux de recen-

sement les plus récents sur les Corses de l'extérieur sont dus à L'INSEE, qui en 1968, au terme de diverses enquêtes, pût estimer entre 400 000 et 1 000 000 le nombre de Corses vivant à l'extérieur, Marseille en comptait 74 000, il n'y pas eu à notre connaissance de travaux de ce type sur Aix et sa région. Le critère retenu par l'INSEE, étant le lieu de naissance, seuls sont considérés comme Corses les individus nés en Corse. Ces recensements ne peuvent pas être représentatifs de l'importance de la communauté corse du continent, car ils ne tiennent pas compte du critère essentiel qu'est le sentiment identitaire.

QUE FONT-ILS, OU ET COMMENT VIVENT-ILS?

Les Corses d'Aix que j'ai rencontrés ou côtoyés tout au long de cette enquête, ne forment pas une communauté homogène, ils se différencient par le milieu socio-culturel et socio-professionnel auquel ils appartiennent, leur implantation familiale ou individuelle plus ou moins récente sur le continent, et leur origine géographique dans l'île (nord/sud, ville/campagne) ou par le fait que leur migration est définitive ou temporaire.

Mais ces différences sont en partie gommées ou dépassées, grâce à divers réseaux relationnels, favorisés par l'amicalisme et les lieux de rencontres (bar, restaurant), et constitués la plupart du temps d'aides ou de services rendus, qui lient tout un ensemble d'individus.

Origine insulaire géographique

Toutes les régions de l'île sont représentées, aucune ne m'a paru être privilégiée. Le village, le canton ou plus largement la région d'origine, sont souvent évoqués au sein de la communauté. C'est un moyen de se situer les uns par rapport aux autres.

Des informateurs originaires de la même région de l'île que moi, m'ont fréquemment signalé ou présenté d'autres personnes en me précisant "il ou elle est de chez nous" ou bien "il ou elle parle comme nous", ils exprimaient ainsi une solidarité régionale et linguistique, qui sans établir de division à l'intérieur de la communauté corse, favorise cependant la formation de noyaux relationnels, à travers lesquels se dessine l'ébauche d'une Corse faite de régions affirmant à la fois leur solidarité et leur spécificité.

Catégories socio-professionnelles

Nous distinguerons les actifs, les retraités et les étudiants.

• Actifs

"Il y a de tout chez nous sauf des ouvriers" m'a dit un jour une de mes informatrices aixoise et Corse de la deuxième génération.

Elle illustre, ainsi, la rareté des "petits métiers" vers lesquels allaient les nouveaux arrivants sans qualification particulière. En effet, nous ne trouvons dans la région aixoise rien de comparable aux grandes compagnies maritimes marseillaises ou à l'arsenal toulonnais qui fournirent, des décennies durant, du travail aux immigrés corses. Les seuls secteurs où les Corses, fraîchement débarqués, pouvaient trouver un petit emploi étaient, du début du siècle aux années 50, l'hôtellerie, la restauration et les jeux.

"Lorsque je suis arrivé en 45, j'ai trouvé une place de serveur au Mistral, et puis un peu plus tard j'en ai trouvé une autre pour mon frère et je l'ai fait venir de Corse" m'a confié le gérant actuel du bar Le Roi René. Le Casino municipal, dont le chef de personnel a été longtemps un Corse, recrutait ses croupiers parmi les Corses à la recherche d'un emploi : "Dans les années cinquante ou soixante tous les croupiers du Casino étaient Corses" m'a-t-on dit à plusieurs reprises. Dans les années 70, la mairie et la prison recrutait une partie importante de leur petit personnel, parmi des Corses, chacun d'eux lorsqu'il était en place intriguait pour obtenir un poste pour un parent ou un "compatriote".

Il est difficile, sans faire de statistiques précises, de définir les catégories socio-professionnelles fréquentées aujourd'hui par les Corses ; il semblerait qu'il soit présents dans la plupart d'entre elles, avec cependant une forte proportion d'employés de l'Etat. Nous les trouvons à tous les niveaux de l'échelle, depuis le petit personnel d'entretien jusqu'aux grades les plus élevés, principalement dans les secteurs suivants :

- Enseignement
- Police - Prison - Armée
- Mairie
- Appareil judiciaire
- Santé

C'est dans les grades les moins élevés que l'on rencontre principalement les migrations temporaires, essentiellement économiques, qui prendront fin au moment de la retraite, le retour en Corse sera

alors définitif. Les professions libérales ou les cadres supérieurs, envisagent par contre de passer à Aix la plus grande partie de l'année qui sera entrecoupée, à la belle saison, de séjours plus ou moins longs dans le village d'origine.

- Retraités.

Ceux que nous avons rencontré, pour la plupart ont vécu et travaillé une grande partie de leur vie à Aix, généralement leurs enfants ou quelques membres de la famille proche y demeurent aussi. Pour certains, bénéficiant d'un niveau de vie élevé, c'est un retour à Aix au moment de la retraite, leur choix est guidé par la proximité avec la Corse, et par la qualité de vie qu'offre la ville.

- Etudiants

On doit distinguer ceux qui viennent faire leurs études à Aix, et ceux dont les familles vivent sur le continent, dans le Sud-Est généralement.

Le service des Statistiques du Rectorat dénombre pour l'année 1990, 1 074 étudiants corses répartis dans l'académie d'Aix-Marseille, dont 386 à U I, 439 à U II, 247 à U III. Seuls sont retenus comme Corses les étudiants rattachés précédemment à l'académie de la Corse. L'académie d'Aix-Marseille est avec l'Université de Corte le principal pôle d'attraction des étudiants corses, on les trouve plus fréquemment en sciences humaines qu'en sciences exactes.

Le choix du continent répond essentiellement à deux motivations : les études choisies ne sont pas enseignées dans l'île et le désir, revendiqué plus fréquemment par les filles, de connaître autre chose, de s'ouvrir sur le monde extérieur et de quitter le milieu familial. Enfin on choisit l'académie d'Aix-Marseille, pour la qualité de son enseignement, pour l'environnement culturel et architectural qu'offre la ville d'Aix-en-Provence ; mais aussi pour des raisons plus affectives. Le fait que les parents ou les grands parents y aient poursuivi eux aussi leur études, ou qu'un ou plusieurs membres de la famille y soit installés sont souvent des éléments déterminants, dans le choix de la ville.

Utilisation de l'espace urbain

- Lieux d'habitation

Cette communauté est éclatée dans la ville, nous ne trouvons pas, même dans un passé plus ou moins lointain, de quartier similaire au Panier mar-

seillais, habité préférentiellement par des Corses. Aujourd'hui, on peut seulement noter un regroupement familial, parents, enfants, frères et sœurs habitent parfois à peu de distance les uns des autres, quelquefois dans le même immeuble.

Le lieu d'habitation est conditionné essentiellement, par le milieu socio-professionnel et le niveau de vie. Ainsi les petits employés ou les cadres moyens, souvent locataires, rarement propriétaires, sont logés dans les cités de la banlieue aixoise. Dans les années 70, un Corse, A. R., occupant la présidence du conseil d'administration des H.L.M. d'Aix en Provence, de nombreux Corses pouvaient, sans trop de mal, y louer un appartement. Les cadres ou les professions libérales, généralement propriétaires de leur appartement, vivent au centre de la ville, ou dans un périmètre assez étroit pour pouvoir s'y rendre à pied ; certains, moins nombreux, possèdent une maison individuelle dans les quartiers résidentiels qui ceignent Aix.

Les étudiants dont les familles vivent en Corse, habitent pour la plupart en cité universitaire. Les jeunes gens, issus généralement d'un milieu socio-professionnel plus favorisé, qui vivent en ville en chambre ou en studio, ont tendance lorsqu'ils le peuvent à se regrouper dans le même quartier ou le même immeuble.

- Lieux de rencontre

Si l'on excepte les relations familiales, les Corses se reçoivent peu, leur sociabilité s'exprime généralement hors du foyer, de la maison. L'espace privé est réservé à la famille, tandis que l'espace public est le cadre normal d'une sociabilité essentiellement masculine. Les lieux de rencontre ont été la plupart du temps les bars ou les restaurants tenus par des Corses.

Deux familles, les Nami suivis par leurs neveux les Petrucci, et les Cesari, ont été pendant des années les points centraux de cette convivialité citadine.

La famille Nami originaire de Lavatoggio, arrivée sur le continent à la fin du siècle dernier, installée à Aix depuis 1914, ouvre dans les années trente un restaurant Place des Augustins. Pour assurer la bonne marche de l'affaire on fait venir de Lavatoggio dix parents proches (sœurs, cousins). Dans les années 60, le commerce quitte la Place des Augustins pour s'installer sur le Cours Mirabeau, où il est encore aujourd'hui, sous le nom de la Taverne, tenu par un petit neveu des Nami, J.-B. Petrucci.

Le restaurant a toujours été fréquenté par des Corses, pour lesquels on s'efforçait de faire une cuisine corse ou à la mode corse. Au début du siècle *"On n'avait pas de produits corses, mais on cuisinait à la façon corse, ragoûts de pommes de terre, bœuf aux olives, soupes aux haricots... On a eu des produits corse après la seconde guerre mondiale"* m'a confié l'ancienne "patronne" du restaurant. Aujourd'hui, on y sert suivant la saison, à côté d'une cuisine continentale, des préparations corses : *pulenta, figatelli*, ragoût...

L'arrière-salle sert parfois de lieu de réunion où l'on passe les soirées à bavarder et à chanter.

Entre 1935 et 1950, Madame Tasso tenait une pension de famille au 2 bis rue Nazareth, elle y accueillait un grand nombre d'étudiants corses.

Dans les années 50, F. Cesari quitte Moccacrocce pour Aix-en-Provence où il trouve une place de garçon de café au Mistral, quelque temps après il fait venir son frère pour lequel il obtient aussi une place de garçon. Les frères Cesari prennent ensuite la gérance du bar Le Leydet qui sera, sous leur bienveillante présence, pendant une dizaine d'années le "quartier général" des étudiants corses d'Aix. Drainant une partie de leur clientèle corse, nous les retrouvons dans les années 70 à la direction du bar Le Suzanne. Aujourd'hui F. Cesari tient le bar Le Roi René, il y attire, mêlés à une clientèle aixoise "ordinaire", quelques corso-aixoïses, la plupart sont retraités, *"je ne vois plus d'étudiants"* m'a-t-il confié avec un léger regret. Ils s'y retrouvent généralement entre onze heures et midi tous les jours de la semaine, les rassemblements les plus importants ont lieu le samedi ou le dimanche matin. Ils s'attablent parfois à la terrasse, en quête suivant la saison, d'un peu de fraîcheur, ou d'un rayon de soleil, mais ils s'installent plus volontiers près du comptoir, marquant ainsi une distance vis-à-vis de la clientèle anonyme du bar ; on peut alors, si on est attentif car le verbe est y souvent feutré, percevoir, mêlés à un français aux accents lourds ou aux intonations inhabituelles, un mot, une expression ou même quelque long discours dits en langue corse.

D'autres bars furent tout au long des années, d'importants lieux de rencontre. Au début du siècle, le café "L'Oriental" (devenu aujourd'hui le Mazarin) était le lieu de prédilection des Corses d'Aix, les étudiants se réunissaient plus volontiers dans un autre bar appelé "Les camelots du Roi" disparu aujourd'hui. Dans les années 50 "La Madeleine" puis "Le Mazarin" dans les années 60, fréquentés

par les Corses, servaient de lieu de réunion à l'Amicale des Corses d'Aix. Aujourd'hui les étudiants se réunissent le plus souvent au "Le Mail" ou à "La Taverne".

Il existait à Aix dans la rue Paul Bert, il y a peu d'années, une épicerie tenue par un Corse "du Cruzzini" m'a dit mon informateur, qui ayant oublié le nom du commerçant se souvenait de sa région d'origine. On y trouvait toutes sortes de produits corses : charcuterie, fromage, farine de châtaigne, haricots... Ce magasin constituait un lieu où les Corses se croisaient au hasard des achats, on y bavardait, échangeait des nouvelles de l'île ou des Corses du continent. Aujourd'hui, si l'on peut encore acheter quelques produits corses, chez un charcutier de la rue Portalis, ou dans une épicerie de la rue Gaston de Saporta, ces commerces fréquentés par intermittence ou ponctuellement par quelques Corses, ne sont plus des lieux de rencontre et de sociabilité.

Arrivé à Aix en 1935, un cordonnier corse nommé Ferrandini, était installé rue Paul Doumer, il avait la clientèle de la plupart des Corses d'Aix, sa boutique était aussi un lieu où s'échangeaient les nouvelles de l'île et du continent.

Aujourd'hui, les spectacles de chansons corses qui se déroulent tout au long de l'année dans la région Aix-Marseille, constituent d'autres points de rencontre, organisés le plus souvent par des amicales ou des associations corses, ces spectacles attirent un important public, familles et étudiants s'y retrouvent.

RÉSEAUX RELATIONNELS

Les Corses d'Aix appartiennent simultanément à différents réseaux : familial, villageois, de voisinage et socio-professionnel. L'implication dans ces différents réseaux diffère selon les individus, leur appartenance socio-professionnelle ou socio-culturelle, leurs ambitions politiques ou professionnelles, l'ancienneté de l'implantation de la famille sur le continent ou à Aix, l'attache plus ou moins lointaine qu'ils ont avec la Corse...

- Le réseau familial aixois est le plus souvent étroit, à de rares exceptions près nous ne trouvons pas d'anciennes et larges implantations familiales, la famille est une famille proche : parents, enfants, frères, sœurs, cousins germains. Mais ce réseau a d'importants prolongements hors d'Aix : sur le continent (sud-est et région parisienne) et en Corse.

L'installation d'un membre ou d'une partie de la famille à Aix favorise l'arrivée des autres ; par les facilités que l'on offre : hébergement, aide à la recherche d'un emploi (les employés du Casino municipal, et les gardiens de prisons étaient, dans les années 50/60, en majorité des Corses qui avaient obtenu leur place grâce à une personne de leur famille déjà en place). L'aide de la famille peut être aussi financière, il s'agit de sommes d'argent qui seront rendues lorsqu'on le pourra. Un membre de la famille (père, mère, frère ou sœur) peut aussi se porter caution pour un autre pour l'achat d'une voiture ou la location d'un appartement. En dehors des raisons matérielles que nous venons de citer, les regroupements familiaux ont des motivations affectives et conviviales, ils répondent au besoin que l'on a de se sentir proches les uns des autres, afin de recréer cette unité de base qui doit exister au regard des autres, même lorsque son fonctionnement n'est pas parfait : *"même si ça ne va pas entre nous, on se soutient contre les autres"* m'a dit un jour une de mes interlocutrices.

Les relations avec la partie éloignée de la famille sont périodiquement réactualisées au moment des fêtes annuelles ou familiales, il y a quelques années par les échanges épistolaires, aujourd'hui grâce au téléphone. Les grands événements familiaux sont connus de tous, chacun des membres de la famille en possession d'une nouvelle touchant l'un d'entre eux, se doit de la transmettre aux autres. Le retour au village, l'été, à Pâques ou à la Toussaint, permet de renouer les liens distendus par l'éloignement, on y retrouve ceux qui vivent toujours sur l'île mais aussi ceux qui sont partis vers d'autres horizons.

Les étudiants, enfants, de nos familles aixoises, gardent un lien très étroit avec la famille proche, ils vivent pour la plupart jusqu'à vingt ou vingt-cinq ans sous le "toit paternel" qu'ils quittent pour un studio ou un petit appartement, souvent pour une relation de couple. Ils sont entièrement ou partiellement (certains exercent un petit métier : surveillant, garçon de café...) pris en charge financièrement par les parents durant toute la durée des études.

Les étudiants ayant leur famille en Corse, et qui ont des liens familiaux avec des aixois, choisissent en fonctions de ces relations, l'université d'Aix plutôt que celle de Nice. Les liens avec la famille proche (parents, grands parents, frères, sœurs) restée sur l'île sont constitués par de fréquents entretiens téléphoniques, l'envoi par les parents de colis conte-

nant de la charcuterie, des fromages, ou des pâtisseries traditionnelles, les visites des parents, et le retour des étudiants pendant les vacances scolaires : *"on rentre dès qu'on peut"* m'ont confié un grand nombre d'entre eux. Cette force de ce lien parents/enfants, cette prégnance du groupe familial sur l'individu, sont pour certains, surtout pour les filles, un élément déterminant dans le choix de l'université ; en s'éloignant de l'île et de la famille, elles espèrent acquérir une plus grande liberté.

• Le réseau corse

Il est difficile de définir le réseau corse, il est à la fois le prolongement des réseaux familiaux, professionnels, ou de voisinage ; il est aussi, pour les hommes, constitué par des rencontres dans les lieux publics, bars, restaurants... Il est concrétisé par le phénomène de l'entraide. On fait appel à une personne haut placée, avocat, magistrat, officier, professeur d'université, médecin... pour une recommandation, un service, l'obtention d'un emploi... Un des principaux responsables de l'office des H.L.M. d'Aix fut il y a quelques années président de l'Amicale des Corses d'Aix, tous ceux qui, nous l'avons vu plus haut, recherchaient un logement en H.L.M. devaient par un moyen ou un autre "toucher" ce responsable, bon nombre d'appartements étaient dans les années 60 attribués à des Corses par ce biais là. Dans ces mêmes années, la mairie, qui comptait parmi son personnel et ses personnalités bon nombre de Corses, aidait aussi, les "compatriotes" à la recherche d'un logement ou d'un emploi. Une entraide moins spectaculaire se pratiquait au niveau des prisons ; P. Filidori ancien militaire et employé municipal, était visiteur de prison, il aidait les Corses, en difficulté durant leur temps de détention, leur apportait parfois une petite aide financière à leur libération, qui leur permettait de rejoindre l'île.

Certains bars-restaurants dont nous avons parlé plus haut, servaient de point de chute pour les Corses qui, arrivant ou de passage à Aix, n'y connaissaient personne, certains y trouvaient l'aide qu'ils recherchaient : *"Quand ils étaient en difficulté ils venaient me voir pour me demander si je pouvais les dépanner, je leur donnais un petit billet, je le faisais volontiers, ça me faisait plaisir, j'ai même payé à certains le retour en Corse, et puis on pouvait toujours servir un repas dans l'arrière salle à celui qui avait besoin de manger, c'était il y a vingt-trente ans de ça, aujourd'hui ce n'est plus pareil, si vous offrez à manger à quelqu'un il vous répondra "*

je ne suis pas un mendiant" A nun c'è piu miseria, les gens n'ont plus besoin" m'a confié un des plus anciens patron de bar corso-aixoïis.

• Le réseau étudiant

Si le réseau est vivace pour les adultes, il l'est encore plus pour les étudiants. Ceux dont les familles habitent la région fréquentent dans des proportions semblables des étudiants corses et non corses, mais ceux qui ne sont à Aix que pour la durée de leurs études fréquentent, à quelques rares exceptions près, exclusivement des étudiants corses, les loisirs, sport, sorties, se font entre Corses. Le groupe corse constitue une micro-société, faite de convivialité et d'entraide qui s'accompagne d'un contrôle social du groupe sur l'individu. Lorsque l'un des leurs disparaît pendant un certain temps les autres s'inquiètent, recherchent la cause de l'absence, proposent leur aide si le besoin s'en fait sentir. Les garçons exercent, ou tentent d'exercer, un contrôle sur les filles du groupe, surtout en ce qui concerne leurs fréquentations masculines ; les rapports amicaux ou amoureux avec des continentaux ne sont pas toujours bien vus, mais ne suscitent pas des réactions violentes, comme ce peut être le cas lorsqu'il s'agit de maghrébins ou d'africains.

Les bars ont toujours joué un rôle important dans la vie sociale et affective des étudiants, ils y recréaient une sorte d'univers familial où le patron pouvait être parfois un substitut paternel, il les dépannait financièrement, les nourrissait lorsque le besoin s'en faisait sentir. Aujourd'hui les difficultés financières étant moins importantes, l'aide matérielle est moins nécessaire, mais la convivialité et la sociabilité y sont toujours aussi vivaces. C'était et c'est encore lui qui prend les messages, reçoit les coups de téléphone, sert de relais entre le monde des étudiants et celui des adultes.

Le bar-restaurant Le Mail tenu par un Corse, est le lieu de rencontre de bon nombre de Corses, toutes les générations s'y côtoient, mais on y trouve une forte proportion d'étudiants. L'amicale estudiantine *Corsica nostra* n'y a pas officiellement son siège, mais les entrevues, les réunions, qui y ont trait, s'y déroulent la plupart du temps.

Familiaux ou relationnels, les réseaux, se juxtaposent, s'entrecroisent ou se chevauchent, constituant ainsi ce que l'on peut appeler la communauté corse d'Aix en Provence. L'amicalisme, viendra au fil des années avec plus ou moins d'intensité et de bonheur, doubler, renforcer ce vaste réseau.

III - L'AMICALISME

Alors que le phénomène associatif débute à Marseille à la fin du XIX^e siècle, nous le rencontrons à Aix-en-Provence seulement dans les années 1920. N'ayant trouvé ni dans les fichiers de la sous-préfecture, ni dans les journaux de l'époque de trace de ces associations, nous avons appris leur existence dans la "Déclaration d'Association" de l'Amicale Corse du 28 janvier 1945 où il est noté que « *Il est fondé à Aix-en-Provence, sous le titre "Amicale Corse," une association résultant de la fusion de deux groupements dissous aujourd'hui par leurs assemblées respectives, à savoir : l'ancienne "Amicale Corse", qui date de plus de vingt ans, et l'association "Enfants et amis de la Corse" fondée en juin 1939.* »

Selon le témoignage d'un ancien membre, âgé aujourd'hui de 86 ans, dans les années 1930 les étudiants étaient regroupés dans une amicale appelée "*U fucone*" (le foyer). D'autres amicales, gérées et fréquentées essentiellement par les étudiants, virent le jour successivement : "l'Amicale corse des résidents universitaires" en éveil de 1973 à 1976 ; "*Prezensa Corsa*" (Présence corse) ; "Club Sampiero" fondée en 1985 dissoute en 1992, et "*Corsica Nostra*" (Notre Corse) fondée en 1992.

Le travail de recherche sur ces amicales résulte de l'enquête orale et de la consultation des déclarations faites par les associations auprès de la préfecture, concernant leur constitution et les modifications qui sont intervenues. La consultation des journaux ne nous a apporté que de très rares informations. Faute de sources écrites et orales suffisantes, les amicales de l'entre-deux guerres seront simplement évoquées, notre étude portera surtout sur les amicales depuis l'après guerre à aujourd'hui.

Organisation officielle des associations

Les déclarations à la Préfecture nous renseignent sur l'organisation et le fonctionnement officiel des associations ; bien que les modifications ne soient pas toujours signalées avec une extrême exactitude, nous en connaissons l'objet, les statuts, la composition du bureau, le siège social. Il s'agit toujours d'amicales du type loi 1901.

LE TITRE

Les titres des amicales, énoncés en français ou en langue corse, soulignent les liens d'amitié et de solidarité, ou la revendication identitaire.

Ainsi amitié et solidarité sont illustrées par les titres suivants : *U Fucone* (le foyer) (années 30) ; *Enfants et amis* de la Corse (années 40) ; *Amicale Corse* (années 30, 40), devenue : *Amicale des Corses d'Aix* (années 70) ; *Amicale des Corses et amis* de la Corse (années 80, 90) ; *Amicale corse des résidents universitaires* (années 70).

Une revendication identitaire apparaît nettement à partir des années 80 dans "*Presenza Corsa* (Présence corse), "*Club Sampiero Corso*" (héros libérateur de la Corse) et "*Corsica Nostra*" (Notre Corse).

L'OBJET

Nous retrouvons ces objectifs exprimés plus ou moins clairement dans les statuts de chacune des amicales, les voici tels qu'ils sont énoncés :

- Amicale corse : *Développer et raffermir les liens traditionnels d'amitié et de solidarité insulaires.*
- *Presenza Corsa* : *Créer une dynamique parmi les résidents corses d'Aix et de sa région, à travers des activités culturelles, des activités sportives et des actions sociales.*
- Amicale corse des résidents universitaires : *Regrouper les étudiants corses et leurs amis, trouver une ambiance compensant l'éloignement de leur île.*
- *Corsica nostra* : *Promouvoir la culture corse et apporter un soutien moral et une aide sociale à l'ensemble des étudiants insulaires résidant sur le continent.*

En résumé il s'agit tout d'abord pour l'ensemble des amicales corses aixoises, d'aider les Corses à mieux vivre l'éloignement grâce à l'entraide, la solidarité et la convivialité. Les associations estudiantines ou fréquentées en majorité par des étudiants, manifestent en outre une revendication identitaire, s'appuyant essentiellement sur la promotion et la sauvegarde de la culture corse.

LES STATUTS

Les statuts présentent pour l'essentiel de grandes similitudes ; on peut remarquer une simplification des statuts pour les associations estudiantines *Presenza Corsa* et *Corsica Nostra*. Nous en dégagerons les points essentiels :

L'association est toujours composée de membres d'honneurs, de membres bienfaiteurs, et de membres actifs.

Les ressources de l'associations sont constituées par :

- les droits d'entrée et les cotisations,
- les subventions.

Le Conseil d'administration est élu pour une année par l'Assemblée générale. Le bureau est composé de :

- un Président,
- un ou plusieurs Vice-Présidents,
- un Secrétaire, et s'il y a lieu un secrétaire adjoint,
- un Trésorier et si besoin un Trésorier adjoint,
- des assesseurs (6 à 8).

Le Conseil d'administration se réunit environ tous les six mois, pour la plupart, mais tous les 15 jours pour *Corsica Nostra*.

L'Assemblée Générale comprenant tous les membres de l'association se tient une fois par an.

Seule l'Amicale corse exige de ses adhérents qu'ils ne fassent pas de politique. Certains membres du conseil d'administration ont dû démissionner de leur poste pour participer à une campagne électorale.

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

Afin de rendre compte le plus exactement possible de la composition des conseils d'administration, on considérera l'Amicale Corse et *Presenza Corsa*, puis les deux amicales estudiantines : l'Amicale corse des résidents universitaires et *Corsica Nostra*.

Alors que le Conseil d'Administration de l'Amicale Corse est composé d'adultes souvent d'âge mûr (certains sont retraités), *Presenza Corsa* est constitué en partie de jeunes adultes (trente-trente cinq ans) en début de carrière professionnelle, ou d'étudiants. L'Amicale Corse des résidents universitaires et *Corsica Nostra* comptent dans leur Conseil d'Administration de jeunes étudiants (vingt-trente ans).

Les femmes apparaissent dans la vie officielle de l'Amicale Corse à partir de 1971, elles y sont secrétaire (1), secrétaire adjointe (4), trésorière (3), trésorière adjointe (2). L'Amicale corse des résidents universitaires eut une secrétaire, *Presenza Corsa* une trésorière, aujourd'hui la trésorerie de *Corsica Nostra* est gérée par une étudiante. Si les femmes participent à la vie des amicales elles n'y ont jamais un rôle de premier plan, aucune n'a jamais été présidente, ni vice-présidente, ni présidente honoraire.

La répartition par classe d'âge et par sexe étant à peu près définie, nous allons essayer de situer le milieu socio-professionnel des membres du

Conseil de l'Amicale Corse et de Presenza Corsa, ceux des autres amicales étant constitués uniquement par des étudiants.

Amicale Corse

Présidents : un directeur d'école honoraire, un procureur de la république, trois avocats, un commandant, deux colonels, un général, un syndic administratif, trois directeurs de service administratifs, un architecte.

Les vice-présidents se situent dans les mêmes catégories socio-professionnelles, ce sont souvent de futurs ou d'anciens présidents.

Secrétaires et trésoriers: Bien que les professions des secrétaires ou des trésoriers ne soient pas toujours signalées dans les procès-verbaux des assemblées générales, on y trouve : un officier de réserve, des secrétaires, des petits employés de l'administration ou de la mairie. A partir de 1971 des femmes ont été à huit reprises chargées de ces tâches.

Presenza Corsa

Président : un architecte, un conseiller d'éducation.

Secrétaire : un conseiller d'éducation, une secrétaire.

Trésorier : une secrétaire, un étudiant.

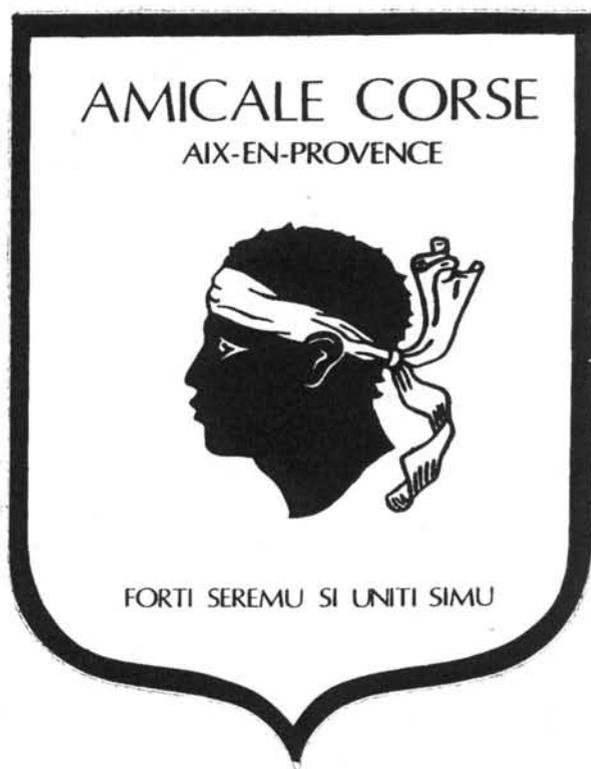
SIÈGE SOCIAL

Les bars ou bars-restaurants d'Aix, nous l'avons vu plus haut, ont été jusqu'à une date récente les sièges sociaux des associations.

L'Amicale corse a vu ses différents sièges sociaux se situer successivement au "Café glacier" place Jeanne d'Arc (1945), au café "La Madeleine" (1950), au Bar "Le Suzanne" (1960), et au Café "Le Mazarin" (1970)

En 1970 Le siège social fut transféré à la Maison des associations rue Emile Tavan. Aujourd'hui il est situé à la Maison des associations Place Romée de Villeneuve, Quartier Encagnane, où un bureau équipé d'un téléphone est mis à la disposition de l'Amicale une fois par semaine, un membre de l'amicale y tient permanence chaque mardi de 18 à 20 heures.

Les assemblées générales se tenaient dans les établissements alors siège de l'association, ou tenus par des Corses tels "Les deux garçons" dans les années 1940 et "Le Mistral" dans les années 1950, jusqu'en 1970 où, grâce à l'intervention d'un



membre du bureau employé à la mairie, l'Amicale corse disposa, une fois par an, une salle de réunion dans la mairie ; ce fut tout d'abord la salle des mariages, aujourd'hui la salle des Etats Généraux.

Presenza Corsa a toujours eu son siège social au bar-restaurant "La Taverne".

L'Amicale corse des résidents universitaires, tenait son siège social à la cité des Gazelles.

Le siège social de Corsica Nostra est situé à la Maison des associations, comme l'Amicale Corse, elle dispose une fois par semaine d'un bureau, chaque jeudi soir une permanence y est établie. Les réunions de l'association se font le plus souvent dans le bar-restaurant "Le Mail".

Les activités

L'Amicale Corse propose à ses adhérents, outre l'Assemblée Générale, trois ou quatre sortes d'activités chaque année : un bal (aujourd'hui abandonné), un loto, un repas dans un restaurant, un pique-nique.

L'Assemblée Générale, qui nous l'avons vu plus haut, se tenait autrefois dans des bars, se tient

aujourd'hui, une fois l'an, dans une salle de la mairie, la réunion a lieu généralement un dimanche matin de septembre. Les Assemblées générales auxquelles j'ai pu assister ont à la fois un caractère officiel et bon enfant. Le cadre dans lequel se déroule l'Assemblée, la majestueuse salle des Etats Généraux, ainsi que l'organisation de la cérémonie lui confèrent un certain prestige. Les adhérents sont assis, tandis que sur une vaste estrade trônent l'ensemble des membres du bureau ; le président prononce alors un discours qui débute par des remerciements adressés aux personnalités présentes, aux adhérents ; suivent le bilan des activités de l'année et les projets pour l'année à venir. Au bout d'une demi-heure environ la séance est close, et les personnes présentes sont conviées à un apéritif, servi dans la salle même. L'ambiance devient alors chaleureuse et conviviale, c'est pour beaucoup une reprise de contact après les vacances qui pour la plupart se sont déroulées, en partie tout au moins, en Corse. Si les personnalités sont saluées avec une certaine déférence (on n'oublie jamais de signaler le grade ou le titre), les relations entre personnes de statut social différent sont souvent empreintes d'une certaine familiarité.

Jusqu'aux années 50 le bal de l'Amicale eut un grand succès, il était aussi fréquenté par les non Corses. « *C'était un grand bal, très habillé, les femmes étaient en robe longues, c'était un bal très couru* » m'a rapporté une de mes informatrices. Il se déroulait dans les établissements les plus prestigieux de la ville : le Casino... Les bals ont perdu peu à peu leur attrait, ils ont disparu il y a une vingtaine d'années. « *J'ai organisé le dernier bal en 1972, j'avais même fait venir des imbruciate de Petreto-Bicchisano, après on en a plus fait ça n'intéressait plus trop les gens* » m'a dit un ancien président de l'Amicale.

Le loto du Gâteau des Rois rassemble aujourd'hui encore un large public (200 entrées environ en janvier 1992) ; il s'agit d'une partie de loto, accompagnée de musiciens et de chanteurs corses, amateurs mais habitués à ce genre de manifestations. « *Je suis à la retraite, j'ai du temps, alors j'anime en chantant des réunions ou des fêtes corses* » m'a confié l'un d'entre eux. Les lots sont achetés par l'association, mais ils peuvent aussi être offerts par des commerçants de la ville. « *Le prestige d'un président se juge à l'importance des cadeaux* » m'a dit un ancien président de l'Amicale. Les plus beaux lots sont toujours des matériels Hi-Fi (télévisions, magnétoscopes...) mais le plus convoi-

Article paru dans le Provençal Corse
23 décembre 1963

L'Amicale Corse a fait le bilan de ses activités

L'Assemblée générale de l'Amicale Corse s'est tenue hier matin.

Le président, Me Malaspina, a dressé le bilan des activités de L'Association pendant l'année écoulée. Il a évoqué les événements, heureux et malheureux, les naissances et les deuils de la communauté corse. A ses côtés se tenaient MM. Bartolini, secrétaire de l'Amicale, et Serra, trésorier.

Ce dernier a fait le bilan financier de l'Amicale qui se trouve actuellement avec un actif de 2 000 francs.

Les Projets

Les projets pour 1964 ont été évoqués : le gâteau des rois aura lieu au mois de janvier. Quant au banquet traditionnel, il a été fixé dans le courant de la première semaine de mai.

Une franche discussion s'est ensuite instaurée au cours de laquelle on parla de la journée revendicative nationale de dimanche dernier.

Les difficultés de logement des étudiants corses ont également été soulignées.

Un apéritif, présidé par Me Ciccolini, député suppléant, a clos cette sympathique réunion.

Article paru dans le Provençal Corse
11 janvier 1977

Les Corse ont fêté les Rois

L'Amicale des Corse a fêté les Rois à la manière insulaire : c'est-à-dire que la galette traditionnelle y a été remplacée par les non moins traditionnelles "fiadone et manestre", arrosée de vins de Patrimonio, Ile de Beauté et Civita Vecchia. La réunion s'est déroulée dans la plus chaleureuse ambiance devant plus de 200 personnes, au restaurant de la cité universitaire, en présence du sénateur-maire et de Mme Ciccolini. Le président Finidori, dans une allocution d'une louable brièveté, a souhaité, comme le voulait la coutume « pace a salute par tuttu l'annu ».

Et l'on a, bien entendu, chanté "a paghiella" pour maintenir la joie et la bonne humeur dans l'assemblée.

Notons que les produits corses venaient de Petreto.

té est le billet continent-Corse par avion pour deux personnes. Ces après-midi récréatives sont payantes, l'entrée coûte 80 francs et chaque carton de loto 30 francs. On sert aux participants du gâteau des rois, des *fritelli* (beignet frits, confectionnés par les femmes de l'Amicale), et du champagne.

A l'automne et au printemps sont organisés un repas au restaurant et un pique-nique animé par des musiques et des chants corses, certains se risquent à quelques pas de danse, mais le plus souvent, l'assemblée écoute les chansons et fredonne de temps à autre... Dans les années 1968 l'Amicale tenta d'attirer et d'intéresser les étudiants, elle mit sur pied un groupe de chanteurs : "A Primavera" subventionné par la mairie, et une équipe de football, ni l'un ni l'autre ne fonctionnèrent plus d'une année.

Article paru dans le Provençal Corse du 15 mai 1968

Amicale rencontre entre Corses

En football, deux équipes (les étudiants corses et leurs compatriotes d'Aix) se sont exprimés sur l'un des terrains du stade municipal, le jeudi 14 mai, au cours d'un match amical qui permit aux jeunes Corses de cultiver l'esprit de camaraderie et de fraternité. Si les étudiants, mieux entraînés, l'ont emporté par deux buts à zéro, il est à souligner que l'activité de l'Amicale corse de la cité du Roy René n'est pas un vain mot et qu'elle fera toujours rayonner l'amitié entre les insulaires.

On a pu assister plus récemment à quelques tentatives d'animations culturelles (présentation d'ouvrages, ou conférences d'universitaires), mais qui n'eurent pas un grand succès auprès des adhérents.

Sans information sur les activités des plus anciennes amicales estudiantines, nous nous intéresserons uniquement à Presenza corsa et Corsica Nostra.

• Presenza Corsa, fondée par des adultes jeunes engagés dans une activité professionnelle et des étudiants, devint vite une association à majorité estudiantine. Elle avait au dire de son dernier président "une vocation culturelle, sportive et récréative". En mai 1991, elle organisa une journée du livre corse, accompagnée de conférences et de projection de films. Des groupes de chanteurs corses étaient invités à des soirées qui attiraient non seulement les étudiants mais toutes les classes d'âge. L'association

Article paru dans le Provençal Corse
26 février 1989

Renouveau de la culture insulaire La Corse des livres

Samedi, l'Amicale des Corses et amis de la Corse du Pays d'Aix, organisait une présentation de livres sur l'île de Beauté. Pour présenter leurs ouvrages, leurs auteurs étaient face à près de 150 personnes.

Mme Mathée Giacomo-Marcellesi, professeur à la Sorbonne, a écrit sur les légendes et contes de la Corse du Sud : "Contra Salvatica". L'auteur explique que c'est un exposé de son propre passé et de celui des générations qui nous ont succédé en Corse...

Charles Finidori, capitaine au long cours s'est intéressé à décrire "Les relations maritimes entre la Corse et le Continent de 1829 à nos jours" ; il a décidé de verser tous ses droits d'auteur à la recherche contre le cancer.

Marie Dragon a imaginé l'histoire d'une grand-mère corse racontant son île à son petit fils. "Histoire de la Corse racontée aux enfants", a selon son auteur pour démarche de faire découvrir l'île... Elle raconte : Antoine est à moitié d'origine bretonne et Corse, son père corse étant mort, il demande à sa grand-mère de lui présenter son île natale... Sous forme de dialogue, la "minnana" raconte.

Enfin, le docteur Simon Grimaldi a présenté son ouvrage sur "La Corse et le Monde" et les professeurs Marius et J.C. Morati leur livre : "Quelques éléments de la Corse d'hier".

Comme l'explique François Colombani, président de l'Amicale des Corses d'Aix, "il y a un renouveau actuellement des livres sur la Corse. Mais ceux-ci n'ont sans doute pas l'audience qu'ils méritent".

C'est pourquoi à côté de ces manifestations traditionnelles (bals, repas...), l'association a décidé d'organiser des rencontres culturelles. Une rencontre qui samedi a eu un vif succès.

mit sur pied des équipes de football composées d'étudiants.

• Corsica Nostra, créée au moment où le conseil d'administration de Presenza Corsa, lassé du peu d'intérêt que l'association suscitait, décida de sa dissolution, prend en quelque sorte sa suite. Les activités des deux associations présentent quelques similitudes : soirées chansons, sport, culture (la première réalisation culturelle a été la publication de deux bulletins).

Au travers des médias les amicales se sont toujours efforcées de faire connaître leurs activités. Les manifestations importantes, les soirées musicales destinées à un large public sont annoncées par la presse (Corse Action jusqu'en 1971, le Provençal corse aujourd'hui encore...) et les radios corses amateurs (radio Kalliste, Messaghju...). Les journaux locaux ont très souvent relaté dans de petits articles illustrés de photos, les événements marquants des amicales.

L'entraide

Les associations n'apportent généralement pas une aide matérielle ou financière directe à leurs adhérents.

Elles leur offrent en premier lieu, un noyau relationnel chaleureux, où les différences sociales sont en partie gommées, c'est du moins ce que l'on en attend

« Avant les années 60 il y avait les "Jo" Avocat, Général, Procureur et autres, c'était l'Amicale des "Jo ; maintenant tout le monde est pareil, on ne fait plus de différences, on est entre compatriotes » m'a confié un ancien de l'Amicale Corse.

Elles permettent en outre d'avoir accès à un large réseau social, que les relations familiales, villageoises, professionnelles ou de voisinage ne permettaient pas. On peut par l'Amicale "toucher" quelques personnalités haut placées, qui pourront rendre d'importants services comme trouver un logement ou un travail, ou recommander l'intéressé auprès du médecin du chirurgien, ou de l'avocat dont il a besoin. On pourra aussi bénéficier de services plus ou moins importants grâce au grand nombre de personnes avec qui on peut être mis en relation, pour obtenir par exemple une chambre en cité universitaire, une bourse d'étude, ou une place pour la Corse à un moment de grande affluence, etc.

L'amicale aujourd'hui a surtout aujourd'hui un rôle nostalgico-convivial. On aime se retrouver entre "compatriotes", évoquer l'île ou le village, parler ou entendre parler corse. *« Aujourd'hui ce n'est plus comme avant, mais quand même, ça fait chaud au cœur, semu fra noi* (nous sommes entre nous) » m'a un vieil habitué de l'amicale ; il exprimait ainsi à la fois le regret d'une amicale plus active et plus importante, et le plaisir qu'il avait à retrouver d'autres Corses à l'intérieur d'une structure qui rendait la Corse davantage présente sur le continent.

Les adhérents

Les membres de l'Amicale Corse sont pour la plupart des émigrés de la première génération qui, arrivés à Aix où ils ne connaissaient quelquefois personne, avaient besoin de trouver une cellule d'accueil. Le fait est devenu rare, mais il se produit de temps en temps ; ainsi en début d'année scolaire le concierge d'un lycée d'Aix, récemment en poste, rejoint l'Amicale Corse vers laquelle il avait été aiguillé par une employée du même lycée, faisant elle-même partie de l'Amicale. L'Amicale offre à ces aixois de fraîche date, un réseau relationnel qu'ils ne parviendraient sans doute pas à constituer autrement.

La moyenne d'âge des adhérents est aujourd'hui légèrement élevée, les plus jeunes sont quadragénaires, le plus gros noyau est constitué de retraités.

Le nombre d'adhérents diminue peu à peu, une centaine seulement paient leur cotisation, tandis que le listing de l'Amicale compterait quatre cents individus ayant dans un passé relativement proche, fait partie de l'Amicale. Aux dires du président de l'époque, en 1970 220 familles étaient inscrites ; cette désaffection traduit une baisse d'intérêt pour l'association, elle est attribuée à un changement de mentalité, au nouveau bien être, et au départ des anciens : certains sont rentrés en Corse au moment de la retraite, et beaucoup sont morts.

Presenza Corsa comptait 150 membres à sa création, pour en perdre le plus grand nombre deux ans plus tard, les étudiants représentaient le plus gros de l'effectif.

Corsica Nostra est composé uniquement d'étudiants, aucune cotisation n'étant versée, l'association ne tient pas une liste de ses membres, il est difficile de faire une estimation du nombre d'étudiants concernés, *« Il n'y a pas d'inscription, chacun y participe s'il le veut, nous ne demandons rien, nous proposons des activités »* m'a dit le président.

Ceux qui se tiennent à l'écart des Amicales

Il faut distinguer, parmi eux, ceux qui à une époque en ont fait partie et ceux qui n'y ont jamais adhéré.

• Ceux qui en ont fait partie :

Il s'agit comme pour la plupart des adhérents de Corses de la première génération, certains ont été membres durant de nombreuses années, mais s'en

sont éloignés pour des raisons d'opinion politique, les leurs n'étant plus en accord avec celles de l'équipe du président. « *Moi, du jour où je n'étais plus du bon côté, on ne m'a plus invité, pourtant j'ai toujours payé mon adhésion, alors je n'y suis plus allé* ».

Certains reprochent aussi à l'Amicale son inutilité. « *Quand quelqu'un avait besoin d'être dépanné on l'envoyait chez moi, je leur ai dit à l'Amicale, "vous servez à quoi, c'est à vous d'aider les gens pas à moi"*. Ils ont de l'argent, je me demande ce qu'ils en font » m'a confié un ancien membre gérant de bar.

• Ceux qui n'en n'ont jamais fait partie :

Il s'agit le plus souvent de Corses de la deuxième ou troisième génération, qui n'ont jamais connu les problèmes d'adaptation, d'isolement des émigrés de la première génération. Tout en n'ayant jamais éprouvé le besoin d'adhérer à l'Amicale, ils connaissent son existence, la considèrent avec une sympathie légèrement condescendante, soulignent son archaïsme et son inutilité. « *Les Amicales me font penser à des réserves pour primitifs, c'était bon au début du siècle aujourd'hui c'est anachronique, dépassé* » m'a dit l'un d'entre eux. D'autres reprochent à l'Amicale d'entretenir une nostalgie inutile, même néfaste pour la Corse d'aujourd'hui, car avec "*leurs soirées chansons pulenta et figatelli*" ils cachent les vrais problèmes et entretiennent une image désuète et fautive de la Corse.

Il semblerait, d'après l'étude de S. Poggi sur les formes corses de sociabilités estudiantines, qu'aujourd'hui le phénomène associatif n'y joue pas un rôle important. Les étudiants fréquentent les soirées ou les manifestations organisées par l'association mais peu en font partie ; une des raisons invo-

quées serait que « elle (l'association) n'agirait pas vraiment dans l'intérêt de la collectivité, mais plutôt pour satisfaire un très petit nombre de personnes » (S. Poggi).

De périodes d'activité en temps de sommeil, les amicales critiquées par certains, fréquentées plus ou moins assidûment par d'autres, continuent d'exister. La communauté corse d'Aix, à cheval entre la Corse et le continent, constituée de liens familiaux, amicaux, villageois, clanistes, parfois clientélistes, est difficile à pénétrer et à cerner. Le secret et le non-dit y sont omniprésents, une partie des informations que je cherchais à obtenir, en particulier toutes celles concernant l'implication des amicales ou plutôt de leurs dirigeants dans la vie politique de la ville, m'ont toujours été soigneusement cachées, les quelques renseignements que j'ai pu glaner m'ont été fournis à condition que je n'en fasse pas état : « *je vous dit ceci pour que vous sachiez où vous mettez les pieds, mais n'en parlez pas, je vous fait confiance* ». Il m'a été signalé au tout début de mon enquête, l'existence d'un petit cahier, en quelque sorte la mémoire de l'Amicale des Corses d'Aix, dans lequel depuis 1945, date de création de l'amicale, ont été notés toute les délibérations, tous les faits marquants. Ce cahier devait m'être communiqué, mais il a subitement disparu.

Nous pouvons percevoir, à travers cette approche succincte de l'organisation et des modes de fonctionnement de la communauté corse d'Aix-en-Provence, un reflet pâli et déformé de la société corse, qui sans être tout à fait, selon le souhait de l'un de ses membres "*un petit morceau de Corse sur le continent*", n'en est pas moins un prolongement.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bigot 1889** - BIGOT Maximilien, *Paysans corses en communauté. Porchers-Bergers des montagnes de Bastélica*. Paris, éd. Firmint-Didot, 1889 (série "Les ouvriers des deux mondes", 18^e fascicule). Réédition U Muntese, Bastia, 1971.
- Braudel 1966** - BRAUDEL Fernand, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*. Paris, éd. A. Colin, 1949, réédition 1966, 2 vol.
- Casta 1976** - CASTA François, L'église corse et la femme. In : "Femmes corses et femmes méditerranéennes", *Etudes corses* n° 6-7, 1976, Ajaccio, éd. A stampa, pp. 285-305.
- Chiva 1958** - CHIVA Isaac, Causes sociologiques du sous-développement régional : l'exemple corse. *Cahiers internationaux de sociologie*, tome XXIV, 1958, pp.141-147.
- De Zerbi 1981** - DE ZERBI Ghjermania, *Cantu Nustrale*. Bastia, 1981.
- Mensah-Leccia 1989** - MENSAH-LECCIA Flora, *Une approche du phénomène amicaliste corse à Marseille*. Mémoire de D.E.A d'anthropologie, Université de Provence, 1989, Dactylographié.
- Olivieri 1927** - OLIVIERI Charles, *La Corse héroïque*. Ajaccio, éd. Rocca, 1927, 194 p.
- Poggi 1991** - POGGI Suzanne, *Les étudiants corses d'Aix en Provence, culture insulaire et problèmes*. Mémoire de maîtrise de sociologie, Université de Provence, 1991, dactylographié.
- Pomponi 1982** - POMPONI Francis (sous la direction de), *Mémorial des Corses : Les Corses de l'extérieur* (tome VI). Ajaccio, éd. Cynos et Méditerranée, 1982, 512 p.
- Ravis-Giordani 1983** - RAVIS-GIORDANI Georges, *Bergers corses*. Aix-en-Provence, éd. Edisud, 1983, 505 p.
- Temime 1989-91** - TEMIME Emile (sous la direction de), *Migrance, Histoire des migrations à Marseille*. Aix-en-Provence, éd. Edisud, 1989-1991, 4 vol.
-

PRÉSENTATION

Il nous a paru bon, dans ce numéro spécial consacré à l'intégration des Corses dans la région provençale, de donner à lire aux lecteurs de *Strade* le texte de l' "Enquête sur l'Esprit corse" conduite par Paul Arrighi à la fin des années 1920. Nous remercions son fils, Antoine Arrighi, de nous avoir autorisé à le republier intégralement.

Pour bien comprendre ce texte, il faut le resituer dans son contexte historique, intellectuel et culturel. Le contexte historique est bien connu : c'est celui de la décennie qui précède la deuxième guerre mondiale et qui, pour la Corse, se traduit dans la revendication "irrédentiste" de l'Italie mussolinienne sur les provinces "filles" que sont la Savoie et la Corse. Poser, dans ces conditions, le problème de la place de la Corse dans l'ensemble français, fût-ce à travers une interrogation sur son "esprit", c'était donc poser une question d'une brûlante actualité politique et historique. C'est bien ainsi d'ailleurs que l'ont entendue un certain nombre de ceux qui ont répondu à l'invitation de Paul Arrighi ; et la courageuse gageure de l'entreprise tient dans cette volonté, qui fut celle de Paul Arrighi tout au long de sa vie, d'affirmer l'originalité de la culture corse sans renier les liens historiques que l'île a tissés, au cours des siècles, avec la France, ni son enracinement profond dans l'aire culturelle italique. Situation qui lui donne par rapport à ces deux ensembles nationaux une place particulière.

Le contexte intellectuel, qui sous-tend la réflexion sur l' "esprit corse", prend sa source au confluent de trois courants de pensée : la tradition romantique du XIXe siècle, tradition philosophique et historienne qui, à travers Barrès, affirme l'existence d'une "âme" des peuples ; le mouvement féli-

bréen, réaction de défense et illustration des langues et littératures régionales, qui touche la Corse à la fin du XIXe siècle ; et enfin le folklore, lui aussi né au XIXe siècle, et qui, au-delà de la littérature et de la langue, rend à la culture du peuple ses lettres de noblesse. Et c'est sans doute un des mérites de l' "Enquête" que d'avoir amorcé une réflexion sur ce qu'on pourrait appeler, en reprenant la formulation de Marc Bloch, les "traits originaux" de l'histoire insulaire.

Le contexte culturel, c'est le projet de rassembler autour d'une même question des intellectuels corses et amis de la Corse. Trente ans avant de fonder le Centre d'Etudes Corses, dont on sait le rôle qu'il joua dans la recherche scientifique sur le domaine corse, Paul Arrighi a, avec cette "Enquête sur l'esprit corse", tenté d'organiser une réflexion collective sur la "méditerranéité" de la Corse. Que celle-ci prenne, sous la plume de Paul Arrighi et de ses correspondants, la forme de la latinité ne nous étonnera pas. Les recherches sur l'unité et la diversité culturelle des deux rives de la Méditerranée commencent à peine (je pense par exemple au livre de René Maunier sur *la Construction collective de la maison en Kabylie*, paru en 1926, qui compare maisons kabyles et maisons corses), et mettront encore plus de trente ans avant de s'affirmer. Mais le branle est donné à cette réflexion et c'est là l'essentiel. Que ce document paraisse daté et, sur certains points, dépassé, n'enlève rien à son intérêt historique, dès lors que nous percevons le mouvement d'ensemble dans lequel il s'inscrit et dont il constitue un moment important.

Georges RAVIS-GIORDANI

ENQUÊTE

SUR

L'ESPRIT CORSE

Réponses de MM. Georges AVRIL, Pierre BATTISTINI de BORREGO, Pierre BONARDI, M^e César CAMPINCHI, Sébastien DALZETO, Pierre DOMINIQUE, Charles GIOVONI, D. A. GUELFY, Adolphe LANDRY, J.-B. MARCAGGI, André NÉGIS, Raoul NICOLAI, J.-W. PADOVANI, André PÉZARD, PRÉVOLI, François SANTONI, Eugène SUSINI, De ZÈDE.

Introduction et conclusion de PAUL ARRIGHI



Editions de l' "ANNU CORSU"

1929

Prix : 5 Francs



ENQUÊTE

SUR

L'ESPRIT CORSE

INTRODUCTION

La *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1920 révélait un fragment, jusqu'alors inédit, du *Journal d'un Poète*, d'Alfred de Vigny. Nous y apprîmes que l'auteur des *Destinées*, frappé par celle du petit peuple corse, avait eu un moment l'intention d'écrire un essai historique sur notre Ile. A cet effet, il avait, en juillet 1830, demandé quelques renseignements au comte Pozzodi-Borgo. Voici une question et une réponse de cette intéressante entrevue : « Les Corses ont-ils le cœur français ou italien ? — Corse. » Citant ces mots à propos du *Vocabolario Corso* de Falcucci, j'écrivais il y a sept ans (1) : « Actuellement, en remplaçant cœur par esprit, nous serions encore dans le vrai. » Cœur français, esprit corse, voilà une formule qui est revenue maintes fois à notre pensée, depuis quelques années, en considérant la renaissante floraison des lettres félibréennes insulaires, les injustes interprétations qui parfois en ont été données à l'étranger et surtout la déviation coupable qui, en Corse même, a, chez quelques-uns, sciemment et vainement tenté de détourner de son but purement intellectuel et sentimental le mouvement légitime et respectable d'un esprit qui ne veut pas mourir et qui aspire à une vie saine et pleine.

Car, de quoi s'agit-il, au fond, dans tout ce courant traditionaliste, sinon de la conservation, de la défense de l'esprit corse ? Et quand nous disons : esprit, tout le monde comprend avec

(1) « Revue de la Corse », mai-juin 1921, .

nous ce que l'on entend habituellement par là, l'ensemble des traits caractéristiques de notre race : qualités admirables et défauts dont quelques-uns, osons le dire, méritent d'être respectés, parce qu'ils ne sont tels que pour un jugement sommaire auquel échappent leurs mobiles souvent élevés.

Nous aurions pu parler d'âme, de génie, de caractère, tous termes répondant plus ou moins à notre idée, mais dont aucun ne nous semble y répondre aussi bien que celui auquel nous nous sommes arrêtés. Nous songions surtout, en effet, à l'aspect intellectuel du problème corse — puisque problème il y a — et certains de nos correspondants ont justement marqué combien cet aspect est inséparable des autres : ethniques, historiques, économiques même, soulignant ainsi l'intérêt de notre enquête et de notre œuvre : elles ne veulent être, ni un commode procédé journalistique l'une, ni un passe-temps platonique, l'autre. Essayant depuis sept ans de donner un organe à tout ce qui, dans ce problème complexe, peut prendre la forme littéraire; choisissant parmi les nombreux écrits qui nous sont soumis, ceux qui dans tous les genres paraissent les plus caractéristiques d'une certaine façon de sentir ou de penser se concrétisant en une certaine façon de parler et d'écrire, nous avons voulu examiner avant tout la question en intellectuels, avec la collaboration d'autres intellectuels, corses ou qualifiés par leur connaissance de notre psychologie, je pourrais dire : de notre mentalité, puisque *mens*, c'est déjà l'*esprit*.

Telle est la genèse de notre Enquête, née de la croyance — qu'on va voir confirmée par la majorité des suffrages — en un esprit corse original. Rappelons le texte de notre questionnaire :

Quels sont les caractères de l'esprit corse ? A-t-il des traits communs avec l'esprit français et l'esprit italien ? Par quoi s'en distingue-t-il ?

Par quels moyens peut-on maintenir et cultiver cet esprit autochtone et traditionnel tout en le conciliant avec la culture française ?

L'œuvre de l'ANNU CORSU vous semble-t-elle répondre pleinement à ce programme qui est le sien, celui du Cynrénisme ?

Comment pourrait-on en améliorer l'activité et en accroître l'efficacité ?

Nous avons sollicité tous les représentants des lettres, du journalisme, de la politique corse, et en général tous les lecteurs de notre Revue. Les réponses ont, par leur nombre et leur ampleur, dépassé toutes nos espérances. Quelques-unes des personnalités qui n'ont pu nous répondre nous ont donné les raisons de leur abstention : les unes ont invoqué trop modestement leur incompétence en matière psychologique, d'autres leur ignorance de l'esprit italien, d'autres encore nous ont dit leur hésitation devant la sincérité requise. Un écrivain et poète corse

distingué nous a écrit : « Ne craignez-vous pas qu'il y ait dans cette consultation des écarts de langage qui froissent, soit l'esprit français, soit l'esprit italien, soit l'esprit corse ? Il faut être psychologue averti et savoir manier sa langue avec souplesse pour traiter un pareil sujet ». Ces craintes, on le verra, étaient tout-à-fait injustifiées. Nous avons pu reproduire intégralement presque toutes les réponses reçues, et le manque d'espace plutôt que les « écarts de langage » nous a seul dicté quelques rares coupures. Nos correspondants, sachant qu'ils écrivaient pour une revue pondérée et pour des lecteurs avertis, ont tout naturellement adopté le ton objectif qui convenait. Sollicités de bonne foi et après mûre réflexion, ils nous ont répondu de même.

Voilà pourquoi nous ne citerons que pour mémoire l'unique exception à cet accord de bonnes volontés : M. Jean Makis. Nous avons trouvé, dans son article de la *Nouvelle Corse*, diverses qualités d'esprit : esprit de contradiction, esprit de controverse même, esprit de subtilité, mais nous n'avons pu découvrir ce genre d'esprit que l'auteur a sans doute voulu y mettre, et qui n'a besoin d'aucun qualificatif parce qu'il est de l'essence la plus pure. Ceux qui ont noté dans leur réponse — comme M. Georges Avril — la *précision* de notre questionnaire seront, je crois, surpris de voir M. Makis signaler « l'imprécision, l'inconsistance de la question qui... en l'admettant même nettement posée, demeurerait vague ! » ; tous ceux qui ont bien voulu nous répondre avec tant d'attention, auront le regret d'apprendre, grâce à M. Makis, que leur illusion a été grande en accueillant une question qui « n'a pas de sens », qu'ils se sont esquivés contre l'ombre d'un moulin à vent, qu'ils ont analysé un impondérable, et découvert beaucoup de choses que le vide parfait ne saurait contenir. M. Jean Makis dit connaître l'âme corse, le caractère corse, les mœurs corses, mais non l'esprit corse. « *L'esprit corse ? Kè-Kcè-Kça ?* » s'écrit-il avec une élégance de langage qui doit représenter à ses yeux le plus pur esprit parisien, « *l'esprit corse... ça n'existe pas* ». Ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs, de tenter, à quelques lignes de distance de cette affirmation on ne peut plus catégorique, une analyse de cet esprit « qui naît après nous, qu'on nous fait ou que nous nous fabriquons nous-mêmes selon le milieu, le système d'éducation qui nous est dicté, la culture que l'on nous impose. » Cet esprit *existe donc*, en Corse comme ailleurs ? Il est français dites-vous. Mais, toute la question était là...

Enfin, M. Makis nous répète plusieurs fois en deux colonnes qu'il n'a rien compris à notre Enquête. « Je ne comprends pas... encore une fois je n'ai pas compris. » C'est encore ce qu'il y a de plus clair dans son article. N'insistons pas et laissons maintenant la parole à ceux qui, plus heureux que lui, ont réussi, sans effort, à nous comprendre et à se faire comprendre.

Cette enquête, fort intéressante aux yeux de qui est soucieux de régionalisme, emprunte aux tendances de l'heure une très grande importance.

La précision et l'étendue de ce questionnaire qui ne sont pas sans me gêner quelque peu, montrent la sérieuse attention que les cynéistes apportent à l'examen de la question corse. Car il y a — et ce n'est certes pas une révélation — une question corse.

La situation de l'île, d'accès sinon difficile, du moins peu facilité en un temps où les moyens de locomotion perfectionnés ont réduit les plus longs périple à la valeur de déplacements touristiques ; sa pauvreté en voies de communications intérieures sont à mon sens les facteurs principaux de cette question qu'on ne s'est pas encore vraiment préoccupé de résoudre en notre France sursaturée de politique étroitement démagogique. Il en est d'autres, et psychologiques — mais j'imagine que ceux-ci sont un peu conditionnés par ceux-là et leur sont en quelque sorte subordonnés.

Ils ne sont pas d'ailleurs négligeables, et c'est sur eux que l'enquête en cause nous demande de fixer notre réflexion.

Objet fort attirant et des plus sympathiques, L'esprit corse, en effet, ne se cache pas. Il est accessible presque au débarqué pour le voyageur qui accoste l'île Parfumée (1) et ne s'y promène pas les yeux obstinément rivés sur le guide Joanne ou la fameuse *Colomba* ou même les ouvrages de John-Antoine Nau, *vade-mecum* des prospecteurs de la Corse. Et aussi qui ne se borne pas à en rechercher l'expression dans les ports, ajaccien ou bastiais, mais le va respirer sous les châtaigneraies

(1) L'« Ile Parfumée » est le titre d'un remarquable volume d'impressions que M. Georges Avril a rapportées, il y a quelques années déjà, d'un voyage en Corse (N.D.L.D.).

fraîches et protectrices, au cœur du Niolo noir, voire dans les broussailles du maquis odorant et tout chantant de nids.

Sans doute est-il plus complexe qu'il ne m'est apparu, lorsqu'en compagnie de camarades rustiques j'allais massacrer merles et palombes parmi les lentisques, les genévriers, les cystes et les cerisiers sauvages du maquis. Le peu que j'en sais est pourtant digne de révérence.

C'est d'abord l'attachement le plus profond, le plus fervent de l'homme à la petite patrie. La quitter est un déchirement de sa chair. Et cet amour s'affirme, même chez les plus humbles, parfaitement éclairé et motivé. Les aspects de son île, du canton qu'il habite ordinairement, n'enivrent pas seulement le Corse parce qu'ils sont le visage multiple et un de la terre natale, mais bien parce qu'ils sont majestueux, souriants, verdoyants ou neigeux, autant d'expressions de la beauté naturelle. Parce qu'ils sont le cadre, merveilleux et convenable, de tant d'actions nobles et belles dont est faite l'histoire locale. Petite ou grande histoire, peu importe, les traits leur sont communs et les moteurs.

Ces traits et ces moteurs que nous relevons au cours de l'histoire, à peine modifiés par le changement des siècles, nous les retrouvons, intacts, de nos jours, aussi bien chez les Corses de l'île que chez les Corses qui sont venus chercher sur le « continent », en France, un débouché à leur activité ou un aliment à la noble curiosité de leur esprit. Il me semble à peine utile de les énumérer, car la lumière s'est faite, ces années dernières, sur la Corse, autant par le mouvement touristique qui a conduit là-bas des visiteurs en nombre toujours croissant, que par l'action exemplaire des écrivains qui nous ont enseigné peut-être davantage par leur attitude intellectuelle que par la richesse corse de leurs écrits. Car — et c'est là un trait commun avec le français — l'esprit corse goûte la mesure et la discrétion comme l'âme corse s'enveloppe de pudeur. C'est, à nos yeux du moins, la marque des peuples et des hommes forts,

confiants à la fois dans leur ascendance et leur destinée, que de fuir, que de craindre la vanité des expansions verbales, le lyrisme grandiloquent. Il faut être sûr des vertus de ses ancêtres et humblement désireux de les acquérir pour soi-même, pour n'en parler qu'avec retenue. Aussi n'est-ce point dans leurs confessions, mais dans leurs actes que les Corses laissent deviner les moteurs qui les animent. Et c'est seulement dans leurs poètes — la poésie corse est aujourd'hui magnifiquement renaissante — qu'on en peut surprendre le reflet.

Nous savons pourtant que c'est un individualisme respectueux de l'individualisme du voisin qu'affirment et protègent ce sentiment de haute dignité humaine inné au cœur des Corses ; ce respect affectueux de la puissance paternelle ; cette admirable jalousie de la vertu des femmes qui doivent demeurer au-dessus de toute atteinte ; cette infrangible fidélité à la foi jurée ; cette fière reconnaissance du moindre bienfait ; cette passion, enfin, de la liberté et de l'égalité qui s'incline cependant devant les contraintes nécessaires au maintien de celle-là, devant les supériorités personnelles qui ne nuisent pas à celle-ci et la renforcent au contraire.

Il me semble que certains de ces traits, avec les variations d'intensité que supposent forcément la différence des modalités de l'existence sociale, appartiennent à l'esprit français. Je crois — ne serait-ce que pour avoir lu côte à côte les pages corses et françaises de « *L'Annu Corsu* » — que la culture française, sans nuire à la floraison indigène, trouvera dans le sol prodigieusement fertile de Cynnos, un terrain extrêmement favorable à son développement. Que dis-je, elle l'y a déjà trouvé. De cet échange, de ce mariage dans un régionalisme bien entendu qui comprend non seulement l'exaltation des traditions régionales et leur conservation, mais aussi la pénétration des efforts et des œuvres de la grande patrie, peuvent, doivent naître les plus magnifiques espérances et les plus beaux fruits. Et dans cette

alliance des esprits et des cœurs, la Corse donnera tout autant, sinon plus, qu'elle recevra.

Enfin rien n'empêche de penser, comme l'écrit Pierre Dominique, que « la Corse, les Corses doivent jouer le rôle de trait d'union entre le peuple français et le peuple italien. Les Corses d'abord, nombreux à Marseille, à Nice, en Algérie, en Tunisie. Et puis la Corse elle-même considérée comme un tout intellectuel et moral, une personnalité active. »

Et cela, non plus, n'est pas dépourvu d'importance.

M. Pierre BATTISTINI DE BORREGO

Homme de Lettres

Professeur Agrégé au Lycée de Nice

Je n'essayerai pas de définir l'esprit corse.

On ne définit pas un esprit.

On ne met pas un peuple en formules.

Mais « *L'Annu Corsu* » ne m'en demande pas tant. Une simple ébauche de la figure morale de notre île satisfera la sagesse souriante de la sympathique Revue Cynnéenne.

...Ardeur, violence, ténacité, étreinte du réel, tension vers l'idéal (idéal désirable ou exécration, en tout cas interdit au mépris), telles éclatent dans leur force invaincue les énergies de l'âme corse.

L'esprit corse a-t-il des traits communs avec l'esprit français ?

Sans doute. Mais tous les peuples ne se touchent-ils pas par quelque côté ? Quelle âme (collective ou individuelle) ne reflète quelques aspects de l'âme universelle ?

L'analyse psychologique de l'âme corse et de l'âme française révèle surtout des différences profondes.

L'esprit corse s'écarte volontiers de cette ligne médiane que semble rechercher l'esprit français.

Le Français aime le milieu, juste ou injuste...

Je ne sais quoi d'irrésistible pousse le Corse aux extrêmes : nous n'avons point la superstition de la norme et de l'équilibre...

Le Français affectionne l'élégance des courbes, des méandres.

Le Corse préfère la beauté rigide de la ligne droite.

Il oppose volontiers au dilettantisme la certitude, l'ire à l'ironie, et, parfois, au style le stylet.

Il ne contourne pas : il tranche.

Est-ce une supériorité ? Oui et non.

Est-ce une infériorité ? Non... tout court.

L'esprit corse, si éloigné de l'esprit français, se rapproche-t-il de l'esprit italien ?

Il serait vain de contester des analogies manifestes.

Ardeur, impétuosité, idéalisme, ces caractères distinctifs de l'âme corse, apparaissent chez nos voisins.

Mais, ce qui chez le Corse, semble inscrit au fond du tempérament, paraît vibrer à fleur de peau chez l'Italien.

Ce qui, chez ce dernier, n'est que chatouillement de l'épiderme, peut-être du derme, est, chez nous, battement de l'épigastre.

L'Italien est volontiers théâtral, ostentateur ; il donne dans le pharisaïsme. Il adore, il exhibe son « moi ». Il s'exalte ; il se magnifie (*Italia maestra al mondo*). Aujourd'hui, il fait le salut à la romaine...

Le Corse est moins doué pour les planches ; et si les rôles de tragédie lui conviennent parfois mieux qu'à tout autre, les rôles d'opéra semblent l'exaspérer. Quant à l'opérette, fi !...

On dit que le Corse est vantard. On exagère...

Il n'est pas exempt de pharisaïsme : mais son pharisaïsme, à lui, est peut-être plus sobre, et, si l'on ose dire, moins choquant que celui de beaucoup d'autres...

...Moins choquant ; donc, choquant.

Entends-tu bien, ô Corse ? Que ne le chasses-tu, cet hôte indésirable ! Fais-le donc sortir, « quoi qu'on die ! »

Mais la fierté insulaire est une enfant terrible. O miracle ! Elle s'incarne ; je la vois ; l'œil en feu, la

narine palpitante, elle se dresse ; et de l'arc tendu de ses lèvres, jaillit le trait, le mot : « Pourquoi désarmerais-je, quand le Chauvinisme universel ne désarme pas ? »

Elle dit ; s'évanouit... Et je reste seul devant cette question de « *L'Annu Corsu* » : Par quels moyens peut-on maintenir cet esprit autochtone et traditionnel tout en le conciliant avec la culture française ?

La France nous est apportée par les livres, les journaux, les manuels scolaires, la Compagnie Fraissinet, l'avion ; mais elle n'a pas chassé la Corse...

La Corse vit dans les pages de « *L'Annu Corsu* » qui s'efforce de maintenir, à côté des choses françaises, la langue, la littérature, les traditions insulaires. Et c'est par son œuvre et par son exemple que la revue Cynrénéenne répond elle-même avec l'éloquence de l'action à la question qu'elle pose.

Oui, de tels efforts empêcheront pour un temps que s'altèrent la pensée, la parole, et le visage de Cynros ; par eux, la pureté de l'âme insulaire survivra pour un temps à l'infiltration de l'esprit étranger.

Je dis « *pour un temps* » ; j'insiste. Rien ne résiste à la force des choses ; les caractères ethniques s'atténuent, s'effacent... Il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels... Les idées, les aspirations locales, sortant de leur farouche et splendide isolement, franchissent les frontières. Les peuples se cherchent, s'appellent. Entre les nations les rapports économiques, intellectuels, moraux, se multiplient. « *Alpes licet considant* ». Le sentiment de la solidarité universelle germe, grandit.

Le nationalisme s'affaiblit, malgré le chauvinisme, champion de l'ineptie... Le régionalisme se meurt...

L'esprit corse, plus vigoureux, mourra plus lentement que d'autres. Mais il mourra.

Le Cynrénéisme est une impossibilité sociale.

J'ai répondu à « *L'Annu Corsu* » avec le vif intérêt que commande tout effort sincère, et avec cette sympathie attendrie que l'on a pour les choses qui vont rentrer dans le Passé...

M. Pierre BONARDI

Homme de Lettres

L'Esprit Corse n'est pas un Esprit Militaire (1)

Si je n'ai point jugé opportun de répondre à l'enquête de « *L'Annu Corsu* » sur l'Esprit Corse, ce n'est point que je la trouve inutile ou sans intérêt. J'ai été avec quelques journalistes modernes, un spécialiste de la grande enquête. C'est donc que *j'y crois*. Mais il se trouve que « *L'Annu Corsu* » a déjà publié ma réponse en son numéro de 1927 sous le titre : *Méditations devant ma race*. Je n'ai pas changé d'avis depuis lors et je redirai volontiers : « *Tu crois observer un homme, tu as devant toi une foule où toutes les races humaines s'agitent* », pour ce qui est de la formation ethnique ; et : « *En Corse le paysage n'est pas un état d'âme, c'est l'état d'âme qui ressortit au paysage* » pour ce qui est de l'influence du milieu.

Me répéter serait, je l'avoue, agréable à ma paresse. Mais « *L'Annu Corsu* » vaut mieux que cette tricherie et, puisqu'aussi bien j'ai pris sans le vouloir quelques mois d'avance sur cette enquête, je les garderais volontiers en tentant de répondre à certaines affirmations qui ne manqueront point d'y rayonner insolemment et qui me mettront hors de moi.

Je parie qu'on va beaucoup parler du goût corse pour la carrière militaire ! Hâtons-nous de protester, de nous inscrire en faux, de contrecarrer cette opinion, de jeter au rebut cette auréole.

C'est qu'il ne faut pas y aller de main morte. La chose, on le verra, est plus grave que vous ne le pensez. Je conserve précieusement, sur ce sujet, le texte des discours qui furent prononcés lors de l'inauguration en la

(1) En nous envoyant ces pages, Pierre Bonardi nous écrit : « Vous aurez des réclamations ! Mais certaines choses doivent être dites ».

bonne ville d'Ajaccio du monument au Général Grossetti. Cinq discours furent prononcés. Cinq. Officiellement. Sur le même thème.

C'est ce jour-là que le Colonel Péraldi et M. Adolphe Landry ont proféré des paroles dont je sais bien que l'enquête sur l'Esprit Corse nous rapportera vingt fois l'écho.

Voici des textes :

Du Colonel Péraldi :

...Héritier des vertus de Sampiero, de Paoli, de Napoléon, Grossetti réalisait comme eux le type supérieur de notre race.

De M. Adolphe Landry :

Si les enfants de la Corse ont prouvé et prouvent chaque jour qu'ils sont capables de briller dans les branches les plus variées de l'activité humaine, il faut constater que le métier des armes a pour eux un attrait particulier.

...J'atteste sur mon honneur, sur mon amour de la Corse, sur la connaissance que je crois avoir de ma race, que l'ancien Colonel et l'ancien Ministre ont confirmé à la légère le lieu commun le plus faux qui soit au monde, et le plus désagréable à entendre, et le plus dangereux à répandre, et pour tout dire d'un mot, le plus ridicule.

S'il nous amuse de faire passer nos compatriotes pour des sots, continuons ! Nous sommes certains de réussir. Pour moi, je ne cesserai de protester. Quel intérêt aurions-nous à nous faire passer pour une race mineure ?

N'avons-nous point appris au cours de nos études que la guerre était l'art qui demandait le moins de qualités à ses grands prêtres comme à ses servants ?

De ce qu'un homme intelligent au temps des guerres, fut d'abord un grand administrateur, un grand penseur, un grand écrivain puis *subsidièrement*, entraîné par les circonstances, un grand guerrier, cela permet-il de classer le guerrier au-dessus de tous les humains ?

Le premier imbécile venu peut être un grand général, si on lui demande *seulement* d'être un grand général. La démonstration en est, à la vérité, trop facile.

Supposons qu'on prie M. Landry et M. François Piétri, d'établir chacun un plan de réorganisation des Finances Nationales.

Ils peuvent tous deux réussir ou manquer leur affaire. Qu'on mette de même en compétition deux sculpteurs, deux savants, deux cuisiniers, deux danseurs, ou deux dactylographes.

Dans chaque groupe de compétiteurs, nous aurons des réussites ou des échecs, doubles ou simples.

Mais qu'on mette en présence deux crétins d'envergure, choisis dans ce qui se fait de mieux comme ahuris, qu'on donne à chacun une armée et qu'on fasse battre ces armées. *Un des deux crétins sera certainement vainqueur.*

Cette victoire, tirée dans l'histoire à des milliers d'exemplaires, vaut en renommée plus que n'obtiennent les penseurs, les savants et les artistes les plus féconds et les plus généreux.

Or l'homme des premiers âges fut un guerrier. Son premier souci fut d'abattre son voisin, son rival ou son ennemi. Il a été fort avant d'être intelligent. Il n'en a appelé à l'intelligence que lorsque la force lui faisait défaut, et non pas dans une petite île tyrrhénienne mais partout où naquirent des hommes sur la vaste terre. Ceux qui n'étaient point méchants avaient une ambition : s'évader de la guerre. Ceux qui étaient méchants jouaient les Attila parce qu'ils pensaient que les razzias rapportent plus que les moissons. Mais si Attila suscita Sainte-Geneviève, si César fit surgir Vercingétorix, peut-on raisonnablement mettre sous le même casque les agresseurs et les défenseurs ? Où est donc le compliment lorsqu'on dit que le type supérieur de notre race est militaire, que le métier des armes a pour nous un attrait particulier ?

Si encore cela pouvait se prouver même malaisément. Mais rien n'est plus faux.

Faux, faux, archifaux. Je suis prêt à tenir un pari : Supprimez la retraite aux engagés et vous me direz combien vous aurez de Corses dans les cadres. Aucun. Ce n'est pas le métier des armes qui a pour eux de l'attrait, c'est le pain quotidien et la retraite.

Pourquoi ? Vieille question que vous connaissez bien et dont les amis de « *L'Annu Corsu* » se préoccupent au premier chef.

Parce qu'ils ont faim dans un pays ravagé par la malaria et la politique — isolé du continent — et dépourvu de matériel de production et de transport...

Non ! Non ! Si Grossetti réalisait le type supérieur de notre race, qu'on nous parle de ses travaux d'administrateur comparables à ceux de Sampiero, de Paoli et de Napoléon !

De ses travaux de juriste où se distinguèrent Sampiero, Paoli et Napoléon !

De ses travaux de psychologue, d'écrivain, et de ses souvenirs d'orateur, d'artiste !

Dire que c'est le *guerrier seul* qui réalisait le type supérieur de notre race c'est dire que notre race est notablement inférieure : car l'art de la guerre est un art inférieur.

Quelle rage nous tient dans la floraison de nobles activités que la Corse a offertes au monde, de ne distinguer que les individus vêtus d'uniformes trop voyants aux passementeries aveuglantes !

Il y a une vérité. C'est que les destins politiques ont obligé les Corses à se battre souvent. Mais leur uniforme c'était le vêtement de paysan et de berger. Il y a une autre vérité : c'est que l'isolement insulaire et les jeux de la politique n'ont pas été souvent favorables à l'utilisation collective de l'esprit corse dans les domaines de la spéculation intellectuelle, et de l'art. Non plus dans les domaines économiques et financiers. Mais à la réussite de ceux qui purent poser leurs pieds nus sur des continents, on peut juger de la valeur des autres.

M^e César CAMPINCHI

Avocat à la Cour

Les questions que vous posez sont complexes. Je ne me sens pas qualifié pour y répondre.

...Ces choses là sont rudes.

Il faut pour les comprendre avoir fait des études

de psychologie et de littérature comparée.

Mais si j'examine l'esprit corse au Barreau, je le vois nettement caractérisé par la force, par la virilité de l'expression. Les avocats corses à la barre, nos paysans sur le forum du village, parlent avec fermeté. Peu de charme — en tous cas moins que le continental et surtout que l'italien, — mais de la logique, de la clarté — de l'autorité, cette indéfinissable et précieuse qualité de l'orateur.

C'est ainsi que parlaient les Latins. Nous sommes — me semble-t-il, moins faits pour séduire que pour convaincre. Et c'est très bien ainsi ! Démosthène sera toujours plus grand que son rival Eschine.



M. Sébastien DALZETO

Homme de Lettres

1° L'esprit corse résulte d'un type humain que l'on s'imaginerait volontiers unique quant au fond, mais dont l'ethnicité se ressent, bien qu'à des degrés différents, d'influences lointaines.

L'esprit français, en lui, n'intervient que dans la mesure d'une assimilation superficielle.

En effet, nos chants offrent un singulier rapprochement avec les mélopées berbères. Nos mœurs dérivent des mœurs de la plus vieille Italie. Nous jurons, nous nous nourrissons et parlons en toscans, mais nous pensons en Corses.

Sous l'emprise d'un hérédo qui règle ainsi mécaniquement nos attitudes, nous n'épousons, de l'esprit français, que ce qui est éminemment contagieux, à savoir le sens des affaires, la versatilité, l'intellect, etc.

L'esprit corse, c'est l'esprit franchement italien, moins l'obséquiosité. Aucune affinité ne le lie à l'esprit français vers lequel, cependant, il se sent entraîné par un élan, somme toute naturel pour qui sait combien l'harmonie est précieuse au souffle du même air national.

2° Cultiver l'esprit autochtone et traditionnel, c'est préserver l'intégrité d'un folklore, cher au cœur de tout bon Corse. Cela peut non seulement se concilier avec la culture française, plus attrayante parce que mieux connue, mais aussi avec toutes les cultures quelles que soient leurs origines.

Aimer la France et même, en bon internationaliste, aimer l'humanité, implique à chacun de nous un devoir : celui d'obéir, en en amplifiant les échos, à la voix du passé qui berça de ses farouches accents notre enfance rêveuse. Journaux, revues, conférences, rien ne doit être épargné. Le cinéma et la T.S.F. pourraient être même d'une plus importante utilité. Mais il est avant tout nécessaire d'intéresser ceux qui, fixés à demeure

au sol natal, — et ils sont la multitude — ignorent la grandeur d'être et de vivre. Si le Cynnéisme n'est pas un vain mot, il doit devenir le point de départ d'un réveil de consciences dont les bienfaits, bien qu'imprévisibles, se feront un jour sentir.

3° *L'Annu Corsu* est dans le bon chemin. Je ne le distingue pas, d'ailleurs (tendances mises à part) d'autres publications de langue corse. Les animateurs visent par certain côté au même but. Une floraison déjà s'épanouit au soleil de Kallisté. Les poètes accordent leur lyre et, mus par la même inspiration, les prosateurs noircissent leurs feuillets. L'esprit corse, celui que je voudrais pur de toute souillure, prend son essor. Adapté à un rythme nouveau, il peut donner d'heureuses surprises dans ses productions. Je citerai comme exemple *U me paisolu* de Carlu Giovoni, cet autre apôtre du Cynnéisme.

Une chose me préoccupe : l'unification parfaite et dialectale de la langue. Quelques-uns, je ne l'ignore pas, s'y sont voués, notamment M. Bonifacio qui a donné à ce sujet une étude très louable, mais que je crains de voir un peu partout négligée.

Le Cynnéisme devrait être l'œuvre d'un organisme composé de l'élite des intellectuels corses. Dûment mandaté par une assemblée extraordinaire, comprenant elle-même tout ce que l'île compte de lettrés, il serait chargé d'établir les bases d'un projet dont j'entrevois d'ici les réalisations fécondes. Mais arrêtons-nous sur un rêve...

Quoi qu'il en soit, il serait urgent d'apprendre aux masses corses désaxées ce qu'elles se doivent d'abord à elles-mêmes. Une culture cynnéenne s'impose ; elle doit être menée dans les écoles, parallèlement à la culture française, trop exclusive. Sinon, absorbée par celle-ci, il est à prévoir un jour un amollissement qu'il nous appartient à tous de prévenir.

Français, oui. Mais nous sommes une race, et une race ne meurt pas par le suicide. On la tue ou elle se régénère.

M. Pierre DOMINIQUE

Homme de Lettres

Mon cher ami,

Je ne suis pas absolument sûr qu'il existe un esprit français parce que la France est terriblement ouverte à toutes les influences du dehors et que sa culture où les traces d'influences étrangères sont profondes est elle-même répandue sur toute l'Europe. Je crois qu'il existe un esprit italien, depuis peu d'ailleurs, et qui résistera peut-être un peu plus longtemps que l'esprit français aux influences européennes et mondiales.

Pour l'esprit corse, il a existé justement parce que la Corse est une île et fut longtemps à peu près inabordable, puis bloquée et tenue dans une prison en quelque sorte par les Gênois. Mais la Corse depuis la fin du XVIII^e siècle est entrée dans le grand courant européen, et au fur et à mesure qu'elle se fit moins insulaire, l'esprit corse diminua d'originalité. Voilà tout. C'est le cas de toutes les provinces françaises, italiennes, espagnoles, allemandes, etc...

A mon sens, durant sa belle période, cet esprit était lui-même, donc différent de tout au monde, peut-être assez voisin de l'esprit toscan (et non italien) assez voisin aussi de l'esprit espagnol, et ce sont les hasards des occupations qui lui ont donné des apparences italiennes, françaises, etc...

Le sens de l'honneur, l'esprit de famille et de clan, sont très marqués dans l'ancienne Corse, mais ne lui sont pas particuliers. Ce qui me frappe le plus pour ma part, c'est la volonté de puissance toujours exprimée au détriment de la volonté de perfection. Le Corse est, plutôt qu'un artiste empressé à se traduire ou bien à observer, un dominateur-né, un chercheur de royaumes. Ce n'est justement pas le cas de l'Italien, ni du Français

classiques, ni même de l'Espagnol. Ce serait plutôt celui de l'ancien Romain.

Pour les moyens par lesquels on pourrait maintenir et cultiver cet esprit autochtone et traditionnel, tout en le conciliant avec la culture française, je n'en vois pas d'autres que ceux utilisés par l'Annuaire Corsu. Il faut nous incliner devant les hommes qui ont longuement étudié la question, surtout lorsque les résultats sont là. C'est justement ce que je fais en vous assurant de ma sympathie parfaite et de mon entière adhésion au Cynrénisme que vous défendez.

M. Charles GIOVONI

Félibre Corse

Directeur de U Lariciu

Je suis persuadé que votre enquête aura le plus grand succès et que des voix connues diront ce qu'elles auront jugé être la vérité sur l'esprit corse et ses traits communs avec l'esprit Français et l'esprit Italien.

Pour moi, qui ne connais pas l'Italie, il m'est difficile de vous répondre en connaissance de cause...

Cependant, je tiens à déclarer ici, que, quoique l'Italie ait remis notre petite patrie sur le marché international, je ne puis m'empêcher de l'aimer, telle que j'ai appris à la connaître par Musset, Lamartine, Stendhal, etc., dans leurs ouvrages, et par Emile Ripert, oralement. Je l'aime aussi parce qu'elle est la patrie de Dante, de Pétrarque et de Michel-Ange.

Mais j'aime la France par-dessus tout parce qu'elle aime sincèrement l'Italie et m'a appris à l'aimer.

Si l'Italie nous réclame parce que nos noms et notre dialecte sont italiens, nous lui répondrons que nous, régionalistes corses, nous constatons par une fraternelle expérience, qu'elle peut revendiquer avec les mêmes

titres la Provence, l'Aquitanie, le Roussillon, le Limousin, la Roumanie, tandis que la France revendiquera le Piémont comme terre provençale, et l'Espagne réclamera la Catalogne française, cependant que la France voudra s'annexer la Catalogne Espagnole.

Une solution s'impose : les Etats-Unis Latins. Il appartient aux régionalistes de France, d'Italie et d'Espagne d'en hâter la réalisation.

Quels sont les rapports de l'esprit corse avec l'esprit français et l'esprit italien ?

Permettez-moi d'estimer que l'esprit corse, résultat du travail séculaire qui s'est accompli dans l'île, peut être défini ainsi :

Quista è l'isula signata
A più prezzata o sdignata,
Trisciuta in tanti turmenti.
A più bella, a più mischina
Croce di a strada turchina
E Rosa di quattru venti.

Da la ripa Barbaresca
U sciroccu junsu l'esca
Chi li cunsuma lu sangue.
Estru di malincunia
Ed amore, e ghjalusia
Di quali si brusgia o langue.

U più anticu chi la prese
Fu lu ventu Cantabrese
D'urgogliu suminadore.
E lu ventu chi l'ha dattu
Core d'acciaghju e fronte alti
E di gloria tantu amore.

U spiritu ch'ha creatu
Platonu, Omeru e Socratu
Vinci, Dante e Rajaelu,
Da i marcanti cuntrullattu
Misteru ! ci ha rigalatu
A virtù di Macchiavellu.

Da la Francia vinsi a Luce
Quella chi splende e cunduce
A par' d'una nuda spada !
Libartà ! U re d'i venti
Chi riaccendi i lumi spenti
E facci bianca la strada.

II LION' DI ROCCAPINA. (1)

Cet esprit corse, mélange de qualités et de défauts des races méditerranéennes, ne peut être entretenu que par un régionalisme intelligent, mené par l'élite corse tout entière, avec pour but : d'encourager notre essor littéraire et artistique provincial, de conserver notre dialecte, de sauvegarder nos usages locaux et nos vieilles coutumes, de créer un musée régional analogue au Museon

(1) Vers de M. Charles Giovoni.

Arlaten ou à celui de St-Raymond à Toulouse (en est-il encore temps ?)

De réaliser des fêtes régionales où toute l'élite apprenne au peuple corse à aimer et glorifier son pays devant l'étranger.

L'*Annu Corsu* peut réaliser ce programme, en devenant périodique ;

— En obtenant que ses dirigeants résident dans trois centres différents de France...

— En réalisant enfin autour de l'A.C. l'entente de toutes les revues corses similaires et, au besoin, leur fusion en une seule.

Est-ce un rêve ?

A cœurs vaillants rien d'impossible !

M. D.-A. GUELFİ ⁽¹⁾

Homme de Lettres et Félibre Corse
Professeur au Lycée de Tunis

L'esprit corse n'est pas *un*, il est *multiple*.

Avant tout il s'agit de savoir si vous êtes du *deça* ou du *delà* des monts... si vous parlez le dialecte de Vico ou de Bastia, de Sartène ou de Fiumorbu... Et puis, faites-moi savoir si vous avez bu l'eau des plages avec ses sangsues, le vin blanc de Sari ou celui du Cap-Corse, ou de la fièvre ou de la joie !

...Tout cela a son importance. Le voisinage de Livourne, s'il a fait dire et écrire : *regione et giornale* à Bastia, au lieu de *raghjone* et *ghjurnale* ailleurs, a pu aussi faire varier non seulement la langue qui parle, mais l'âme qui fait parler. Ainsi il y aurait bien un tout petit peu de caractère italien par là-bas (à Bastia)...

(1) M. D.-A. Guelfi a abordé le sujet de notre enquête dans une de ses intéressantes « chroniques régionalistes » en dialecte corse publiées par un grand journal de Tunis. Nous donnons, plutôt qu'une traduction, une adaptation des principaux passages de cette chronique

Vous devez savoir que Nicolò Machiavelli s'amusait à prendre les oiseaux avec la glu, et qu'il jouait à *scopa*, *nasu* et *primiera* comme nous jouons nous-mêmes ; voilà pourquoi pour la politique et les « *combinazioni* » il y a tant et tant de paysans de chez nous qui lui rendraient des points, s'il était encore de ce monde.

Mais si nous pénétrons plus avant dans notre sujet, nous pouvons dire que, parmi les Corses, il y en a qui se contentent de vivre et de laisser vivre, sans tant de soucis ni d'angoisses : c'est là l'esprit de tranquillité et de philosophie. Cet esprit est caractéristique de certains de nos paysans (les plus nombreux) qui restent là où ils sont nés, à leur foyer, et qui se moquent de l'immensité du monde. La Corse leur suffit : elle est si belle ! Qu'ils soient bénis !

Il y en a qui se trouvent riches de leur pauvreté, et d'autres qui veulent s'enrichir : alors ils franchissent les mers, vont en Afrique, en Amérique, peinent et souffrent. Et cet esprit-là me semble être celui de l'agitation. Les « continentaux » l'appellent l'esprit d'aventure, d'autres, disent besoin de bien-être et de mieux-être.

— Ainsi donc, en quoi consisterait l'esprit proprement corse ?

— Il consiste dans la passion de la vérité et dans celle de la justice. Celle-ci, on l'obtient ou bien on se la fait soi-même. Refusée, elle allume le feu de la *vendetta* qui ne s'éteint jamais, d'un fils à l'autre, d'une génération à l'autre.

La passion de l'exode, pour le bien du foyer au retour, la passion de la vérité et de la justice seraient donc les trois caractères de l'esprit corse.

Quant à savoir si nos productions de prosateurs et de poètes pourraient modifier cet esprit... ce sont là des choses sans conséquence : les âmes, c'est Dieu qui les fait : et les montagnes et les plaines contribuent à leur formation.

M. Adolphe LANDRY

Député de la Corse
Ancien Ministre
Président du Conseil Général de la Corse

Mon cher Directeur,

Il y a incontestablement un caractère corse. S'il fallait le définir par ses traits principaux, je mettrais au nombre de ceux-ci l'énergie, la gravité de l'humeur, un individualisme très accusé, qui se complète par un attachement profond pour la famille et qui admet très volontiers la hiérarchie, puis encore l'amour-propre, la fierté, la noblesse.

L'esprit corse, qu'entendez-vous par là ? S'agit-il de cette tendance positive qui nous fait apprécier les résultats qui se mesurent, et pratiquer surtout, dans l'ordre moral, les désirs qui ne comportent pas de latitude ? Il semble que vous voulez parler plutôt de notre langue, de notre littérature et de nos coutumes.

Tout cela, je suis entièrement d'accord avec vous que nous devons nous appliquer à le maintenir. Comme un individu, un groupe régional doit rester lui-même autant que possible. Quelques raisons qu'il ait d'entrer dans une unité plus vaste, d'assimiler une culture qui n'est pas la sienne, s'il conserve son fonds héréditaire tout en acquérant un fonds nouveau, il sera plus riche. Et c'est pourquoi j'approuve l'œuvre que vous avez entreprise à « *L'Annu Corsu* », et j'en souhaite le plein succès.

Notre dialecte insulaire est apparenté à l'italien. Pour remplir votre programme, il est nécessaire que nous évitions de devenir étrangers à la culture italienne. Quel inconvénient cela peut-il présenter ? Nos cœurs n'en seront pas moins français. Ils ne le sont pas seulement parce que nos ancêtres ont eu à lutter contre la domination des Génois et parce que la Corse a donné à la France un empereur ; ils le sont aussi parce qu'une sympathie nous a portés du côté de la France, bien longtemps avant que nous ne fussions unis à celle-ci, fondus dans la nation française. Et tout ce que l'on entreprendra là-contre est voué au plus piteux échec.

M. Jean-Baptiste MARCAGGI

Homme de Lettres
Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio

Les dominantes de l'esprit corse sont, à notre avis : un individualisme forcené, le culte de la famille, le goût des factions, le haut sentiment de l'honneur. On retrouve en Corse, sous la couche superficielle de l'esprit mo-

derne, une survivance de l'esprit latin. Les traits principaux de l'esprit corse sont, en effet, un legs de Rome et, mieux, coïncident avec ceux de l'esprit méditerranéen. Mais son évolution a retardé, pour des causes historiques connues, sur celle des pays voisins. La civilisation corse n'avait guère dépassé, au XVIII^e siècle, le stade de l'art pastoral. J'ai essayé d'enregistrer la courbe de son évolution dans le chapitre I^{er} d'un ouvrage depuis longtemps épuisé, devenu rare, la *Genèse de Napoléon*. Le farouche sentiment de l'indépendance qui, pendant des siècles, tendit à l'extrême l'énergie des Corses, et absorba même tout autre sentiment, s'est épanoui, au XVIII^e siècle, en Pascal Paoli qui dota notre pays d'un gouvernement national ; mais la Corse ne pouvait pas conserver son autonomie, placée comme elle est en un point vital de la Méditerranée. Elle était condamnée à subir la pénétration, la domination de civilisations plus avancées, et tour à tour celles de Rome, Pise, Gênes, et, finalement de la France. Conquise par les armes, la Corse a demandé spontanément à la Révolution, en 1790, à faire partie intégrante de la France et Napoléon a scellé son union avec cette nation. Dans les montagnes corses se conservent encore les antiques vertus et aussi les défauts de race, car les Corses, il ne faut pas craindre de l'avouer, ont des plaies honteuses : la vendetta, le banditisme, et le goût exagéré des fonctions comprime leur horizon politique en de mesquines et stériles luttes de personnes !

* * *

Le Corse n'a d'affinités, croyons-nous, qu'avec le Français du Midi et l'Italien du sud de la Péninsule.

* * *

L'esprit traditionnel corse ne peut être maintenu et cultivé que par l'étude de la langue et de l'histoire de la Corse. Il faut oser dire que de nombreux Corses ignorent leur histoire et trouvent trop rustique notre dialecte. Nous devons, certes, nous efforcer de développer la culture française dans l'île, nous devons y tremper l'esprit corse, mais cette culture ne doit pas avoir pour résultat de rejeter dans l'oubli l'effort prodigieux d'un peuple pauvre qui, pendant dix-huit siècles, lutta pour son indépendance ! Elle ne doit pas nous laisser ignorer que des femmes du peuple tirèrent de leur cœur des accents de génie pour exprimer leur douleur devant la mort ! Cependant l'étude du passé ne doit pas être dénuée d'esprit critique. Tout, dans le passé de la Corse, n'a pas été rehaussé d'héroïsme. On fausse les idées de nos compatriotes en forgeant une Corse poétique, peuplée de héros, de femmes spartiates, de bandits chevaleresques ! L'esprit corse a ses lacunes : il doit tendre à s'enrichir de la sociabilité du Français, du sentiment artistique de l'Italien. Il doit rejeter, comme une tunique de Nessus, la stupide passion de la politique de clan qui lui fait méconnaître les intérêts généraux du pays, et lui interdit de tirer profit des bienfaits des associations syndicales. Voilà, nous semble-t-il, l'orientation à donner au vieil esprit corse !

* * *

« *L'Annu Corsu* » rend de précieux services à la littérature corse en révélant au public le mérite, le talent même des écrivains insulaires, de langue corse ou de langue française. Il faut oser dire que de nombreux Corses se désintéressent complètement des études corses. *Le Bulletin des Sciences Historiques de la Corse* ne paraît plus depuis deux ans, et n'a jamais compté plus

de trois cents abonnés, malgré le travail de bénédiction qu'y ont accumulé le regretté abbé Letteron et le professeur Ambrosi ! Il y a de nombreux groupements corses en France et aux colonies, ils se réunissent, au moins une fois par an, en un banquet ; on y parle avec attendrissement de la Corse, d'une Corse lointaine et mystique, mais nous sera-t-il permis d'exprimer le souhait qu'ils feraient œuvre méritoire en encourageant tant soit peu les écrivains et artistes corses ! Le régionalisme est mieux compris, plus effectif, dans n'importe quelle province française. De nombreux souscripteurs y assurent l'existence de bulletins archéologiques, littéraires, touristiques, et favorisent la publication d'ouvrages de grand luxe qui atteignent parfois un prix très élevé.

* * *

« *L'Annu Corsu* » me semble répondre entièrement au programme du Cynnéisme en faisant connaître les richesses, les beautés de la langue et de la littérature corse, en favorisant la production des écrivains et des artistes insulaires. Mais, à notre avis, pour accroître l'influence de cette publication, on devrait réserver une petite place aux questions historiques et économiques.

Je n'ai pu qu'indiquer les linéaments d'une étude qui, pour être saisie dans sa complexité, demanderait à être étayée de précisions, développée et nuancée en certains points.



M. André NÉGIS

Homme de Lettres

Après tout ce qui a été écrit sur l'esprit corse par les Corses eux-mêmes et par les autres, il semble qu'il n'y ait plus rien à dire. Il semble, par exemple, qu'il suffise de lire le *Matteo Falcone*, de Mérimée pour comprendre ce qu'est tout à la fois l'âme et l'esprit corse.

Mais c'est en situant l'esprit corse dans l'époque présente qu'on peut en sentir toute la singularité, toute l'originalité et toute la valeur.

L'esprit corse ne ressemble plus à aucun autre. Peut-être dans le passé eut-il des traits communs avec l'esprit français et l'esprit italien. Il est aujourd'hui solitaire. C'est véritablement un îlot psychologique dans l'océan égalitaire de notre civilisation.

Le fond du caractère corse, c'est la fierté. Avec de la fierté on fait de l'orgueil et de la susceptibilité. Le Corse est susceptible parce qu'il est fier. Il a le culte de la parole donnée et, selon lui, quiconque manque à cette parole, se rend coupable de forfaiture.

S'il est l'esclave de sa propre parole, il entend que vis-à-vis de lui on agisse de même. On a accoutumé de dire des Corses que « c'est tout bon ou tout mauvais ». Ce jugement rudimentaire contient un fond de vérité. Il signifie que le Corse ne transige jamais avec certains sentiments. Ou l'on est son ami, ou l'on est son ennemi. Être son ami, c'est partager ses idées, ses goûts, ses amitiés, ses inimitiés et jusqu'à ses haines. En Corse, il est absolument impossible d'être l'ami de tout le monde. Il faut être avec les Un Tel contre les Un Tel. La Corse est un pays de partisans. C'est peut-être le dernier lien solide qui la relie à l'Italie.

Le Corse estime que le mot « amitié » signifie quelque chose. Un « ami » a des devoirs à remplir. S'il les néglige c'est un félon, et l'amitié fait place à l'indifférence absolue et, bien souvent, à la haine.

« Tout bon ou tout mauvais... » L'amitié d'un Corse est exigeante, despotique même. Mais quand un Corse se dit votre ami, si c'est un vrai Corse, il sait à quoi cela l'engage. Il vous défendra par la parole et par le geste jusqu'au coup de fusil, jusqu'à la mort : Tout bon ! Mais si vous avez rompu le pacte, si vous avez déchiré, fût-ce par une infime défaillance, le traité tacite d'amitié, n'essayez pas de réparer, c'est fini : Tout mauvais !

Je ne suis point Corse. Mais j'ai de nombreux amis insulaires et j'ai éprouvé combien est difficile la culture de cette fleur délicate : l'amitié d'un Corse. A notre époque de mauvais bois, de planches vermoulues, l'amitié corse est une passerelle solide ; on peut s'y engager en toute sécurité.

Le Corse veut être compris et mérite de l'être. Il est d'ailleurs d'une extrême simplicité. C'est un homme d'autrefois.

Il fut un temps où l'argent n'était pas le grand maître du monde, le corrupteur des esprits. Il y avait les talents, la valeur personnelle ; il y avait ce qu'on appelle aujourd'hui d'un air dédaigneux : *le sentiment*, il y avait enfin cette chose admirable et quasi perdue : la noblesse du cœur.

Avec le Corse, tout cela a conservé sa valeur. C'est pourquoi le Corse est un archaïsme, un vestige, une sorte de phénomène moral. La vieille monnaie de jadis a toujours cours pour lui. Pour ceux à qui répugnent l'abaissement des esprits, le mercantilisme des sentiments, l'esprit corse demeure comme une eau pure, l'eau pure qui, à Orezza, court impolluée et solitaire sur les feuilles rouillées des châtaigniers.

Malheureusement, il me paraît difficile de cultiver le véritable esprit corse dans notre monde continental. Dans les grandes villes où, pour réussir, il faut ruser et mentir, le Corse a toujours l'air un peu « sauvage » et les dénis d'une justice trop complaisante le raffermissent dans cette opinion qu'il y a deux justices ici-bas, sinon trois : la justice des tribunaux et la justice corse.

N'est-ce pas lui qui est dans la vérité ?

Mais il a le tort d'être la minorité. Ou il souffrira, ou il se mettra à l'unisson des autres et se gâtera.

La culture française ne serait pas inconciliable avec l'esprit corse si par culture française nous remontions aux grandes sources de l'honnêteté et de la conscience.

L'œuvre de l'*Annu Corsu* est belle. Elle serait vraiment utile si elle ne prêchait seulement à des convertis, si elle permettait à tous les Français de comprendre l'esprit corse qui est le culte de l'amitié, de la solidarité, le respect de la parole donnée, le sentiment suraigu de la justice et de l'honneur.

Et comme j'aime les Corses, c'est à dessein que je me tais sur leur grande faiblesse : la manie stérilisante de la politique.



M. Raoul NICOLAÏ

de Saïgon

Il n'y a rien au monde de plus touchant que le tableau d'une race antique qui se maintient.

Ch. MAURRAS.

La Corse est tout un monde et comme tel ce qu'elle produit est innombrable, cependant nous considérerons la race corse dépouillée de toutes ses affinités toscanes ou autres, la race corse du XX^e siècle.

Le Corse ? Son esprit de justice et de démocratie n'est-il pas éclatant aux yeux de tous, ainsi que son désir de savoir ?

Et son esprit d'aventure ? Colomb et Napoléon n'en sont-ils pas les illustrations magnifiques — ainsi que les milliers de compatriotes dispersés de par le monde, unis par le meilleur ciment humain : la solidarité ?

Mais le plus beau joyau de son esprit, est son amour tenace du pays natal ; partout où un Corse se trouve, soit dans les sables arides de l'Afrique ou bien encore dans les jungles mortelles de l'Asie, son île est là, présente sur l'horizon, comme la terre promise vers laquelle on aspire chaque jour avec plus de passion.

Comme le Français il est large et compréhensif à tout, comme l'Italien il est subtil et fin...

Gardons intact notre esprit qui est un legs du passé, une force pour le présent et un espoir pour l'avenir, par la conservation de notre langue, fille plantureuse du latin, aimons-la : J.-J. Rousseau a dit : « Les langues du midi sont filles de la joie ».

Que chaque foyer connaisse et lise la prose et les vers des bons auteurs corses...

M. Jean-Wallis PADOVANI

Homme de Lettres
Président de l'Union Générale des Corses de Nice

Mon cher Arrighi,

Les caractères de l'esprit corse, Alessandri les a mis en lumière dans une belle causerie faite à Nice cet hiver. (1)

...Rechercher les traits communs avec l'esprit français, l'esprit italien, l'esprit arabe, tout cela est jeu agréable, mieux vaudrait, à mon avis, dépouiller l'âme corse actuelle des apports successifs, et que le Corse redevint lui-même.

Cultiver cet esprit autochtone, concilier notre culture avec la culture française, tâche malaisée, au surplus inutile. A la base de votre tentative, il y a une confusion entre traditionalisme et régionalisme.

Maintenir les vieilles coutumes, ressusciter des fêtes abolies, voilà du traditionalisme, et toute activité déployée dans ce sens me paraît l'avoir été en vain. Mais, au contraire, apprendre à dégager un art, une industrie, une économie corses, voilà du régionalisme, et voilà une belle tâche à proposer à votre activité.

« *L'Annu Corsu* » doit aider à l'éveil de ce régionalisme, et au regroupement de l'intelligence corse.

Il a déjà fait beaucoup dans ce sens. Il fera demain plus encore. Il créera autour de nos peintres, de nos écrivains, de nos industriels, ces courants de sympathies indispensables au succès. Il saura prendre l'initiative de la Foire du meuble corse, il nous dira son mot sur le Tourisme.

L'action de cette revue sur tous les compartiments de l'activité corse portera ses fruits, et dans quelques années lorsque au hasard d'une manifestation locale la France admirera le pavillon Corse, qu'elle étudiera la courbe du mouvement insulaire, c'est à vous qu'elle songera, à votre revue, qu'elle trouvera à l'origine d'un tel mouvement.

(1) Conférence sur les « Facteurs psychologiques du problème corse », organisée par l'Union générale des Corses.

M. André PÉZARD (1)

Chargé de Cours à la Faculté des Lettres de Lyon

L'esprit corse et le sens de l'ironie. — Le Corse, contrairement à la croyance commune, accepte très bien la plaisanterie, quand elle est faite par des gens qu'il connaît, et dont il se sait aimé, parent. Je n'en veux pour preuve que les petites blagues charmantes qui égayent votre almanach. Le seul cas où la plaisanterie le fâche, c'est quand, ignorant le fond du cœur, ou de la tête, du plaisant, il a le droit de le croire mauvais plaisant. Un observateur superficiel dirait que par là le Corse se distingue du Français continental, si traditionnellement ouvert à la plaisanterie, si large d'esprit, si tolérant, si modéré dans ses jugements sur lui-même, si clairvoyant et si magnifiquement sceptique enfin, qu'il est le seul peuple au monde à admettre qu'on le blague !

Ce discours serait faux de fond et de ton.

De fond — parce qu'un Français du Nord, du Centre ou du Midi, peut être d'une plus atroce étroitesse d'esprit et intolérance à l'ironie que le plus noir et rigide des huguenots.

Et de ton — parce que j'admets qu'on dise : un Français du continent, ou un autre de Corse, ou un Italien, mais rien ne me semble plus faux que de dire : le Français, le Latin, etc...

Le Corse n'est pas par là frère de l'Italien, sous prétexte que l'Italien admet l'ironie quand elle est maniée par un ami, et la hait maniée par un inconnu.

(1) M. André Pézard, auteur entre autres ouvrages, d'un remarquable livre de guerre : « Nous autres à Vauquois », est un de nos plus distingués italianisants. Il connaît la Corse pour l'avoir parcourue en tous sens et en vrai touriste avant l'ère trépidante des auto-cars. Il a bien voulu nous adresser ces réflexions relatives à notre enquête et évoquer, en même temps, pour nous quelques souvenirs de l'île de Beauté.

Il y a quand-même une différence entre le sentiment de l'ironie tel que je l'ai senti chez certains Corses, et le sentiment de l'ironie tel qu'on le trouve chez certains Italiens, mettons, certains Toscans que je connais un peu mieux, ou certains Romains.

Ces gens-là savent parfaitement sourire dans certains cas ; dans d'autres où nous souririons, ils restent en bois, et se fâchent de nous qui sourions. Je veux dire qu'ils ne se tromperont pas sur ce qu'attend d'eux le causeur plein de verve, dont les gestes et l'expression complice invitent leur ironie à s'exercer ; ils désireront de même qu'il faut sourire si le conteur n'est pas un homme qu'on voit causer, mais un journaliste, un romancier, un critique qui remplace la mimique de connivence par un certain voile jeté sur ses écrits, vêtement de persiflage ou même de fausse naïveté vite percé à jour.

Mais d'autre part mes braves auditeurs ne sauront guère réagir d'eux-mêmes ; s'ils ne se sentent pas sollicités, ils gardent une dignité prudente, ou même, sans arrière pensée, une dignité naturelle ; et leur sens de l'ironie est obscurci lorsqu'au lieu d'avoir à jouer sur les inventions d'un causeur ou d'un écrivain, on lui donne à faire par lui-même le travail premier du causeur ou de l'écrivain, de l'ironiste professionnel et reconnu pour tel. Mes bonshommes riront de leur caricature, peut-être, si elle est bien croquée par l'artiste ; ils ne savent guère voir la caricature vivante qui se mêle à leur être. (En cela bien des Français sont leurs frères, quoique Daudet et Aicard affirment que les Provençaux se « galéjant » eux-mêmes). Les Italiens dont je parle savent moins que nous voir ce qui est plus visible déjà : le ridicule du voisin, et celui de la foule dont eux-mêmes sont une partie :: le ridicule de certains gestes faits sans souvenirs de théâtre pourtant ; de certaines paroles un peu trop chaudes, bien qu'elles ne se croient point chauffées artificiellement ; d'une certaine tenue trop décorative, bien que peu apprêtée, dans des scènes privées ou

publiques ; de certaines entreprises où la rhétorique spontanée a autant de part que l'action — c'est-à-dire trop ; de certaine politique, enfin.

Un italien n'a pas le même sentiment du ridicule que tel provençal, ou que tel corse (je parle du provençal froid d'Alphonse Daudet, aussi fréquent et plus que le provençal bouillonnant ; je ne dis pas qu'un italien n'a pas du tout le sens du ridicule, et je ne prends pas comme exemple tel grand poète italien ou tel petit ministre secondaire ; c'est trop facile — nous en avons d'aussi beaux chez nous. Disons simplement que le 0° et le 100° centigrades des italiens sont décalés de 50° vers le haut ; ils ont un petit superlatif à la base ; toutes choses égales d'ailleurs. Un italien fera ou dira sans gêne ce qu'un lorrain n'osera ni faire ni dire ni penser : c'est peut-être un infirme, ce lorrain. Je note simplement qu'il y a une différence ; le français moyen aura peut-être une retenue, une concentration que l'italien moyen n'aura jamais au même degré. Eh bien, chose notable, j'ai l'impression paradoxale qu'à ce point de vue le corse moyen renchérit encore sur le français continental, et s'il faut parler par latitudes, est plus du Nord que Marseille, et Lyon, et Paris.

Il y a un mot que je noterais pour plus tard, c'est le mot, et l'idée, de *retenue* et de *concentration*. La caricature de cette manière d'être, c'est l'adjudant renfermé, sournois, rancunier, personnage modelé beaucoup plus par la fonction (ni officier, ni soldat, ni souris, ni oiseau) que par son origine possible. En passant, qu'il me soit permis de rappeler le plus juste, le plus généreux, le plus discret et large d'idées parmi tous les sous-officiers que j'ai connus entre 1914 et 1918. Si cet excellent homme est encore vivant, qu'il se reconnaisse sous l'amical surnom, Pied-de-Châlit, que nous lui donnions sans malice : surnom absurde, qui n'est ni une image, ni un symbole, ni rien d'autre qu'une cocasserie de biffins en goguette. Je crois hélas qu'il a été tué ; il était corse, noir de poil,

taciturne, timidement goguenard, d'une bonté droite et froide.

On sentait que chacun de ses ordres était précédé de réflexions équitables, et dans les cas extrêmes, d'un petit combat entre la générosité et le sentiment du devoir. Rien ne trahissait cette profondeur, qu'un peu de lenteur dans la voix égale et sans éclat.

Je crois que cette discrétion ennemie de tout ce qui brille et se disperse, que cette apparente immobilité qui cache des élans refrénés, cette froideur qui tempère et masque au dehors une ardeur contenue, sont autant de traits particuliers à l'esprit corse ; je ne dis pas qu'on n'en trouve pas d'exemples chez l'italien ; mais quand je verrai un italien ainsi bâti, je le trouverai, que sais-je ? corse, ou bas-alpin, ou vosgien ; pas parisien pour un sou, bien sûr, mais pareil à certains français parmi les meilleurs.

Esprit Corse et Paysage Corse

Maintenant, tous ces traits que peu à peu il me semble voir se dégager, ne sont-ils pas ceux que j'ai vus sortir du paysage corse lui-même ? Car je dois dire pour être franc que j'ai mieux pénétré, sans doute, l'esprit du paysage corse que celui de l'habitant.

Oui, bien sûr, j'ai été frappé, d'abord, puis touché profondément, et marqué dans ma mémoire, par la constance de certains traits du caractère corse. Mais, si sympathiques qu'ils soient, ils me semblent dûs plutôt à des nécessités historiques ou géographiques, qu'à une certaine composition du sang, et peut-être les retrouverait-on ailleurs, en d'autres îles par exemple, latines ou hyperboréennes, celtiques ou grecques, je l'ignore ; d'ailleurs ces traits sans doute seraient d'autant plus accentués que s'y prêterait mieux une nature pareille à la nature intense, recueillie, du corse. J'ai donc été frappé et touché de deux choses que je rougis de dire à présent, comme si elles étaient à ma louange propre,

comme si j'étais moi-même corse et gêné de la grossièreté de cet éloge — alors que je n'ai hélas d'autres liens avec la Corse que ceux d'une amitié tardive, comme celui qui par alliance est admis dans une vieille grande famille. Alors oserai-je dire, avec une admiration qui hélas est plus injurieuse pour les gens d'ailleurs que flatteuse pour les corses, oserai-je dire qu'au cours des quelque deux mille kilomètres que j'ai faits dans l'île, dont près de mille à pied ou en bécane, sur une jambe, je me suis reposé, abandonné, roulé et vautré sur les deux mamelles de la Vertu antique, paradoxalement survivantes « Hospitalité » et « Probité »... J'ai trouvé partout des bras ouverts et des mains propres.

Hospitalité, que de chers souvenirs, à Renno et ailleurs. ! Ce sont les arapèdes impromptus de Morsiglia, l'omelette à la menthe au pied du Kyrie Eleison, la truite du garde forestier de Ciatterino, le sanglier de Sagone, tous offerts en surprise par des gens qui faisaient en souriant un métier qui n'était pas le leur, et se croyaient mieux payés d'une poignée de main que de deux petits billets sales (tu te rappelles ces infâmes coupures d'un et deux francs ? on a aujourd'hui une monnaie « tout en or » mais là-bas, peu importe le métal ou la pâte de papier, ce sont les cœurs qui sont en or ; et dire que je n'y suis pas encore retourné !)

L'image que je me fais de l'esprit corse est sans doute façonnée d'après l'image qui me reste du paysage corse. Car j'ai fréquenté beaucoup plus longtemps et plus profondément la nature solitaire que la société des hommes ; les hommes je les voyais, en général, à l'étape seulement, à l'heure de la voracité, qui n'a pas d'oreilles, ou de la lassitude dont se ferment les yeux.

Les paysages, je m'y enfonçais, ou j'y allongeais comme une caresse ma course égoïste pendant des heures et des heures. Une chose que je ne pourrai jamais dire, c'est mon arrivée, avant le golfe de Porto, aux falaises de l'Aja Campana ; c'était le coucher du soleil ;

la route en corniche était si haute, me semble-t-il, que la mer creuse sous moi, et comme écrasée à mes pieds par des cathédrales de roche dorée, filait d'un large glissement jusqu'à l'horizon, en se relevant raide vers le fond du golfe, où la distance broyait menu menu un émail bleu et très dur, toujours plus tassé, plus luisant, plus fin, plus dur : un vitrail d'azur qui s'envole penché.

Un paysage sans couleur, loin de la mer, m'a profondément troublé aussi. C'est la seule fois où le brouillard ne m'ait pas fait grogner. Il m'a aidé à comprendre. Un jour d'août, je montais au Col de Sorba. Une étrange immensité de brume a soudain engourdi tous les traits du paysage (et plus tard j'ai mieux compris la fantasmagorie qui ouvre la chronique légendaire du *Christ qui sue* (1). D'abord on ne voyait qu'une vapeur pâle dans les fonds de vallées, d'où elle n'osait pas s'infiltrer parmi les bois ; les troncs des grands pins brûlés luisaient d'un luisant gras, tout en croûtes craquelées, grandes silhouettes sans fioritures, sans le moelleux de la vie, grands morts debout, d'un noir nu. L'air même était encore vide, et laissait rebondir, tombant sur les pentes grises de cendre, la chanson incertaine et lente des bûcherons, dont le travail incompréhensible dans les hauteurs, se rythmait de grands « ah... ah... ah... » étonnés, coupés de grands espaces vides ; de grands « ah... » tous repris sur la même note, jusqu'à ce qu'un dernier, aussi lent que les autres, mais inattendu et presque violent d'altérer ainsi leur monotone harmonie, vint y mettre un point final, un ton plus haut : « ah.... ah... ah... ah ! » et toujours, après un silence mystérieux, cela reprenait « do... do... do... do... ré ! ». Comme à un appel d'incantation, je me suis aperçu alors que le brouillard avait gagné des creux aux versants, et que les vides de la forêt de charbon étaient habités par l'insaisissable et le trouble. Les lacets amples

(1) « *Annuaire Corse* » 1928.

de la route gravie avaient beau se déployer, comme en se débattant, et fuir — trop lentement — vers les hauteurs, il était trop tard, je ne pouvais plus me dégager de la brume ; tout ce que j'y gagnais, à chaque détour du chemin, était de voir s'étager et s'approfondir en des lointains toujours plus creusés, plus humides et secrets, des pans de montagne et des couloirs de brouillard, glissant les uns par dessus les autres, se traversant, se divisant, en une architecture fugitive et grande, en une grise fantasmagorie, hachée par les troncs des pins, écharpée par les morsures sombres de leurs branchages. Plus je montais, plus les gorges entre les promontoires se développaient et se fouillaient de replis, ouvertes comme de grandes bouches silencieuses, d'où il me semblait pourtant, à travers le vague de l'air nébuleux, entendre s'élever un fantôme de voix, un immense halètement de stupeur, un murmure de mer impalpable.

Dans la simplicité élémentaire de ce paysage, je perçois mieux ce qui en fait l'émouvant et l'original. J'ai senti là que la Corse est un des rares pays qui, enfermés par la nature dans des bornes immuables et restreintes et formant un monde, un tout, trouvent pourtant le moyen de s'étager en profondes architectures régnant d'un bout à l'autre du territoire sans terres neutres, sans plaines informes (l'île n'ayant pour zone de comparaison, pour échantillon de niveau minimum, que le long degré de la côte orientale, la frange du tapis au pied du trône). La Corse, on est obligé, du premier coup, de la visiter dans son épaisseur.

Il est donc possible que l'intensité et la profondeur (qualités bien vagues, n'est-ce pas, dans l'abstrait, et si difficiles à nourrir de précisions concrètes) ces deux qualités, qui semblent typiques, de l'esprit corse, il est (possible que je les aie dégagées d'abord du paysage avant de les remarquer dans les âmes. J'ai pourtant vu des colons corses revenus du Maroc (c'était dans le train, près de Vivario), j'ai pourtant vu un retraité à

Calvi, dont les paroles tendues vers un avenir réservé à eux-mêmes ou à leur famille, montraient sans emphase, sans échauffement oratoire ni gestes bruyants, une ardeur condensée, une fermeté profonde, parentes un peu de ce qui rend si touchant un paysage corse tel que ceux dont je parlais. Et un paysage nu, sans artifice, sans vilaines demeures ni vilains travaux d'art, d'où l'émotion sort directement et vient comme la caresse d'une main tiède et nerveuse se poser à nu sur le cœur. Les hommes de ce pays-là sont admirablement fidèles à l'image de leur pays. Pas de ces richesses compliquées, de ces surcharges artistiques — ou de mauvais goût — qui brouillent et alourdissent parfois l'esprit trop cultivé, trop nourri, trop érudite, trop vieux, des italiens ; car en Italie (comme en bien des pays du continent, y compris nos quatre-vingts et quelques départements) ils sont bien rares les bourgs et villages demeurés purs : ceux qui n'ont rien ajouté aux vieilles et robustes choses, ceux où l'école et le journal n'ont pas apporté, avec leurs bienfaits, leurs mauvais offices, hélas : faisant entrer de force en des têtes vigoureuses et simples la finesse de la culture et l'exubérance de la civilisation.

Le goût corse me paraît encore demeurer plus simple et dépouillé.

L'Esprit Corse et l'Art

J'avais été sur le point de dire « l'esprit corse n'est pas artistique » ce qui serait profondément injuste, parce que je lui crois au contraire énormément de *style*, ce qui est le plus difficile de l'art, et manque à certains siècles, à certaines régions de l'Italie. Malgré moi, à tort peut-être, je trouve que le style est beaucoup plus assuré et efficace quand il va avec une certaine nudité, au besoin avec une certaine maigreur, ou indigence, qu'on voit aux œuvres des primitifs et notamment des primitifs français : des visages, par exemple, qui ne sont pas beaux, qui sont un peu souffreteux même ou raides — et qui touchent (je pense à une tête de vierge

du musée de Lyon), des édifices bâtis pour des fins utilitaires : combat, commerce, etc..., et qui sans s'orner de rien, sont réussis, achevés. Or je suis redevable à la Corse d'une petite conquête que voici : le style dit « jésuite », qui dans les églises romaines, ou copiées sur Rome par des parisiens ignares, me décourageait, me fatiguait, m'écœurerait, me semblait bête à tuer, je l'ai compris, parce que j'en ai découvert les lignes essentielles, dans certaines petites églises du Cap, par exemple, ou du centre de l'île, avec leurs frontons courbés et jaunes, ou leurs tours blanches. Est-ce à cause de l'aspect de leur matière, si différente du bois vernis des sacristies ridiculement copié dans les volutes du travertin ou les coquilles du bronze doré est-ce à cause de leur matière qui n'est que blancheur ou jaune d'ambre, couleur presque sans matière ? Je crois que cette vertu extérieure n'est pas la seule à m'avoir converti, mais aussi la simplicité des droites et des courbes, la bonté qui les assemble et les délie, leur irréprochable candeur, si élémentaire qu'il suffit de les voir pour les aimer. Je ne me charge pas de dire si c'est là le point de départ divinement doué (je crois que oui) ou le point d'aboutissement génialement cherché d'un art typique. Y a-t-il des livres sur l'architecture corse ? En laissant de côté les tours génoises et autres œuvres d'importation, il faudrait, avec des photos, montrer comment la nature même du granit aux environs de Levie, ou le relief des hauteurs dans les confluent du Rizzanese détermine une architecture civile originale, assemblages carrés et superpositions verticales — toutes inventions simples et belles, sans art, pleines de style.

Faudrait-il dire que les italiens ont peu à peu abandonné le style, pour l'art entendu comme : ornementation *d'abord* ? Je n'ai pour juger que les exemples de l'exposition des Arts Décoratifs à Paris en 1925. Ce que nous fait voir des artistes corses l'*Annu Corsu* est vraiment encourageant. Pour nous borner à l'architecture (art si bien fait pour le génie corse, simple et fer-

me), je crois que partout, y compris en France, il y a des erreurs à racheter ; et que la beauté de cet art doit être cherchée non pas dans l'apport extérieur d'ornements, mais dans l'appropriation systématique, aussi parfaite que possible, des moyens dont on dispose à la fin auquel l'édifice est destiné : le clocher doit s'élever pour porter les cloches, et s'ouvrir dans le ciel pour répandre sa voix partout. La façade doit couper la route à ceux qui veulent aller au diable et s'ouvrir d'une porte pour qu'ils entrent. Les églises corse ne sont-elles pas parfaites par là ?

L'idée qu'il faut subordonner tous ses efforts à une fin très pratique et bornée, cette idée n'est pas vraie en tous domaines, d'ailleurs. Les Corses que j'ai vus chez eux m'ont semblé les plus désintéressés des hommes ; la simplicité avec laquelle ils se contentent d'un petit emploi (pour les fonctionnaires), la constance avec laquelle ils reviennent vivre au pays sans luxe ni tapage (pour les « Américains » et les « Marocains ») montre assez qu'ils sont plus désintéressés que rapaces. Ils savent, seulement, subordonner leurs efforts à une fin pratique volontairement limitée. Cette modération même, cette sagesse, semblent bien dépouillées de la passion ardente qui pousse à l'aventure les héritiers d'Amerigo Vespucci et du compagnon italien de Magellan ; passion qui se transforme au retour en amour tumultueux pour les palais, les ors et les marbres : où les Corses ont-ils les leurs ? Encore une fois — toutes exceptions exceptées — cette retenue dans le désir du gain, accompagnée pourtant d'une plénitude dans l'effort ainsi limité, cette intensité et cette sobriété qui différencient également dans le parler le corse de l'italien, sont choses que je relève peut-être avec trop de complaisance mais qui ont sollicité mes très faibles facultés d'observateur-généralisateur.

La question Economique et l'Esprit Corse

L'abandon même où toute une partie des pouvoirs

publics laisse les choses de Corse (sur place, sans y toucher), se bornant à utiliser volontiers (mais souvent hors de Corse — le fait est connu) les hommes dans l'armée, la magistrature, l'enseignement, en somme ce calme de l'île et ce partiel dépeuplement contribuent sans doute à y maintenir des conditions d'existence abolies sur le continent. L'abondance relative des écoles et des bureaux de poste favorise plutôt l'activité tout interne des esprits, et un travail en profondeur, que ce qu'on appelle abusivement l'activité moderne : celle des corps, celle qui se manifeste dans l'espace, en surface, par le mouvement. Il y a deux ministères dont la Corse peut être à peu près contente, l'I.P. et les P.T.T. Il y en a un, deux, trois, dont elle peut dire du mal, les Travaux publics, l'Hygiène, le Commerce, la Marine (je parle des bureaux de Paris, et non, par exemple de tel ou tel agent-voyer surchargé de besogne).

Mais en laissant de côté les graves inconvénients qu'il y a à laisser des ports s'ensabler, des côtes s'infester de fièvres, des forêts brûler faute de routes et de personnel assez nombreux, des mines ou des carrières demeurer en sommeil, cette obligation où est le corse qui veut agir de ses mains à sortir de l'île, aller au Maroc ou en Amérique, à ne compter, s'il préfère rester sur place, sur aucune aide, bref à tirer tout succès de soi-même, de sa propre substance, cette nécessité favorise la germination et le foisonnement silencieux des surgeons les plus drus et les plus sains. Ainsi se perpétue une belle race.

Ceci est sans doute la loi de tous les pays pauvres ; il y a pourtant un fait particulier ici : si la Corse est pays pauvre, elle n'est pas pays ingrat, l'effort pour vivre n'y est jamais désespéré, la contrainte de la nature même longuement exercée ne donne point à l'homme cette dureté, cette rapacité, cette grossièreté obtuse que lui donnent les terres déshéritées.

Partout on y trouve une générosité, une gentillesse (au sens plein du mot) qui même inculte, semble fleurie

et parfumée ; puis-je dire sans ridicule : une virginité d'âme, qu'en d'autres lieux où les hommes ne cessent de passer, de se porter, de se traîner, la « civilisation » matérielle flétrit, émiette et balaie ?

Ma conclusion ?... Je sais très bien qu'ici bien des Corses m'injurieront, me traiteront de dilettante, d'esprit faux. Et d'abord je me reproche d'avoir vu trop rapidement la Corse pour en connaître vraiment autre chose que l'image physique et une vague silhouette morale, de n'y être pas retourné depuis que j'en ai le désir pour approfondir ces profondeurs que j'entrevois ; j'avouerai ensuite que je me sens prêt à maudire les entreprises commerciales qui charrient à travers l'île des brochettes de touristes sur deux cents kilomètres par jour, jour après jour ; touristes qui n'emporteront que quelques photos, perdront tout au plus un préjugé romanesque (celui du bandit) s'ils l'avaient encore en tête, et ne laisseront après eux que quelques pourboires, quelques sourires sceptiques ou méprisants sur les lèvres des autochtones, un peu d'envie dans le cœur de certains jeunes moins bien nés que leurs anciens. Faut-il confesser enfin une crainte malade qu'un philanthrope riche encouragé par un homme politique à larges vues ne nous mette l'île en actions et ne la démoralise du coup ?

Esprit Corse, Esprit Français, Esprit Italien

L'esprit corse, s'il a les traits de la vie corse et de ce que je connais du cœur corse, je crois qu'il n'a rien de commun avec l'esprit parisien (étranger d'ailleurs aux trois quarts des parisiens) ou à l'esprit dit français (on appelle ainsi non pas l'esprit éternel des français, et encore moins leur esprit actuel, mais très spécialement l'esprit du début du XVIII^e siècle, et pour être juste, l'esprit de certains petits salons) ; je vois d'autre part peu de traits communs entre l'esprit corse et l'esprit italien.

S'il faut hasarder une généralité, je dirai seulement que l'esprit corse a, comme l'esprit italien, du *style* ; mais il n'en a pas les surcharges et les fioritures qui l'altèrent ; et qu'il a comme l'esprit que je crois français, une chose que le style masque souvent chez l'artiste trop cultivé : la ressource spontanée, l'amour du réel, du naturel ; mais il n'a pas, de l'esprit français, deux travers opposés qui le déforment parfois : l'insistance cynique des uns (matérialisme outré et immoralisme « fin de siècle ») ou bien la sécheresse et la sobriété trop cherchée, le dépouillement excessif. Rien de grêle ni de gras, dans cet esprit que je crois corse. De la retenue, oui, mais une vie profonde là-dessous.

Quels moyens mettre en œuvre pour maintenir et cultiver cet esprit autochtone ?

Un d'abord, moyen moral, qui est essentiel : continuer et renouveler des œuvres comme celle de l'*Annuaire Corsu*, favoriser la connaissance du dialecte corse, je dirai même sa connaissance scientifique (et l'étude particulière de sa forme philologique ; lutte contre le gallicisme et contre le toscanisme ou le « sardisme »). Les lecteurs d'œuvres en langue corse seront autant de victimes en moins pour la littérature d'exportation italienne (la mauvaise s'entend) ; et ceci devrait faire réfléchir les esprits étroits qui s'imaginent que favoriser la langue corse, c'est livrer la Corse à l'Italie !

Mais un moyen moral à ne pas employer, c'est celui dont abusent les provençaux : les fêtes soi-disant régionales, infestées de parisiens et autres profiteurs. Rien de plus faux et de plus dangereux, pour les exotiques qui s'imagineront avoir pénétré la Corse, et les Corses qui se seront barbouillés d'exotisme.

Et maintenant un moyen matériel : bâtir sur tous les promontoires de l'île des milliers de tours génoises et tirer à boulets rouges sur tous les bateaux apportant des touristes et des industriels capitalistes. Mais, j'ai peu d'espoir dans le succès. Je dis avec une grande tris-

tesse que la Corse fera ce que fait le reste du monde, elle deviendra couleur de terre.

Pour m'en consoler, j'aurais voulu mettre sur pied mes souvenirs de voyage et broser quelques paysages un peu mieux venus que mon essai sur le golfe de Porto ; j'aurais voulu préciser l'image d'un clair de lune admirable à Bonifacio, ou la révélation du col de Bavella, ou la charmante surprise du Poliscello.

Suis-je devenu Corse en ceci ? Je ne tire de « notre » Ile que des jouissances en profondeur, intransportables, inutilisables... Tout reste au creux de ma mémoire...

M. PRÉVOLI

*Expéditionnaire Principal de Première Classe
à la Marine Marchande*

Le Corse en général, à part quelques individus qui savent s'adapter à n'importe quel genre de vie, — est franc, loyal mais de caractère peu ouvert, ce qui le porte à être moins considéré que ses camarades du continent français...

D'un autre côté je ne crois pas que l'esprit corse puisse fraterniser et collaborer avec l'esprit italien.

En résumé, aucun lien ni aucune affinité d'esprit avec le continental et encore moins avec l'italien. Ce qu'il faudrait pour les Corses, ce serait non l'indépendance puisqu'elle est impossible mais tout au moins son autonomie de façon qu'elle puisse prendre les cadres pour la gouverner et l'administrer dans les meilleurs de ses enfants.

M. François SANTONI

*Professeur Agrégé de Philosophie
au Lycée de Strasbourg*

I

Les caractères de l'esprit corse sont très incertains. Rarement sont-ils réunis dans la même personne de manière permanente. C'est donc à une entreprise hasardeuse que vous nous conviez. Mais ce n'est pas une raison pour refuser.

Le caractère dominant me paraît être *le mépris des pures conventions* et le sentiment que le sérieux de la vie réside dans la solidarité des grands corps naturels : race, famille, patrie. De là découlent trois caractères importants :

1° L'indifférence aux changements extérieurs. Ainsi le Corse pourra présenter les apparences les plus archaïques, notamment dans l'antique noblesse de la vie pastorale et dans les rites funéraires auxquels il faut rattacher la vendetta et les lamentations. Mais nul ne s'adaptera mieux que lui aux modes les plus nouvelles qui se répandent jusqu'à nos hameaux avec une rapidité divertissante.

2° La fraîcheur de la jeunesse, l'accommodation spontanée à l'humeur de l'enfance, si sensibles dans les tableaux classiques que Santu Casanova a placés en tête de *Primavera Corsa*.

3° Enfin l'aisance la plus parfaite dans le maniement des institutions, une aptitude remarquable à faire table rase de toute superstition politique et à voter non suivant les « principes » verbaux et les « idées » sottises des partis, mais suivant de sérieux intérêts privés et suivant de nobles sympathies personnelles ou familiales. Dans le *Précis du règne de Louis XV* Voltaire admire que Pascal Paoli ait su « établir un gouvernement régulier chez un peuple qui n'en voulait point, réunir sous les mêmes

lois des hommes divisés et indisciplinés ». C'est que le Corse a assez de discernement pour régler sa conduite sur la réalité. Il n'est pas pour ou contre la discipline en soi ou le gouvernement en général. Anarchiste contre l'inique gouvernement de Gênes, il devient légitimiste sous le juste généralat de Paoli. Et dans l'esprit corse l'endurance n'a jamais fait tort à la vivacité.

Les traits qu'il présente en commun avec l'esprit français et l'esprit italien viennent de la finesse morale des vieilles populations terriennes, accoutumées à se régler sur le rythme des saisons, les nuances des aspects du ciel et les pratiques séculaires de la pénitence.

Par quoi se distingue-t-il de l'esprit français ? par l'absence de toute formation 1° théologique ou scientifique, ; 2° littéraire. Ses types les plus représentatifs sont voués comme Sampiero à une tâche purement temporelle, ou tournés comme Minutu vers l'intuition concrète et inépuisable des défauts humains. Nos ancêtres n'ont presque pas connu la vie courtoise, la spiritualité évangélique, les querelles doctrinales.

Par quoi se distingue-t-il de l'esprit italien ? Par l'absence de toute formation artistique. Les grandes républiques italiennes ont été des écoles d'humanisme et de goût. La Corse n'offre à l'archéologue, à l'amateur d'art aucune œuvre originale. Il est vrai que les « ballades », lamenti, voceri, sérénades et autres chants populaires sont intéressants, mais c'est uniquement à cause de leur fougue naïve et de leur pittoresque. Quoi de plus farouche que ces hommes et ces femmes, *quid imman-suetius* ? disait Sénèque. Faisons la part de la mauvaise humeur chez le célèbre exilé, admettons que s'il avait eu une âme de touriste il aurait apprécié son rocher « nu et abrupt... aride et épineux ». Mais reconnaissons que les mœurs des insulaires devaient se ressentir de la dureté de leurs deux maîtres : la nature et la guerre.

II

Passons aux moyens de maintenir « et de cultiver » cet esprit autochtone et traditionnel. Ce serait peu de le

concilier avec la culture française. La vérité est que le seul moyen d'affranchir la Corse des obstacles qui gênent le développement de son génie naturel c'est de l'incorporer de plus en plus pleinement à une France *décentralisée*, c'est-à-dire de libérer du même coup les autres provinces dont la personnalité régionale est nécessaire à la grande collaboration française. Jusqu'en 1924 on a pu espérer que « l'expérience régionaliste » que M. Alapetite, haut-commissaire de la République à Strasbourg, avait envisagée dans son discours du 3 juin 1920 à la Chambre des Députés, prendrait une tournure favorable ; mais son échec ayant au contraire fourni un prétexte à « l'autonomisme » pour prendre l'attitude que l'on sait, chaque province doit par ses propres moyens réaliser l'aspect particulier sous lequel elle présente le visage de la France.

Pour nous Corses quel doit être notre programme immédiat ? Il me semble qu'il est double : 1° guider dans un sens favorable le développement économique de la Corse ; 2° favoriser la connaissance de notre pays.

1° Le développement économique est à notre époque la clef de l'indépendance. En répandant la prospérité véritable (qui est, avant tout, agricole) et le confort, il assurera la régularité et l'ampleur du mouvement touristique. Mais lui-même est conditionné par l'assainissement et par la défense contre l'incendie.

2° Plus on connaît la Corse, plus on la parcourt avec plaisir. Cette connaissance a fait depuis quelques années des progrès remarquables : signalons en particulier la description de notre pays entreprise par *la Revue de la Corse* avec une vigueur explicative, une abondance documentaire, une tendresse filiale qui inspirent l'admiration. Et signalons le rayonnement artistique qui émane d'un foyer Corse fondé par Carulu Giovoni à Marseille, *U Laricju*, en communion étroite avec la grande école de Mistral.

Ceci nous conduit tout naturellement à apprécier l'œuvre de « *L'Annu Corsu* ».

III

Comment pourrais-je nier que j'en pense beaucoup de bien ? « *L'Annu Corsu* » 1927 a déjà divulgué (p. 140) mon sentiment. La partie faible, me semble-t-il, c'est le « cyrnésisme ». Dès la première heure (v. *La Corse Touristique*, p. 386) je vous ai dit pourquoi. Les mots en *isme* ne sont pas aimables. Vous me direz qu'ils sont cependant très nombreux. Evidemment : ils ne le sont que trop. Evitons du moins d'en créer d'autres. Quant au nom de Cyrnos il est naturel que les diverses associations et comités y recourent pour éviter les confusions et varier les réclames, mais comme dénomination générale de l'amour que nous portons à notre pays, tout autre nom que celui de la Corse a quelque chose d'impie. Je ne méconnais pas la valeur des motifs qui vous ont inspiré cette différenciation. Vous voulez délimiter la portée proprement littéraire de votre régionalisme, vous voulez symboliser la propreté morale des œuvres que vous recommandez, la droiture de votre propagande qui peut se permettre les critiques les plus hardies sachant qu'elles ne seront jamais suspectes au point de vue national. Mais pourquoi votre vieux titre « *L'Annu Corsu* » ne suffirait-il pas à désigner tous ces principes ?

Ai-je encore à vous faire part de quelque autre scrupule ? Je ne suis pas sûr de l'opportunité d'une « partie française », si brillante qu'elle soit. Il me semble que les difficultés de la métrique corse, en stimulant le poète, l'obligent à gravir plus fièrement les sentiers de l'exaltation poétique. En comparant, par exemple, les deux poésies corses de D.A.S. Versini dans le recueil de 1928 avec les deux poésies françaises du même recueil, j'ai eu l'impression qu'un public corse très exigeant favoriserait l'éclosion de talents de tout âge (tout le monde sait qu'A. Bonifacio s'est mis assez tard à versifier) parmi lesquels une sélection sévère nous ferait peut-être entrevoir, qui sait ? les valeurs qui nous rapprocheraient de la perfection mistralienne. Il ne faut pas rimer *Sam-*

bucu avec sucu, ni talavellu avec bellu. Ce sont là des rimes pour la vue, qu'un lecteur jaloux de la qualité de son plaisir musical ne doit pas tolérer. Elles sont exceptionnelles chez Versini, mais le poète honoré de cette sévérité obligera peut-être la Muse à lui offrir des vers impeccables, seuls dignes de l'immortalité.

IV

Je ne vois donc qu'un moyen d'accroître l'efficacité de votre œuvre. C'est de continuer, comme vous l'avez fait jusqu'ici, à en accroître la qualité. Vous obtiendrez ainsi le succès que mérite votre originale tentative pour exprimer l'âme corse dans la riche variété de ses tempéraments dialectaux et individuels, en écartant les vains raffinements des chapelles littéraires et la vulgarité des productions commerciales, en maintenant droite et sûre la voie de nos plus constantes et de nos plus saines traditions.



M. Eugène SUSINI

Agrégé de l'Université

Il est toujours malaisé de faire tenir en quelques formules l'esprit d'une race. Pour tant de types qui vérifient nos définitions, combien paraissent y échapper ! Si encore le peuple à définir présentait une parfaite unité ! Mais on peut se demander si les Corses, dispersés en grande partie comme Israël aux quatre coins du monde, sont un peuple homogène et par suite s'ils ont une originalité d'esprit, un caractère propre, et si ce caractère et cette originalité, qui existaient encore à la fin du dix-huitième siècle, ne se sont pas altérés au contact de la civilisation française.

Or il suffit d'avoir respiré l'air étouffant du quai de la Joliette, aux alentours du mois d'août, d'avoir écouté des rengaines mélancoliques chantées la nuit par les troupiers en mer au large des côtes de France, d'avoir respiré au frais matin auprès des Sanguinaires le parfum de foins coupés, d'avoir aperçu la silhouette du paysan ou de la paysanne corse ou encore un de ces villages de granit accroché sur son rocher, d'avoir mangé une tranche de jambon fumé de chez nous, pour éprouver quelque chose que nous n'avons éprouvé nulle part ailleurs et réveiller un moi profond qui sommeillait en nous depuis des années.

Et si, au lieu de descendre en nous, nous ouvrons les livres qui nous parlent du passé de la Corse, nous l'y sentons vivre bien semblable à ce qu'elle est aujourd'hui. Ne vit-elle pas toute entière — avec le génie en plus — chez le plus grand de tous les Corses ? Relisez les pages qu'Arthur Chuquet consacre au début de sa « Jeunesse de Napoléon » à la définition du caractère corse : vous le trouverez bien semblable à ce qu'il est aujourd'hui.

Le Corse, pétri de bon sens et de raison, est très idéaliste et très ambitieux. Je ne connais pas un peuple

qui ait au même degré la curiosité intellectuelle et l'amour des choses de l'esprit. Il veut connaître, il veut savoir, il veut s'élever et, partout où il est, prendre la tête.

Il est sérieux, réfléchi, d'une gravité qui confine à la tristesse. Les horizons bornés qui ont enfermé sa race pendant des siècles l'ont contraint à tourner son regard sur lui-même, à se taire et à méditer sur la valeur profonde de la vie. Il est naturellement religieux parce qu'il est naturellement porté à la réflexion et qu'il a beaucoup de sens moral et de droiture. Rarement incroyant, il reste toujours un peu superstitieux même lorsqu'il s'est détaché de tout dogme, parce qu'il y a en lui un fonds mystique, un sens du mystère et une source de vraie poésie.

Le Corse est orgueilleux et son orgueil a ses laideurs mais il donne à sa volonté une trempe d'acier. Le peuple français passe pour avoir à un très haut degré le sentiment de l'honneur, mais qu'est-ce encore en comparaison de l'honneur d'un Corse ?

Individualisme et sentiment de l'honneur se fortifient en lui l'un l'autre. Il veut s'élever par lui-même, tout devoir à son énergie et à son travail et ne commettre aucune bassesse. Un mot, entre plusieurs, m'a frappé dans le bel article de Madame Catulle Mendès sur la Corse (1) : « cette noble terre qui n'a ni un mendiant ni un ivrogne ». Le Corse n'est pas volontiers quémendeur et vous l'amèneriez plus facilement à emprunter mille francs que dix sous.

Par un effet de contraste singulier, lui qui s'est déveillé dans le cadre étroit de son île, il rêve de bonne heure de conquérir le monde. Car tout Corse, pour résoudre le problème de la vie, doit se jeter dans l'inconnu, tenter la fortune et se tailler un royaume proportionné à ses moyens.

Il est avare parce qu'il sait mieux que personne la valeur de l'argent : la Corse ne livre rien à ses habitants, sinon au prix des plus grands efforts. Mais l'argent ne

(1) « Le Journal », 25 mai 1928.

compte plus s'il s'agit de fêter l'ami ou l'hôte ; on dirait que le Corse n'est avare que pour être généreux dans quelques occasions.

Son hospitalité est proverbiale. Sous des dehors rudes et brusques se cache son grand cœur. Le Corse reste attaché à sa terre ingrate et austère, sentant bien, d'une manière plus ou moins confuse, qu'il lui doit son âme. Il se déracine rarement de propos délibéré parce qu'il a le sens de la tradition et le culte de la famille. Le Corse ne se console jamais de ses deuils. Il n'est point sentimental et l'épanchement lyrique n'est point son fait. Il comprend mieux l'amitié que l'amour. L'amitié est pour lui une chose sacrée et durable. Fidélité à ses amis, fidélité à sa parole donnée : pour lui c'est tout un.

De ses ancêtres qui pratiquaient la vendetta il a sans doute hérité l'esprit de rancune. Très susceptible il ne sait pas oublier, et le pardon des injures est de tous les préceptes évangéliques le plus difficile à réaliser pour lui.

Le Français de France est plus souple, plus léger, plus ouvert, mais beaucoup moins fort, beaucoup moins profond, plus superficiel dans ses attachements. Le Corse se donne entièrement à ce qu'il fait et aux gens qu'il aime ; le Français conserve toujours une petite veine de scepticisme. Le Corse est droit, tout d'une pièce, brutal, sans ménagements et sans élégance ; le Français est plus sinueux, moins austère et plus séduisant ; il est moins chatouilleux sur le chapitre de l'honneur et pardonne avec plus de facilité.

Les Italiens, dans leur ensemble, sont plus superficiels que nous. Comparée à la nôtre leur âme est moins profonde, moins riche de vertus et de trésors cachés. Leurs sentiments sont plus à fleur de peau. Ils sont certainement beaucoup moins repliés sur eux-mêmes, beaucoup plus expansifs, plus enclins à la jovialité et à la sentimentalité : que l'on compare les sérénades italiennes, les chansons napolitaines par exemple, avec les mélancoliques complaintes de nos montagnes et l'on saisira toute la différence des deux peuples. La langue

italienne est musicale et sonore, voluptueuse et chaude ; la nôtre est une langue de pauvres qui ont lutté contre les hommes et la nature et n'ont eu guère le temps de se donner à l'art. Là est toute la différence des deux races : l'italien est ami du geste noble et théâtral, exubérant, nonchalant quelquefois et ami de la vie facile ; le Corse s'extériorise beaucoup moins ; il est plus austère, plus courageux, plus individualiste et plus susceptible.

Tel est dans ses grands traits le génie corse. Comparé au français et à l'italien son originalité apparaît entière en plein vingtième siècle. Mais nous adoptons le français et la culture française et nous nous efforçons de les assimiler l'un et l'autre. Il n'est pas douteux que dans la mesure où nous y parvenons, notre esprit corse ne tende à être refoulé et à se confondre avec l'esprit français.

Comment le préserver ?

Il faut avant tout que le Corse prenne conscience de sa race et de son caractère propre. Il ne s'agit pas, naturellement, de le dresser contre la culture française, mais au contraire de l'amener à enrichir sa personnalité en le forçant à descendre en lui-même et à mettre en lumière tout ce que la tradition a déposé dans son âme, pour faire vivre dans le génie français ce qu'il a de particulier en lui.

Pour cela il faudrait nous connaître nous-mêmes et nous étudier. Notre conscience s'est concrétisée dans notre histoire. Il ne faut donc pas que les Corses, quand ils ont quelque instruction surtout, donnent ce spectacle lamentable d'ignorer la passionnante et dramatique histoire de leur race. Un Corse de culture élémentaire pourra peut-être indiquer en gros les grandes lignes de l'histoire de France : il serait bien incapable d'en faire autant pour l'histoire de la Corse.

Et, il faut le dire aussi, le sort de notre race est lié à celui de notre pays et de notre terre. Elle se maintiendra et vivra avec son caractère et son esprit, dans la mesure où le pays lui-même pourra se développer et

vivre. Le problème se poserait avec moins d'acuité certes et le génie de notre race ne courrait point de risque d'être menacé, si la Corse était un pays économiquement prospère et si nous n'éprouvions pas le besoin de nous expatrier à peu près tous pour tenter la fortune hors de notre île. Si les Corses se plaisaient chez eux, s'ils avaient là-bas une vie plus facile et plus large, ils songeraient moins à chercher ailleurs des situations souvent très humbles mais supérieures à celles que pourrait leur fournir la Corse, et du même coup ils songeraient moins à s'évader et courraient moins le risque de se déraciner.

Il y a deux fractions de Corses, ceux qui se résignent à vivre là-bas et qui souvent éprouvent le regret de ne pas avoir mieux employé leur vie, et ceux du dehors pour qui la Corse n'est plus qu'un lieu de villégiature où ils viennent se reposer un mois par an : Il faut que les premiers ne se sentent pas amoindris et mortifiés, qu'ils n'aient pas une mentalité de vaincus et qu'ils puissent trouver chez eux les ressources matérielles ou morales qu'ils cherchent ailleurs ; il faut aussi que les autres s'intéressent davantage à leur pays, à son avenir, à ses destinées et, disposant de plus de moyens, travaillent à son relèvement.

La destinée de l'âme Corse me paraît donc liée à un problème beaucoup plus étendu ; la destinée du pays même. Si l'on me disait que dans cent-cinquante ou deux cents ans la Corse n'aura pas évolué et qu'elle n'aura pas tenté de devenir, dans la mesure où elle le peut, un pays moderne au point de vue économique, je croirais volontiers l'âme corse en péril. Alors les Corses, découragés de plus en plus, seront plus nombreux à s'en aller, et comme ceux qui s'en vont ne sont jamais remplacés chez nous par d'autres qui reviennent, la Corse perdra petit à petit toute vitalité.

Cette œuvre de relèvement est longue et difficile. « *L'Annu Corsu* » la prépare en groupant les énergies autour de l'idée corse, et ce n'est pas une petite chose

pour des individualistes comme nous. Il est déjà beau que les Corses de l'île et les autres aient un lien commun, qu'ils se recueillent à la fin de l'année autour d'une pensée commune, qu'ils lisent ce que nos écrivains, poètes ou prosateurs, ont produit de meilleur dans l'année, qu'ils sachent en gros ce qui s'est fait en Corse.

Encore faudrait-il que « *L'Annu Corsu* » fût facile à atteindre. Je suis convaincu que, mieux répandu, « *L'Annu Corsu* » serait acheté davantage par les Corses eux-mêmes ou les amis de la Corse. Il y a peut-être là, au point de vue pratique, une amélioration à réaliser.

« *L'Annu Corsu* » peut toucher un grand public. Aussi je trouve qu'il a eu parfaitement raison de faire une place importante aux écrivains corses qui écrivent en français. Quel que soit le mode d'expression, le caractère et la couleur corses peuvent et doivent subsister ; pourquoi alors ne pas intégrer dans « *L'Annu Corsu* » des écrivains de chez nous qui se sont fait un nom dans les lettres françaises ? Je dirais plus : pourquoi « *L'Annu Corsu* » n'ouvrirait-il pas ses portes aux amis de la Corse, à ceux qui ont senti sa beauté et sa poésie, à ceux qui ont compris notre âme et qui veulent travailler au bien-être et à la prospérité de notre île ? Cette partie française augmentera le nombre des lecteurs et des amis de « *L'Annu Corsu* » et ne donnera pas de notre pays une image inexacte.

J'aimerais aussi, puisque « *L'Annu Corsu* » se présente comme une somme, comme une synthèse, trouver à la fin de chaque volume une bibliographie aussi complète que possible de tout ce qui a paru dans l'année sur la Corse. La chronique du numéro de 1928 qui indique l'essentiel est déjà très étendue. Ne pourrait-on pas faire à des ouvrages comme ceux de Louis Villat par exemple une place plus importante ? et enfin mentionner les articles de journaux ou de revues importantes qui auraient pu paraître sur la Corse en France ou à l'étranger ?

« *L'Annu Corsu* » est surtout une revue littéraire. J'avoue cependant que j'aimerais assez y trouver —

sans pour cela qu'il changeât de caractère ou tournât à la politique — quelques articles de documentation pure sur des questions économiques, par exemple, et dans une certaine mesure l'écho de nos revendications et de nos besoins. « *L'Annu Corsu* » doit également — et ceci rentre tout à fait dans son programme de défense et illustration de notre civilisation et de notre langue — nous défendre contre les barbares. Pourquoi ne dirait-il pas, si l'occasion se présente, que l'on est en train d'abimer la promenade des Sanguinaires en élevant sur les rochers, restés intacts jusqu'à aujourd'hui, des constructions rappelant l'exposition des arts décoratifs, et que, si de telles initiatives se multipliaient, la Corse aurait vite fait d'être submergée par cette camelote dont il faut qu'elle soit préservée à tout prix ?

On me dira qu'il y a pour cela des journaux et d'autres revues. Mais « *L'Annu Corsu* » doit faire le bilan de l'année corse toute entière, et rien de ce qui est corse ne doit lui être étranger.



Qu'appelle-t-on esprit d'un pays, d'un peuple ? Ce sont les traits caractéristiques réunis, les qualités et les défauts, les opinions et les sentiments, les dispositions naturelles et acquises de ce peuple. C'est ainsi du moins que nous comprenons ce mot *esprit*, synonyme de *génie*. Un peuple, comme une langue ou une littérature, a son génie propre, *son esprit*.

Le problème étant ainsi posé, nous allons essayer de répondre au désir des directeurs de *L'Annu Corsu*, en ne nous dissimulant pas la difficulté et la délicatesse de l'entreprise...

Un orgueil immense me paraît être le fond du caractère des Corses, la source de toutes leurs aspirations, le mobile de tous leurs actes. « Sogu Corsu ! Je suis Corse ! » Cela veut dire : Je vau mieux qu'un Français, je vau plus qu'un Italien. Malheur à quiconque ose m'insulter ! »

C'est qu'en effet, le Corse bondit sous l'injure. Gare à celui qui touche à son honneur : l'honneur du nom, l'honneur de la famille, l'honneur de la femme surtout ! A ce dernier endroit, il est d'une susceptibilité légendaire qui engendre une non moins légendaire violence. Neuf fois sur dix, la vendetta n'a pas d'autre cause qu'une atteinte à l'honneur. Car enfin, faire une injustice à un Corse, n'est-ce point encore le déshonorer ?

On ne saurait reprocher aux Corses de manquer de sens pratique. Ils ne visent point à la richesse, se soucient peu du bas de laine, sont volontiers généreux, restent toujours probes. Ils aiment la vie facile sans cesser cependant de penser au lendemain, et surtout aux vieux jours. Voilà pourquoi tout Corse aspire à être fonctionnaire. La retraite ! Mot magique qui met son

(1) Sous ce pseudonyme, nous avons reçu de Paris l'intéressante communication que nous publions avec plaisir, bien que l'auteur ait préféré ne pas se faire connaître.

homme sur le même pied que le rentier lequel se laisse vivre dans une douce quiétude et une belle indolence. Car fût-il encore jeune et robuste, un Corse qui a acquis une fortune ne cherchera pas à la faire fructifier. Il ne pense plus qu'à en jouir !

Une chose cependant peut alors le tenter : la *politique* parce qu'elle répond encore à cet orgueil immense dont nous avons parlé en commençant. Le Corse a une soif de domination, un besoin d'empire, comme on l'a si bien dit, qui confine à la morbidité. Il faut qu'il soit à la tête de quelque chose, fût-ce d'une chiourme ; et, pour y arriver, il déploie tous ses talents, met en œuvre tous ses moyens et en mouvement toutes ses relations.

Il est rare de trouver l'esprit d'intrigue plus prononcé que chez le Corse. Notez qu'il serait aussi difficile de trouver un serviteur plus zélé que lui. Cela tient encore à ce prestige que le commandement exerce sur son esprit. Ne faut-il pas apprendre à obéir pour savoir bien commander ?

Et que dire de l'esprit d'aventure des Corses allant chercher ailleurs ce qu'ils ne sauraient trouver chez eux ? Est-il nécessaire de rappeler les Colombs, les Lenches, les Don Juans et tous ces audacieux (dont Sampiero) qu'on retrouve, au cours des siècles, sur tous les champs de bataille de l'Europe ou qui parviennent aux faîtes des grandeurs en Espagne, en France, en Italie, et même dans les pays barbaresques ? Cet esprit d'aventure trouva plus tard une ample satisfaction dans les guerres heureuses du I^{er} empire, les conquêtes coloniales de la troisième République, les chances de s'enrichir que présentent encore les Amériques espagnoles.

Le peuple Corse a eu une histoire très chargée et très tourmentée : autant dire qu'il a été malheureux. Il a souffert beaucoup, en effet, et pour la plus noble des causes : celle de la liberté. Les Corses qui accordent une hospitalité on ne peut plus large et on ne peut plus cordiale, à l'étranger, ont toujours été les ennemis de

toute domination étrangère. Ils n'accepteraient pas longtemps celle de la France si l'île cessait d'être traitée sur le même pied que les autres départements français. Ils seraient tous solidaires sur ce point.

Car la solidarité est encore un des traits principaux du caractère Corse. Des Corses, qui ne se connaissent pas dans l'île ou même qui appartiennent à des *clans* différents, se cherchent, s'entraident et se protègent dès qu'ils ont traversé la mer. Plus ils sont loin de leur pays, et plus ils s'aiment ; moins ils sont nombreux et plus ils se rapprochent.

* * *

Orgueil et ambition démesurés, haute opinion de soi-même, sentiment de l'honneur et de la famille, soif d'aventure et de domination, amour de la liberté, pratique de la solidarité et de l'hospitalité, tels me paraissent être les traits essentiels de l'esprit des Corses. Il ne serait pas difficile de leur reconnaître d'autres qualités appréciables : la fidélité à la parole donnée, la simplicité des goûts, la sobriété, etc. Tous ces traits caractérisent aussi, il faut le reconnaître, tous les peuples en général ; mais ils sont plus ou moins accusés suivant leur histoire, leur degré de civilisation et même suivant la latitude. C'est ainsi que les peuples qui ont le plus d'affinités avec le nôtre sont le peuple italien, et le peuple français. L'esprit Corse, a, d'ailleurs, beaucoup perdu de son originalité depuis qu'ayant secoué le joug génois, la Corse est devenue un pays libre, ouvert à tous les étrangers, comme à toutes les idées et à toutes les influences : influence italienne, toscane surtout, prédominant encore jusqu'au retour des Bonaparte ; puis, à partir de cette époque, influence française presque exclusive, favorisée par la navigation à vapeur, perfectionnée par l'école, l'armée, le fonctionnarisme, le suffrage universel, toutes choses qui donnent aux insulaires d'autres sentiments, d'autres aspirations, une autre orientation enfin à leur culture.

Bien que ne faisant pas fi de l'honneur, les Fran-

çais et les Italiens. me paraissent, à ce sujet, moins intransigeants que nous. Cela tient à ce qu'ils ont une susceptibilité moins ombrageuse et un esprit plus large, ce qui les porte à l'indulgence et laisse moins de place à la rancune. Cela nous fait dire souvent qu'ils manquent de caractère tandis que nous prétendons en avoir un, bon ou mauvais. On nous dit aussi fidèles dans l'amitié qu'intraitables dans la haine. Faut-il nous en enorgueillir ?

Le sentiment de la famille est moins large et moins profond chez les Français. Il s'arrête presque aux enfants et, quant aux Italiens, en ne considérant, bien entendu, que la masse, l'égoïsme des parents est plus étroit encore : Ils voient dans les enfants de futurs collaborateurs qui contribueront de bonne heure à la prospérité du ménage. C'est ce qui explique un peu cette rage prolifique dont la nation-sœur est si fière, à juste titre. L'enfant italien ne coûte pas, il rapporte ! Les Corses, eux, suivent la parenté jusqu'au quatrième degré et même au-delà. Ne se disent-ils pas tous cousins du grand Empereur !

Le Corse a le sentiment d'être quelqu'un ; mais il le fait sentir plutôt qu'il ne l'affiche. Le Français, au contraire, arbore volontiers le panache et, quant à l'Italien, il fait rire de ses fanfaronnades.

Le Français est brave, simplement. L'Italien est bravache. Le Corse est brave et bravache !

Le Français est léger et imprudent ; l'Italien, astucieux et conspirateur ; le Corse, réservé et méfiant.

Les Corses, les Français et les Italiens sont épris de liberté. Leur histoire respective le crie très haut...

* * *

Avant d'aller plus loin, je tiens à rappeler ce que nul n'ignore, à savoir qu'au point de vue moral, l'annexion de l'île à la France a fait plus de mal que de bien aux Corses. Nos qualités se sont émoussées et nous avons pris le goût du luxe et des plaisirs souvent mal-

sains. On me répondra que c'est la rançon de la civilisation. Cette rançon serait moins lourde si nous avions su, en même temps, nous assimiler les vertus et les qualités de nos frères continentaux.

Et nous voilà, je crois, à la partie la plus intéressante du sujet qui fait l'objet de l'enquête de l'*Annu Corsu* : Comment cultiver l'esprit Corse ?

Il importe d'abord de préserver cet esprit « autochtone et traditionnel » d'une altération plus profonde et si malheureuse. Les Corses sont fiers de leur île, de leur petite patrie, plus *une* et plus belle que toute autre. Ils ont appris cependant à s'en détacher facilement. Ne faut-il pas combattre cette tendance déjà trop marquée et empêcher surtout qu'ils ne s'en déracinent tout à fait, en leur vantant les charmes de Cyrnos, en français et en dialecte, en prose et en vers, et en faisant revivre par la photo et la peinture ses sites enchanteurs, ses monts superbes, ses forêts mystérieuses, ses gorges tourmentées, ses vallées délicieuses, sa mer toujours bleue, son ciel toujours serein, son soleil incomparable, ses villages accrochés comme des forteresses en des endroits inaccessibles ou égrenés joliment dans des vallons amènes !

Il faut leur apprendre aussi à bien connaître l'histoire de leur pays que la plupart, même parmi les gens les plus cultivés, ignorent complètement. Il n'y en a pas une autre pourtant qui compte des pages plus glorieuses, des actes d'héroïsme plus fréquents, des traits d'abnégation plus sublimes. Nos ancêtres sont des maîtres magnanimes dont il ne faudrait jamais perdre le contact. Il convient donc que nous conservions intacte la conception qu'ils avaient de l'honneur dans tous les domaines et de cet amour de la liberté qui hélas ! perd de sa force, de plus en plus. Car enfin, en devenant fonctionnaires n'aliénons-nous pas considérablement cette liberté dont nous parlons tant encore ? Et, d'autre part, est-ce vraiment être libre que de s'attacher à un clan sans en connaître les aspirations, à un parti sans

chercher à en comprendre le programme, à un homme en faisant abstraction de sa valeur intellectuelle ou morale ? Je n'insiste pas, me contentant seulement de conseiller à nos compatriotes de faire sonner un peu moins haut ce mot de liberté dont ils usent et abusent si volontiers et qui ne jurait point sur les lèvres de leurs ancêtres ! Cela m'amène à dire non pas que les Corses doivent se désintéresser de la politique, mais qu'ils doivent en faire avec plus de conscience de leurs véritables intérêts et de la responsabilité de leurs élus.

Les Corses ont l'intelligence très vive et l'esprit très fin. Si la littérature corse et l'art corse sont pauvres, si l'île n'a pas donné des écrivains, des savants ou des artistes de valeur, nous en connaissons la cause : les insulaires n'ont eu le temps que de faire la guerre pour conserver leur liberté. Depuis qu'ils sont tranquilles et libres, les choses ont un peu changé, et nombreux sont nos compatriotes qui, depuis quelque temps surtout, ne font pas mauvaise figure dans les choses de l'esprit et qui excellent dans l'art oratoire et même la diplomatie. Les plus belles espérances nous sont permises désormais quant à la peinture et à la musique. Les Corses se doivent d'encourager toutes les initiatives prises dans ce sens.

Ils doivent aussi ne point oublier qu'ils ont une langue très belle, harmonieuse et imagée, et plus riche qu'ils ne le croient. Depuis l'annexion, ils l'ont laissée se corrompre dans ses tournures et dans ses formes, sous l'influence de la langue française. Depuis quelques années, les choses ont, il est vrai, un peu changé : Une pléiade de régionalistes, parmi lesquels des publicistes distingués et des universitaires compétents, se sont mis à l'écrire aussi purement que possible, et à dégager les règles qu'elle comporte. Cette campagne devra avoir comme aboutissement logique, la publication d'une grammaire unique et d'un dictionnaire complet. *Un populu chi laga more a so' lingua è un populu persu.* Ne l'oublions pas, Corses, mes frères ! Que ceux d'entre

vous qui ne s'intéressent pas aux œuvres écrites en dialecte et qui, connaissant bien la langue française et comprenant convenablement un texte italien, n'osent plus dire, presque avec vantardise, qu'ils ne savent pas lire *le corse* !

* * *

Nous croyons avoir suffisamment défini l'esprit corse avec ses qualités et ses défauts, et dit comment il convient de le défendre et de le cultiver. Cette tâche, l'*Annu Corsu* l'a bien comprise et il s'applique à la bien remplir. Nous y trouvons, en effet, des œuvres en dialecte — poèmes souvent exquis et *stalbatoghj* pleins de saveur et de malice ; des pages délicieuses en français sur des sujets corses — œuvres de Corses qui se sont fait une belle place dans la littérature nationale ou de Français du Continent qui ont écrit sur la Corse ; des études historiques, inédites et toujours intéressantes ; des notes d'art, accompagnées d'illustrations Corses qui révèlent de beaux talents ; des chants Corses avec musique ; une revue bibliographique portant sur toutes les publications corses ; des lettres coloniales, consolidant cet esprit de solidarité qui nous caractérise, etc... Bref, l'*Annu Corsu* constitue le livre de chevet, par excellence, de tous les Corses. Il fait honneur à ceux qui l'ont conçu comme à ceux qui y collaborent.

Et maintenant, qu'on nous permette de finir par une réflexion qui est presque un reproche. Il est regrettable que l'*Annu Corsu* ne paraisse qu'une fois par an, que le prix n'en soit pas plus modique, qu'il ne soit pas plus répandu. La faute ne saurait tomber sur ses fondateurs, qui, nous le savons, font péniblement leurs frais. Des Corses fortunés patronnent tant d'œuvres moins utiles. Quel sera le Mécène, qui, prenant celle-là sous ses auspices, permettra une diffusion plus grande de la *Revue du Cyrnéisme intégral*, émanation de l'esprit corse qu'elle affirme vigoureusement et qu'elle voudrait corriger et développer par la part importante qu'elle entend réserver à l'esprit français et à la culture française ?

CONCLUSION

La première remarque d'ensemble qui se dégage de ces réponses provenant d'esprits si divers par leur formation et leurs tendances, c'est, nous l'avons déjà noté, l'intérêt porté à notre consultation et dont nous remercions vivement nos aimables correspondants et collaborateurs. Les uns ont répondu à toutes les questions posées, d'autres ont examiné seulement un point particulier, les uns ont négligé les dernières questions relatives à l'activité de notre Revue, les autres nous ont proposé à ce sujet d'intéressantes suggestions pratiques dont nous tiendrons compte, cependant tous ont reconnu qu'il y avait là non pas la « chose sans objet » qu'y a vue M. Makis, mais la matière d'une étude digne d'être tentée, d'une mise au point d'observations déjà faites peut-être, d'analyses déjà esquissées, certes, par tel ou tel voyageur, tel ou tel historien de la Corse.

La plupart de nos correspondants ont été d'accord sur les principaux traits spécifiques de l'esprit corse : individualisme foncier associé à l'esprit de famille à l'intérieur et conciliable, hors de Corse, avec la plus belle des solidarités ; appétit d'empire et goût de l'aventure, qui laissent subsister une remarquable fidélité au pays natal ; sens de la vérité et de la justice, mesure et discrétion qui sont les « marques des peuples forts », esprit d'intrigue et goût de l'éloquence, tout cela a été mis en relief sous des formes diverses mais toujours heureuses.

Ces remarques sont, dans l'ensemble, flatteuses pour l'esprit corse. Qu'on ne nous dise pas que les Corses se sont vus en beau et que les amis des Corses ont voulu être aimables pour eux : les uns et les autres ont su être justes et voir, à côté des qualités de notre race, ses défauts et ses travers : passion énervante et stérilisante de la politique, esprit de clan anachronique dans une société moderne, orgueil ethnique, admirable en soi mais souvent basé sur la simple affirmation d'une hérédité glorieuse que ne confirment pas les mérites personnels et actuels, conception paradoxale de la justice, qui mène à la vendetta et au banditisme classiques...

Les avis sont plus partagés sur le point suivant, concernant la distinction, parmi ces caractères, de ceux qui nous rapprochent des Italiens et de ceux qui au contraire nous apparentent aux Français du Continent.

Et cela s'explique. Car, malgré les diversités locales parfois assez accentuées et qu'on a eu raison d'invoquer, s'il est relativement aisé de distinguer dans le caractère corse des traits communs et de fixer les éléments principaux de la solidarité psychologique insulaire, il est plus difficile de parler d'un esprit français nettement caractérisé au milieu de sa complexité croissante, et difficile surtout de parler d'un esprit italien qui se dégage encore mal — à part le lien politique — des catégories régionales. Est-ce à cause de l'isolement géographique et des dimensions plus restreintes du territoire ? Le fait est qu'entre deux Corses, l'un de Sartène, l'autre de Bastia, il y a certainement moins de différence

qu'entre un Sicilien et un Milanais, tandis qu'entre ces deux derniers individus la démarcation sera plus sensible qu'elle ne l'est entre un Marseillais et un Parisien : les raisons historiques de ce phénomène sont évidents. Mais cette triple difficulté de généralisation n'était pas un obstacle insurmontable pour des rapprochements au moins approximatifs ; et nos correspondants ne s'y sont point arrêtés.

M. Dalzeto seul affirme que « l'esprit corse c'est l'esprit franchement italien, moins l'obséquiosité ». D'autres voient aussi peu d'affinités d'un côté que de l'autre et M. Prévoli en tire comme conclusion un appel — isolé — à l'autonomisme. M. Pierre Dominique croit que l'esprit corse, autrefois original malgré des apparences italiennes ou autres dues aux diverses dominations, s'est à peu près fondu depuis deux siècles dans le courant européen, tandis que M. Négis le déclare aujourd'hui encore solitaire : « C'est véritablement un îlot psychologique dans l'océan égalitaire de notre civilisation », et M. Susini : « Comparé au français et à l'italien, son originalité apparaît entière en plein vingtième siècle ». Plus ou moins atténuée, c'est cette dernière conception qui domine dans les résultats de notre Enquête. L'esprit corse *actuel* (car c'est de celui-là seul qu'il s'agit et notre consultation voulait constituer une mise au point datée, un document de l'heure présente), pris entre ses origines méditerranéennes, les résidus des dominations multiples subies par l'île, sa tradition et sa culture romane d'abord puis italienne, et d'autre part l'influence continue d'un siècle et demi de pénétration intellectuelle française s'exerçant par l'école, par le livre et par le journal, et facilitée par l'exode, sur le Continent français, d'une grande partie de la population de l'île, cet esprit semble bien avoir conservé sous le vernis superficiel des influences étrangères et peut-être même à cause de la fusion séculaire de leurs apports plus profonds, la plus grande part de son originalité vis-à-vis des esprits nationaux voisins. Les affinités et discordances entre le Corse, le Français continental et l'Italien ont été identifiées — on l'a vu — avec beaucoup de finesse. Que ressort-il de cette analyse souvent si pénétrante et nuancée ? Rien qui permette de dire que l'esprit corse, en présence de l'italien et du français, ressemble plus à l'un qu'à l'autre. Certes quelques-uns des caractères qui autrefois ont pu rapprocher le Corse de l'Italien se sont atténués depuis un siècle et demi, tandis que se sont non pas créés mais accentués d'autres caractères plus conformes au génie français. De ce flux et reflux d'influences souvent opposées semble bien être né cet esprit corse d'aujourd'hui, cet esprit d'équilibre à distance à peu près égale entre la froideur des races du nord et l'exubérance théâtrale des méridionaux. Pierre Bonardi a écrit : « Un méridional taciturne étonne. Un homme du Nord exubérant agace. Moi, je puis être ceci ou cela et dire : c'est ma race » (1). A latitude égale, un Corse est moins méridional qu'un Romain ou un Napolitain ; en dépit de la géographie, il semblera un septentrional auprès d'un Marseillais.

(1) « Méditations devant ma race » « Annu Corsu » 1927.

De là « cette discrétion ennemie de tout ce qui brille et se disperse, cette apparente immobilité qui cache des élans réfrénés, cette froideur qui tempère et masque au dehors une ardeur contenue » qu'a si finement soulignées M. André Pézard et qui font du Corse, aujourd'hui, un specimen psychologique à peu près unique en Europe, par la fusion qu'il réalise, par les tendances diverses qu'il réussit à tempérer en lui.

Esprit mixte donc, esprit-tampon ? Pierre Dominique il y a trois ans a baptisé la Corse « cœur du monde Latin » (1) et avant lui Valentine de Saint-Point rêvait l'édification en Corse d'un temple de la Beauté et de l'Harmonie méditerranéennes. Rôle noble mais combien délicat que celui qui incomberait à cette Ile prédestinée, autrefois point de mire, objet de compétition et champ de bataille, et qui deviendrait le phare sentimental de la Latinité sur l'ancien écueil des grands naufrages érigé en autel fraternel... Rêve de poètes et d'artistes, ou réalité du siècle futur ?

Maintenir l'esprit corse, ce serait donc collaborer à l'entente latine ? C'est encore Pierre Dominique qui a considéré ici même l'effort des régionalistes comme un facteur de paix et écrit excellemment, répondant d'avance à notre Enquête : « Le sang qui coule dans nos veines ou les langues que nous parlons nous inclinent à comprendre les âmes française, italienne et espagnole, et, après tout, nous sommes nés pour être des interprètes. De là à devenir des guides, peut-être n'y a-t-il qu'un pas ». (2) Contre ceux qui ne voient dans le particularisme local — respectable en soi — qu'un appât à tendre aux convoitises étrangères, qu'un aliment favorable à jeter dans les foyers latents, jamais éteints, des discordes internationales, nous continuons à croire, avec le brillant auteur des *Chroniques Corses*, que notre pays peut être le creuset et le symbole de l'union, et que notre esprit, par le génie de nos écrivains de langue française, peut être le moyen d'échange et de fusion entre deux âmes parfois antagonistes : « Deux génies, le français et l'italien, qui se comprennent mal. Un génie intermédiaire, le Corse qui habite en France, mais qui a sa personnalité et qui intervient, qui comprend, lui, les deux autres, qui va de l'un à l'autre, qui lit, qui traduit, qui commente, qui interprète, qui parle, qui conseille, et qui finit par lier les mains fraternelles qui n'auraient jamais dû se séparer » (3). Voilà comment l'esprit rejoint la politique et la diplomatie, comment ce qui n'est pour la plupart des Corses qu'un besoin sentimental de leur traditionalisme foncier peut devenir — et devient déjà pour beaucoup — un devoir moral qui dépasse les étroites limites de l'Ile et les frontières même de la patrie française.

Cela étant, nous avons été heureux — on nous permettra de le dire (4) — de voir que les moyens envisagés par nos cor-

(1) Voir « Annu Corsu » 1926.

(2) Voir « Annu Corsu » 1928.

(3) Pierre-Dominique, art. cité « Annu Corsu » 1928.

(4) D'autant plus que sur 18 « enquêtes » 12 ne sont pas des collaborateurs habituels de l'« Annu Corsu ».

respondants pour le maintien de l'esprit corse sont bien à peu de chose près, ceux qu'a déjà préconisés et mis en œuvre l'*Annu Corsu* : usage de plus en plus littéraire de la langue corse, provenant à la fois d'une fusion spontanée et progressive et d'une unification codifiée des dialectes insulaires ; étude scientifique de ses origines et de son évolution ; illustration de notre folklore, de nos traditions et légendes ; protection de nos beautés et curiosités naturelles contre les souillures de la banalité et la profanation industrielle, développement d'un art corse, empruntant à la nature locale non seulement des modèles à reproduire mais aussi les lignes directrices, les motifs d'ornementation, les matériaux surtout, pour une maison corse, un meuble corse, un bibelot corse, à substituer aux vagues contrefaçons de types appartenant à d'autres provinces ou ne convenant à aucune. Comme on le voit nous maintenons notre confusion — consciente et voulue — entre ces deux choses que M. Jean Wallis Padovani appelle d'une part traditionalisme et de l'autre régionalisme. Et c'est pour cela — aussi bien que pour d'autres raisons déjà indiquées (1) — que nous tenons à notre terme de *Cyrnéisme* dont M. Santoni nous dit les petits inconvénients. Mais le moyen le plus efficace, parcequ'il renferme le plus d'enseignements et de *vertus*, dans tous les sens du mot, c'est l'étude de l'histoire locale : presque tous nos collaborateurs nous ont dit combien elle est négligée par les Corses. Négligence de grands seigneurs, d'aristocrates-nés, pourrait-on dire à leur décharge. Dans ses *Carnets intimes* publiés par les *Nouvelles Littéraires*, Robert de Montesquiou avait noté cette réflexion qui s'applique très bien à notre cas : « Il est aisé de constater, pourvu que, les interrogeant, on les serre d'un peu près, que les aristocrates sont fort peu renseignés sur le détail des hauts faits de leurs ancêtres... Ils n'héritent de leur lignée qu'un orgueil vague, et dont ils ignorent jusqu'aux plausibles raisons. »

Entreprise avec cet esprit critique dont M. J. B. Marcaggi a raison de conseiller l'intervention, l'étude de l'histoire locale évitera les déformations tendancieuses que quelques autonomistes imposent aux faits et aux personnages du passé ; elle expliquera l'évolution du caractère corse et son aboutissement au stade actuel. Ainsi naîtra chez certains, et se renforcera chez d'autres, la conscience ethnique et régionaliste, l'état d'âme cyrnéiste, permettant à la Corse comme aux autres provinces individualisées de réaliser, suivant la formule de M. François Santoni, « l'aspect particulier sous lequel elle présente le visage de la France » ou encore, comme l'écrit M. Susini, d'« amener le Corse à enrichir sa personnalité en le forçant à descendre en lui-même et à mettre en lumière tout ce que la tradition a déposé dans son âme, pour faire vivre dans le génie français ce qu'il a de particulier en lui. »

C'est ici que nous touchons aux rapports entre l'esprit corse et

(1) Voir « Annu Corsu » 1927, page 90.

la culture française. Pourquoi, dira-t-on, vous inquiétez-vous seulement de la culture française ? N'est-ce pas là, pour parler comme M. Jean Makis, « vouloir dicter à la réponse sollicitée une restriction qui obstrue toute liberté » ? Nullement ; on va voir qu'il n'y a chez nous aucune intransigeance. Mais étant Français, consultant des Français et parlant pour des Français, il était tout naturel pour nous de désirer connaître si l'esprit corse pouvait s'accorder avec la culture nationale que nous avons adoptée, qui est la nôtre depuis un siècle et demi, et de laquelle avant toute autre nous devons nous prévaloir. Avant toute autre, mais non pas à l'exclusion de toute autre. Comme on nous a déjà reproché avant ce jour de vouloir éliminer la culture italienne, on me permettra de citer à ce propos la conclusion d'un de mes articles déjà ancien ; on verra que notre conception du cynérisme n'a jamais varié, et que la xénophobie n'a jamais été notre fait : « Lire Dante Racine ou Goethe ne nous empêchera pas de rester Corses. Culture signifiant enrichissement et développement harmonieux de l'esprit, nous pouvons et devons, sans rien renier de notre passé ni de notre présent, chercher notre bien là où il est et prendre, où qu'ils se trouvent, les éléments de plus de science, de plus d'art, de plus de beauté ». (1) Latins, parlant une langue romane, nous ne pouvons pas nous désintéresser de la culture italienne. M. Adolphe Landry nous a dit avec une énergique concision que cela était nécessaire et sans danger.

Donc, sans bannir aucune autre culture, l'esprit corse doit s'enrichir tout spécialement par la culture française. Il le doit et le peut : tous nos correspondants sont d'accord là-dessus : aucune incompatibilité ne s'y oppose, et d'après M.F. Santoni, plus encore qu'une conciliation avec la culture française, c'est une incorporation totale à la France *décentralisée* qui assurera le développement du génie naturel de la Corse. L'esprit corse s'adapte facilement à la culture française par suite des affinités déjà notées et de cette qualité éminente qu'on reconnaît en lui : une faculté remarquable d'assimilation : Un Corse — et il y en a, on le sait, sur tous les points du monde — n'est jamais dépaycé nulle part. Cela, physiquement parlant. De même son esprit, à cause sans doute de cette complexité qui multiplie en lui les points de contact possibles, se trouve à l'aise en présence des autres esprits, particulièrement lorsqu'il s'agit de cultures dérivant de la grande souche latine dont il est lui-même issu : Un cerveau corse se plait en compagnie de Corneille, de Racine ou d'Anatole France, car il trouve dans chacun d'eux quelque trait de son propre caractère : l'idéal chevaleresque chez l'un, la passion chez l'autre, la finesse de l'ironie chez le der-

(1) « Dialecte Corse et Culture Italienne » « Ajaccio-Journal », 4 juillet 1921. Et dans ma conférence aux Corses de Nice, du 29 mars 1923 (publiée par l'A.C. de 1924) je disais encore : « Nous pouvons être entre Florence et Paris le trait d'union qui participe des deux civilisations sans rien perdre des qualités qui sont la force et l'orgueil de notre race ».

nier. Il n'aura aucune peine par ailleurs à goûter le lyrisme de d'Annunzio, la subtilité politique de Machiavel, le merveilleux romantique de l'Arioste. Car il est assez méridional et assez alpestre à la fois, comme son île, assez porté aux rêveries ardentes sous le soleil et aux méditations austères en présence des cimes désolées et sauvages, pour faire son miel intellectuel de toutes les fleurs, celles qui parfument les plages ensoleillées de Sorrente où s'échauffa l'imagination du Tasse et celles qui étoilent froidement les solitudes neigeuses où philosophait Descartes... Nous sommes ramenés malgré nous, on le voit, à la théorie de Pierre Dominique. Esprit corse, esprit d'interprètes, truchement précieux de la Latinité.

Pour ce qui est de la littérature félibréenne en particulier par laquelle s'exprime plus directement notre esprit, les modèles français, qui nous sont désormais plus familiers, fourniront un élargissement à nos horizons, un assouplissement à nos formes prosodiques traditionnelles : de même que nous avons eu autrefois un félibrige initial de formation italienne — les premières œuvres poétiques de notre grand Santu Casanova lui-même et quelques-unes de celles de Lucciana rentrent dans cette catégorie — nous avons depuis quelques années des exemples de plus en plus nombreux de l'heureuse fusion qui peut se produire entre la formation intellectuelle française et la survivance d'une tradition autochtone s'exprimant dans la langue ancestrale. Des poètes comme Pierre Leca, D. A. Guelfi, D. P. de Mari, Charles Giovoni, J. A. Mattei, D. A. Séraphin Versini, et d'autres, dont l'*Annu Corsu* a publié les œuvres, réalisent cette heureuse réussite : un talent égal dans la poésie française et corse. Par eux ont été introduits avec succès dans la métrique dialectale la strophe de vers libres, le vers sans rime, l'alexandrin classique français ; mieux encore, la délicatesse, la subtilité de sentiments, les images rares que leurs vers français devaient à une formation parmassienne ou verlainienne, ont enrichi leurs poèmes dialectaux sans que l'on puisse surprendre, dans ces chants corses de lettrés français, la moindre discorde entre la substance cynrénienne et la forme aux résonances d'importation. C'est dans cette voie, croyons-nous, que doit s'engager encore plus résolument notre félibrige, s'il veut vivre en bon accord avec la culture française qui nous pénètre de plus en plus suivant ses droits imprescriptibles et que ne sauraient renier, sans ingratitude, ceux-là mêmes qui essaient en vain de créer un courant antagoniste.

De la sorte sera fortifiée encore la légitimité du félibrige corse ; de la sorte sera aussi prolongée sa durée. Tandis que cette conciliation avec une pénétration inéluctable peut retarder indéfiniment l'étouffement de l'esprit corse, une intransigeance maladroite aurait les plus funestes effets. Car, il faut bien le dire, s'il y a eu de tout temps un esprit corse, il n'y a jamais eu une culture corse. Que deviendraient donc notre esprit et notre langue s'exerçant pour ainsi dire à vide... ? Nous ne pouvons pas continuer à produire à perpétuité des *lamenti* émaillés de clichés

séculaires, des octaves sans fin aboutissant à une monotonie mortelle. Se renouveler ou mourir. Renouveler le fond de l'inspiration par les ressources de la culture nationale, et se montrer de plus en plus rigoureux dans la pureté locale de l'expression, dans la lutte contre le gallicisme et le toscanisme. Tant que la langue vivra, vivra l'esprit.

Ainsi sera éloignée considérablement cette échéance fatale et qui nous afflige d'avance : le nivellement moral de la Corse, l'engloutissement sous les flots de l'inondation européisante de ce qui aura été l'esprit corse. Là-dessus pas de doutes, pas de divergences de vues parmi ceux qui ont bien voulu nous donner leur opinion : « la Corse deviendra couleur de terre » comme d'autres témoins d'époques dépassées ; les particularismes nationaux mourront, nous dit-on, à plus forte raison les particularismes provinciaux. M. Pierre Battistini de Borrego affirme : « l'esprit corse, plus vigoureux, mourra plus lentement que d'autres, mais il mourra ».

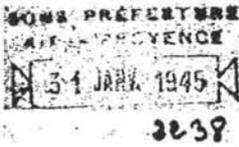
Ces prévisions pessimistes sur les destinées de l'esprit corse ne nous surprennent pas : aurions-nous réuni cette assemblée de docteurs éminents si nous n'avions entrevu en lui le germe d'un mal profond ? Mais ce douloureux pronostic est heureusement à retardement, et par cela même il nous impose le devoir de prolonger l'existence d'un malade éminemment digne de vivre et qui nous est cher au plus haut point. Nous éprouvons à l'égard de l'esprit corse, non seulement cette tristesse résignée, cette « sympathie attendrie que l'on a pour les choses qui vont rentrer dans le Passé », mais aussi l'attachement profond, la soif de dévouement efficace que l'on ressent devant le danger couru par un être cher, et dont on sait bien, pourtant, qu'il n'est pas immortel. Tout est passager, certes, de ce qui est humain, et nous n'avons jamais eu l'ambition illusoire de travailler pour l'éternité. Les Statuts du Félibrige de 1854 lui assignent comme but de « conserver *longtemps* à la Provence sa langue, son caractère... etc ». Parole de sagesse, que nous avons adoptée. Un esprit corse existe, il a une originalité indiscutable, une vigueur reconnue qui fait de notre petit peuple un réservoir précieux d'hommes d'action. Pour ce que cet esprit a produit d'héroïque et de beau dans le monde, et pour ce que nous entrevoyons encore en lui de grand, nous continuerons à travailler, sans phraséologie insincère et sans ambitions occultes, pour conserver à la France cette diversité compatible avec son intangible unité ; avec tous ceux qui se sont rangés à nos côtés et dont l'appui nous est précieux, nous ne négligerons rien afin que s'éteigne le plus tard possible ce noble foyer d'énergie humaine.

Paul ARRIGHI.

De Corse, Septembre 1928.

CN 43977

Déclaration d'Association



1. Titre - Il est fondé à Aix-en-Provence, sous le titre "Amicale Corse", une association résultant de la fusion de deux groupements dissous aujourd'hui par leurs assemblées générales respectives, à savoir: l'ancienne Amicale Corse qui date de plus de vingt ans, et l'association "Enfants et Amis de la Corse", fondée en juin 1939.

2. But - L'association a pour but de développer et de raffermir les liens traditionnels d'amitié et de solidarité insulaires.

3. Siège social - Café Glacier, place Jeanne d'Arc.

4. Composition du Bureau - Président: Renucci Laurent, directeur d'École honoraire, 3, traverse Montprovin - Vice-présidents: Filippi Raymond, avocat, rue de l'Ancienne Machine, et Bonelli Vincent, avocat, 20, rue du quatre Septembre - Secrétaire: Orsatti René, officier de réserve, 6, rue Nazareth - Secrétaire-adjoint: Santucci Horace, capitaine F.F.I., 6, avenue des Belges - Trésorier: Giovannetti Xavier, commis des Indirectes, Villa L'Eglantine, rue Jontay (Clos des Eilleuls) - Trésorier-adjoint: Frate Jean, comptable, 4, rue Adamson - Organisateurs des fêtes: Panzani Jean, Officier de réserve, 43, Cours Mirabeau, Decimo Vincent, Officier de réserve, 23, rue Ehiers et Morellini Charles, adjudant en retraite, 9, rue Tolbiac.

Aix-en-Provence, le vingt-huit janvier mil neuf cent quarante-cinq.

Le Président,

Laurent Renucci

